

TADJIKISTAN
AU PAYS DES FLEUVES D'OR

© Musée national des arts asiatiques – Guimet, Paris, 2021
ISBN : 979-10-90262-63-8
© Éditions Snoeck, Gand, 2021
ISBN : 9789461616272
Dépôt légal : D/2020/0012/39

TADJIKISTAN
AU PAYS DES FLEUVES D'OR

Sous le haut patronage de

Monsieur Emmanuel MACRON

Président de la République française

Monsieur Emomali RAKHMON

Président de la république du Tadjikistan

Ce catalogue est publié à l'occasion de l'exposition « Tadjikistan, au pays des fleuves d'or » présentée au musée national des arts asiatiques – Guimet du 13 octobre 2021 au 10 janvier 2022.

Commissariat général

Sophie Makariou, présidente du musée national des arts asiatiques – Guimet (MNAAG)

Commissariat

Valérie Zaleski, conservatrice du patrimoine, collections Asie centrale, MNAAG
Abduvali Sharifzoda, ancien directeur du musée national du Tadjikistan
Zafarsho Ibrohimzoda, directeur du musée national du Tadjikistan
Saidmurod Bobomulloev, directeur du musée national des antiquités du Tadjikistan

Exposition

Katia Mollet, directrice de la programmation et du public
Anne Quillien, responsable du pôle expositions
Louisa Berri, graphiste
Maïté Vicedo, chargée de la coordination éditoriale de la médiation
Hélène Lefèvre, directrice du développement stratégique et des relations extérieures
Anna-Nicole Hunt, chargée de communication
Florian Cali, chargé de communication numérique
Cécile Becker, responsable du pôle actions culturelles et artistiques

Scénographie

Loretta Gaïtis et Irène Charrat

Conception éclairage

Léopold Mauger

Remerciements des commissaires :

Nous tenons à exprimer toute notre gratitude aux personnes et institutions qui, par le soutien et la confiance qu'ils ont bien voulu accorder à cette exposition, ont ainsi contribué à sa bonne réalisation :
Ambassade du Tadjikistan à Paris : M. l'ambassadeur Jamoliddin Ubaidullo, Homidjon Nazarov, ancien ambassadeur, et leurs équipes.
Ambassade de France au Tadjikistan : M. l'ambassadeur Michel Tarran, et son équipe ; Yasmine Gouedard, ancienne ambassadrice, pour son plein engagement et son soutien sans faille.
Ministère de l'Europe et des Affaires étrangères : Guillaume Pierre, conseiller culturel et coopération à la direction de l'Europe continentale.
Ministère de la Culture : François Laurent, ancien sous-directeur des affaires européennes et internationales.
UNESCO : Zulfiya Burkhon, secrétaire générale du comité national du Tadjikistan.

Nous adressons nos chaleureux remerciements aux responsables des institutions prêteuses, ainsi qu'à leurs équipes : Hartwig Fischer, directeur du British Museum ; Laurence Engel, présidente de la Bibliothèque nationale de France.

Pour leur précieux concours, nous adressons toute notre reconnaissance à : Francis Richard, membre de l'Académie des sciences du Tadjikistan, pour son implication dans ce projet ; Frédérique Brunet et Henri-Paul Francfort, pour leur constant soutien et leurs bienveillants conseils ; Osmund Boparachchi, Olivier Bordeaux, Frantz Grenet et Nargis Khodjaeva pour leur aide précieuse ; et à l'ensemble des contributeurs au catalogue de l'exposition.

En hommage à Roland Bezenval (1947-2014) et Rahim Masov (1939-2018).

LISTE DES AUTEURS

Saidmurod Bobomulloev (S. B.)

Directeur du musée national des antiquités du Tadjikistan

Frédérique Brunet (F. B.)

Chargée de recherche CNRS-UMR 7041 (*ArScAn*), directrice de la Mission archéologique française en Asie centrale

Anna Caïozzo (A. C.)

Professeure d'histoire médiévale (Mondes musulmans médiévaux)

Pierre Cambon (P. C.)

Conservateur général du patrimoine, collections Afghanistan/Pakistan et Corée, MNAAG

Julien Cuny (J. C.)

Conservateur du patrimoine, département des Antiquités orientales, musée du Louvre

Claire Déléry (C. D.)

Conservatrice du patrimoine, collections Chine, MNAAG

Anjelina Drujinina (A. D.)

Chargée de recherche à l'Institut d'histoire, d'archéologie et d'ethnologie, Académie des sciences du Tadjikistan

Henri-Paul Francfort (H.-P. F.)

Membre de l'Institut de France, directeur de recherche émérite au CNRS

Hélène Gascuel (H. G.)

Conservatrice du patrimoine, collections Textiles, MNAAG

Mathilde Gelin (M. G.)

Chargée de recherche CNRS-UMR 7041 (*ArScAn*), directrice de la mission archéologique de Takht-i Sangin

Frantz Grenet (F. G.)

Professeur au Collège de France, chaire Histoire et culture de l'Asie centrale préislamique

Nargis J. Khojaeva (N. K.)

Directrice de recherche à l'Institut d'histoire, d'archéologie et d'ethnologie, Académie des sciences du Tadjikistan

Sharofiddin Kurbanov (S. K.)

Chargé de recherche à l'Institut d'histoire, d'archéologie et d'ethnologie, Académie des sciences du Tadjikistan

Pavel B. Lurje (P. L.)

Musée national de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg

Julien Olivier (J. O.)

Chargé de la collection des monnaies grecques, département des Monnaies, Médailles et Antiques, Bibliothèque nationale de France

Abdurauf Razzokov (A. R.)

Directeur scientifique du site de Sarazm

Abduvali Sharifzoda (A. S.)

Ancien directeur du musée national du Tadjikistan

Pierre Siméon (P. S.)

Post-doctorant, CNRS-UMR 8167 (Islam médiéval)

St John Simpson (S. J. S.)

Conservateur du patrimoine et archéologue, British Museum

Yusuf Yakubov (Y. Y.)

Archéologue, membre de l'Académie des sciences du Tadjikistan.

Valérie Zaleski (V. Z.)

Conservatrice du patrimoine, collections Asie centrale et Chine bouddhique, MNAAG

PRÉFACES	8
Emmanuel Macron, Emomali Rakhmon, Sophie Makariou	
CARTE GÉNÉRALE DU TADJIKISTAN	12
INTRODUCTION	15
Henri-Paul Francfort	
LE ZERAVCHAN : UN FLEUVE D'OR AU CŒUR DES PREMIERS ÉCHANGES. EXEMPLE DU SITE DE SARAZM	23
Frédérique Brunet, Abdurauf Razzokov	
Sarazm	28
Localités et nécropoles du Tadjikistan méridional	36
BACTRIANE, SOGDIANE ET SCYTHES ORIENTAUX DANS L'EMPIRE DES PERSES ACHÉMÉNIDES	43
Julien Cuny	
Takht-i Sangin, entre populations des steppes et route de la Soie	46
● Le trésor de l'Oxus	52
St John Simpson	
L'art des populations de la steppe : les Saka (VIII^e siècle av. J.-C. – premiers siècles de notre ère)	58
L'ART GRÉCO-BACTRIEN	65
Henri-Paul Francfort	
● La frappe monétaire au Tadjikistan du IV^e siècle av. J.-C. au II^e siècle de notre ère	72
Abduvali Sharifzoda	
● L'Eukratideion	76
Julien Olivier	
● Le site de Takht-i Sangin	78
Mathilde Gelin, Anjelina Drujinina	
Au temps des souverains séleucides et gréco-bactriens	80
Au temps des souverains saka et indo-scythes	102
Vestiges hellénistiques du Tadjikistan septentrional et central	108
TADJIKISTAN, YUEZHI, KOUCHANS ET KOUCHANO-SASSANIDES	113
Pierre Cambon	
L'héritage hellénistique et gréco-bactrien chez les populations des steppes	116
Au temps des Kouchans (I^{er}-III^e siècle)	122
L'essor des Sogdiens au temps des Sassanides et Kouchano-Sassanides	128

LES MARCHANDS SOGDIENS ET LA ROUTE DE LA SOIE	137
Sharofiddin Kurbanov	
Présence sogdienne en Asie centrale et en Chine	144
La Sogdiane	152
LES VESTIGES DES CITÉS SOGDIENNES AU TADJIKISTAN	157
Pavel Lurje	
Pendjikent	164
Shahristan	172
● Les peintures épiques de Shahristan	178
Frantz Grenet	
● Le zoroastrisme des Sogdiens	188
Frantz Grenet	
● Persistance de cultes anciens dans les régions montagneuses	192
Nargis Khojaeva	
LA DIFFUSION DU BOUDDHISME SUR LES TERRES DU TADJIKISTAN	199
Valérie Zaleski	
Le site d'Adjina-tepa	208
Autres sites bouddhiques du Tokharestan	220
Les croyances des nomades turks occidentaux	228
LA CONQUÊTE ARABE ET LA FRAPPE DES PREMIÈRES MONNAIES ISLAMIQUES EN ASIE CENTRALE	231
Abduvali Sharifzoda	
LES SAMANIDES	237
Anna Caiozzo	
● Le site de Khulbuk	252
Pierre Siméon, Yusuf Yakubov	
● La monnaie samanide	260
Abduvali Sharifzoda	
EXPLORATIONS ARCHÉOLOGIQUES AU TADJIKISTAN (SECONDE MOITIÉ DU XIX^e – DÉBUT DU XXI^e SIÈCLE)	265
Saidmurod Bobomulloev	
ANNEXES	273
Indications chronologiques	274
Bibliographie	280

LAnihici dolessum et dendae volo eos mil iunt quis re est laboreped magnihit quam haritibus, seculpa dolliqui nonecta temquis evenimolor secus sit, ut odi con corrum ium, sitia cum nimenis elent et perunt, ommos postem am de sae. At. Udipsa ped ma nitiores expe sintotas cor maionse pro cullaut que sundi corior sustem qui torestiae cus nusandesto cus que laut periatum abor autecta corerro ipitate mquuntis estiore, temquidis repratibus reptibeatur sima sunti con platqui occus, siminci liberibus.

Tur re porest, sita voluptium dicto omniatiosto dolore pliqui quasiveri te occae volorum quid qui dolupti onseque voluptat aut et dolorio rehenitae verchic to temporum inveliam as aditiasperia nescipid explis quis quis ex exerrum fuga. Cipsum volorit, sapit faccae sitam, sapersp ellecum nonsecea iunt eaque reiunt millis commolorro essusa aute re parum ipsande mposam qui berum se pa aliciis imusdae voluptatur sequam, ut apiet mi, conem num et adi ommolup tatiiorrum et exeriae plaboreni dolora con ni repudit eniendessi del incipsant venihilis ipideriat ea adi non nit omnitem hil es provit es as volupta quam et exerume natem re la cone parchit, volendis dolumqui repudis rest exped quod et explaut que volor sum restius sumquid ucillab oreium aut quid et veniet odicid quia ipit laborerum illuptatur aspis ut ex explicium quia ad ma venisciatus duciusdam, quos re voluptatem aut laut quiatquatist liquiatem quiassi sin con pa sant pa sum dolorum consed quid eum esequis imuscil magnatus sam que nis excestibusae pore non pelis que officatur sanisqui consernam qui simusa dolor arum et resciatium niatem iliquia evenimo mollibus consecatur, quia eum dolupta tendae nis dolorro exceper aestis simus eiumqui ut quo culliquam volupic tusamus si idusam quam cuptas ulpa conserat quosti sapernam expeditem es explic tem nosam, consequam aut experatiis dem litempos rerorru ptatquis sit id earios nobit, con cume comnimo luptat doluptatur, sintum.

Emmanuel Macron
Président de la République française

Le Tadjikistan et la France ont une histoire commune de plus de 300 ans. À la fin du ^{xvii}^e siècle, les orientalistes français commencent à s'intéresser aux civilisations irano-phones du Khorasan et de la Transoxiane, dont ils s'emploient à faire découvrir les œuvres aux cercles littéraires d'Europe ; citons Abraham Hyacinthe Anquetil-Duperron, qui rapporte de ses voyages des œuvres littéraires couvrant l'époque des Aryens jusqu'à celle des Samanides. Il traduit en français l'Avesta et fait connaître à l'Europe la culture aryenne, les coutumes zoroastriennes et les langues anciennes du peuple tadjik, notamment l'aveistique et le pèhlevî. Dès le ^{xx}^e siècle, les œuvres de Victor Hugo, Guy de Maupassant, Albert Camus, Jean-Paul Sartre, pour ne citer que quelques auteurs français, sont traduites en tadjik, permettant ainsi au Tadjikistan d'affermir sa relation littéraire avec la France.

La France est l'un des premiers pays européens à avoir reconnu l'indépendance de notre pays. Au cours de ces vingt dernières années, nos relations diplomatiques, économiques et culturelles se sont renforcées. Notre voyage officiel en France en 2002, ainsi que les performances des artistes tadjiks à l'UNESCO, ont contribué à ouvrir une nouvelle page dans nos relations culturelles.

L'apprentissage du français s'est développé dans tout le pays et des collaborations entre chercheurs tadjiks et français ont été lancées dans de nombreux domaines. La contribution des archéologues français doit ainsi être saluée, notamment sur le site de Sarazm, vieux de plus de 5500 ans, inscrit aujourd'hui au patrimoine mondial de l'UNESCO. Les historiens français nous aident, de leur côté, à comprendre des sites importants comme ceux de Khulbuk, Khoja Machhad, Karon, Kakhkakh, Yamtchun ou Hissar.

Concrétisant une convention signée entre nos deux pays dans le domaine de l'histoire et de la culture, l'exposition « Tadjikistan : au pays des fleuves d'or » au musée national des arts asiatiques – Guimet illustre l'amitié qui unit la république du Tadjikistan et la République française et qui permet aujourd'hui de présenter les trésors archéologiques de notre pays.

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance au gouvernement de la République française, à M^{me} Yasmine Gouédard, ancienne ambassadrice de France au Tadjikistan, à M^{me} Sophie Makariou, présidente du musée national des arts asiatiques – Guimet, et à tous ceux qui ont permis la concrétisation de ce projet. Je forme le vœu que cette exposition ouvre une nouvelle page dans la relation franco-tadjike et qu'elle contribue à conforter les liens d'amitié entre la république du Tadjikistan et la République française.

Emomali Rakhmon
Président de la république du Tadjikistan



u du ciel, le Tadjikistan, en grande partie l'antique Ferghana, ressemble aux délicats plissements d'une feuille de platane dans une miniature persane. Ce sont, dans les Pamirs, les ramifications du réseau hydrographique qui irrigue l'épiderme nerveux de ce pays dominé par les montagnes d'un presque toit du monde (7 495 mètres

d'altitude), et qui nourrit ses plaines fertiles.

Les deux plus longs fleuves d'Asie, l'Amou-Darya qui trace sa frontière sud, et le Syr-Darya, au nord, l'enserrent. Comme une mince dague, le Zeravchan y prend sa source et s'y glisse. Il doit son nom, qui signifie « dispensateur d'or », à la présence de sables aurifères dans son cours supérieur. Les géographes grecs, de Strabon à Aristobulos, de Ptolémée à Pappos d'Alexandrie l'appelaient Polytimète, c'est-à-dire « le précieux ».

Le pays des Tadjiks, majoritairement musulmans sunnites bien que persanophones – dans une variante spécifique aujourd'hui écrite en cyrillique –, est un carrefour trop ignoré. Le Tadjikistan est le pays des merveilles : on y trouve l'once mythique au pelage recherché, des fleuves chargés d'or, des gisements de lapis, le plus grand lac salé du monde – le Karakul – perché à 4 200 mètres de hauteur ; au Tadjikistan s'attache aussi le nom mythique pour l'archéologie, celui de Pendjikent, et ses vestiges d'un emporium sogdien de pleine terre, d'où rejaillissent pour nous, au gré des banquets des peintures murales, les riches marchands d'un commerce panasiatique dans leurs atours de soieries somptueuses ornées de rondeaux aux animaux fabuleux. Pour la période du dominion samanide (875-1005), on retrouve en grande quantité les émissions monétaires issues des villes du Tadjikistan dans les trésors découverts partout dans la Scandinavie qui faisait commerce de ses fourrures avec le sultanat samanide.

Le Tadjikistan, c'est bien la conjugaison d'un environnement naturel exceptionnel et d'une très profonde histoire, du site de Sarazm, à l'âge de bronze, jusqu'aux vestiges de la riche ville islamique de Khulbuk durant la période médiévale. C'est encore le trésor de l'Oxus, témoin d'un creuset d'influences inégalées et dont nous sommes heureux de pouvoir présenter plusieurs pièces grâce au prêt exceptionnel du British Museum. Que Hartwig Fischer et ses équipes reçoivent nos sincères remerciements.

Le Tadjikistan, dont les fleuves, à l'été, se gonflent de l'eau de la fonte des glaciers, vient à Paris verser un peu de sa haute culture. Que les autorités du Tadjikistan, le Dr Abduvali Sharifzoda et tous les spécialistes tadjiks qui ont porté avec nous ce projet depuis son origine, trouvent ici l'expression de notre profonde gratitude pour avoir bien voulu, le temps d'une exposition, se départir de trésors insignes qui pour la plupart n'ont jamais quitté leur pays, au plus grand bénéfice du public à Paris.

Sophie Makariou
Présidente du MNAAG



KAZAKHSTAN

TACHKENT

Réservoir Shardara

Lac Aydar

Syr-Darya

Syr-Darya

Réservoir de Kairak-Kum

Bekabad

Khodjent

Kanibadam

Zafarabad

Kurkat Shirin

Nau

Isfara

Istaravchan

Chorku

Kala-i Kakhkaka

Shahristan

Samarkand

Sarazm

Pendjikent

Mont Mugh

Rudaki

Aini

Zeravchan

Vagashton

Kukh-i Surkh

Garm

Sayod

Shahr-i Nau

Hissar

Simigantch

Kafirnigan

Toursounzade

DOUCHANBÉ

Fayzabad

Tavildara

Tandyriul

Tupkhona

Yavan

Nourek

Khovaling

Khisht-tepa

Kala-i Khumb

Lyakhsh

OUZBÉKISTAN

Dalverzine-tepe

Kala-i Kafirnigan

Kourgan-Tioube

Adjina-tepa

Gelot

Koulyab

Kolkhozabad

Karalang

Kafyr Kala

Vakhch

Khulbuk

Vosse

Saksanokhur

Farkhor

Termez

Airtam

Beshkent

Shahrtuz

Pandj

Shortughai

Ai Khanoum

Fayzabad

Takht-i Sangin

Takht-i Kobad

Tepa-i Shakh

Kunduz

Taloqan

AFGHANISTAN





INTRODUCTION

HENRI-PAUL FRANCFORT

Lorsqu'au printemps, dans un air doux, les montagnes et les steppes loessiques du Tadjikistan se couvrent d'un tapis végétal verdoyant et fleuri et que les pluies vivifiantes qui l'arrosent alimentent d'innombrables cours d'eau, nul ne pourrait imaginer que ce pays compte moins de 10 % de terres cultivables. Pratiquement la moitié de la superficie du Tadjikistan est en outre constituée par les montagnes des Pamirs, le « Toit du monde », qui comptent de nombreux sommets à 6 000 mètres. Ce massif est creusé de vallées à l'ouest, il forme un haut plateau à l'est, du côté de la Chine. Ces hautes montagnes, avec leurs steppes et leurs alpages sont peu favorables à une occupation humaine dense ou permanente, sinon dans un mode de vie pastoral nomade. Par conséquent, la vie agricole, les villes et les villages se groupent avant tout dans les vallées de moindre altitude, exploitant les ressources hydriques locales et les étendant grâce à l'irrigation par des réseaux de canaux extensifs, soigneusement tracés et entretenus. Cette configuration n'a pas fondamentalement changé depuis au moins l'âge du bronze, un très ancien tracé d'irrigation (III^e millénaire avant notre ère) ayant été découvert et étudié par la mission archéologique franco-tadjike à Sarazm.

Reliefs et cours d'eau dessinent un tissu de peuplement et de voies de communication. Dans le sud du pays, où l'Amou-Darya forme la frontière avec l'Afghanistan, des chaînes de reliefs séparent les rivières qui coulent du nord vers le sud : le Surkhan-Darya (principalement actif en Ouzbékistan voisin), le Kafirnigan, le Vakhch, le Kyzylsou. Plus au nord, ce sont les chaînes des monts Hissar et du Turkestan, qui encadrent les vallées, plutôt orientées est-ouest : haut Surkhan-Darya (Douchanbé, Hissar), Zeravchan (Pendjikent, puis Samarkand et Boukhara en Ouzbékistan) et Syr-Darya. Le cours supérieur du Kyzylsou et le haut Amou-Darya, le corridor du Wakhan, sont aussi des routes vers la Chine (Yarkand et Kachgar). D'antiques postes militaires fortifiés du Wakhan montrent le désir ancien de contrôler des itinéraires que les sources textuelles mentionnent depuis les débuts de la route de la Soie au 1^{er} siècle¹. Les riches ressources du Tadjikistan en minéraux se trouvent surtout du côté du Badakhchan et dans la haute vallée du Zeravchan. Des métaux (or, argent, cuivre, étain, etc.) et des pierres semi-précieuses (lapis-lazuli, cornaline, rubis, améthyste, grenat, etc.) étaient recherchés dès la protohistoire la plus ancienne et faisaient l'objet d'échanges jusqu'à l'Iran et la Mésopotamie. La flore et la faune du pays, diversifiées, s'étagent de 400 mètres à 4 000 mètres d'altitude. On y rencontre par exemple le grand mouflon Marco Polo (*Ovis ammon polii*), le *markhor* aux cornes spiralées (*Capra falconeri*) ou le léopard des neiges (*Irbis irbis*) ; tout comme jadis l'aurochs (*Bos primigenius*). Ces animaux emblématiques ont inspiré l'art rupestre des plus anciens chasseurs et éleveurs, qui gravaient sur les parois rocheuses du Pamir et du haut Zeravchan des pétroglyphes semblables à ceux du haut Indus et du Ladakh dans l'Himalaya, sans parler du site de Sarmichsay en Ouzbékistan, entre Samarkand et Boukhara. Outre leur valeur symbolique, ces gravures prouvent, comme des signatures, les passages incessants de populations entre l'Asie centrale et le Nord-Ouest indien. L'on peut suivre ces trajets



Fig. 1
Au sud de Aïni

depuis le Bronze ancien (III^e millénaire av. J.-C.), alors que l'archéologie demeure pauvre en informations à ces altitudes et que les textes (chinois) ne citent que la traversée audacieuse des tribus saka par les « passes suspendues » au II^e siècle². Les montagnes les plus hautes, pas plus que les fleuves les plus larges et tumultueux, n'ont jamais arrêté les groupes humains en Asie centrale.

Les études de l'archéologie et des arts anciens du Tadjikistan débutèrent au XVIII^e siècle avec l'ouvrage de Theophilus Bauer, *Historia regni Graecorum Bactriani*, qui parut à Saint-Petersbourg en 1738. Le fameux trésor de l'Oxus, trouvé entre 1876 et 1880, acquis au bazar de Rawalpindi en Inde britannique par Alexander Cunningham, rejoignit le British Museum en 1897. Il passe pour venir du Tadjikistan, de Takht-i Kobad peut-être, mais certainement pas de Takht-i Sangin même (voir plus bas). L'archéologie ne commença véritablement qu'avec la création de l'expédition archéologique du Tadjikistan en 1946 et la fondation du département d'archéologie de l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences, dirigé d'abord par B. A. Litvinskiĭ (1951-1971), puis par V. A. Ranovĭĭ (1971-1990) et aujourd'hui par S. Bobomullov.

Les travaux de prospection et les fouilles de ces équipes, très nombreux, ont produit d'abondantes publications. La coopération archéologique entre la France et le Tadjikistan fut initiée par les contacts pris par J.-C. Gardin† et H.-P. Francfort en 1980-1981 (CNRS/MAE) avec V. Ranov† et R. Massov† (Académie des sciences de l'URSS). R. Besenval†, A. Isakov† et L. Piankova intervinrent après 1984. Ces recherches se poursuivent avec S. Bobomulloev, F. Brunet et A. Razzokov à Sarazm, M. Gelin et T. Khoudjagueldiev à Takht-i Sangin et Zol-i Zard³.

Sans qu'il soit question d'exposer l'archéologie et l'histoire de l'art du Tadjikistan dans tous ses aspects, le cadre historique suivant permettra d'en mieux appréhender la richesse et la diversité. Cette Histoire est esquissée en suivant les périodes successives, dans un cadre chronologique. Des ouvrages de synthèse aident à faire le point⁴.

- Au paléolithique et au néolithique, grâce aux accumulations de loess dans le sud du pays, l'équipe de V. A. Ranov†, au prix de durs travaux, sut découvrir le rare matériel de plusieurs phases de peuplement de chasseurs-cueilleurs des époques glaciaires⁵. Au néolithique, l'agriculture et l'élevage apparaissent en Asie centrale. Dans le sud, un courant de néolithisation repéré dans des niveaux profonds de Takht-i Sangin révèle des industries microlithiques comparables à celles de la rive afghane (vers le VII^e-VI^e millénaire). Dans les collines du sud toujours, aux mêmes époques mais se poursuivant plus tard, un faciès de néolithique très particulier domine, celui dit « de Hissar ». Son industrie lithique sur galets est d'aspect très archaïque et ses habitats sont fixes. L'agriculture ne semble pas y avoir été pratiquée. Ces modèles de néolithisation doivent s'envisager dans le contexte des autres néolithisations connues de l'Asie centrale et même des peuplements les plus anciens du Pamir⁶.
- À l'époque chalcolithique se développent, outre l'agriculture irriguée, la métallurgie, l'exploitation des minéraux (or, cuivre, lapis-lazuli, etc.) et les manufactures de poteries. Des habitats bien construits en brique crue, aux murs enduits et parfois peints, regroupent des populations qui entretiennent des relations et échangent avec des régions très lointaines. En effet, grâce aux recherches sur l'exceptionnel site proto-urbain de Sarazm (VI^e - milieu du III^e millénaire), nous savons que le Tadjikistan a été précocement attractif jusque dans les parages de l'océan Indien, dans le domaine des steppes lointaines du Kazakhstan et même de la Sibérie, tout comme dans le sud en Afghanistan, au Baloutchistan, au Turkménistan, en Iran du Nord, et probablement jusqu'en Mésopotamie⁷.
- À l'âge du bronze, des populations agricoles sédentaires sont en contact avec le monde urbanisé de l'Indus, de l'Asie centrale et au-delà vers l'Iran, tandis que des populations steppiennes introduisent l'usage du char attelé de chevaux (Zardcha Khalifa près de Pendjikent). Au Bronze, le Tadjikistan se rattache à la grande



Fig. 2
Carte des régions historiques

civilisation de l'Oxus de l'Asie centrale, voisine de la civilisation de l'Indus. Des trouvailles toutes récentes à Farkhor étendent la durée d'existence de cette culture de type urbain ou « proto-urbain », du milieu du III^e millénaire au milieu du II^e millénaire⁸. Ce site est placé face à Shortughai, établissement de la civilisation de l'Indus implanté sur la rive afghane⁹. Pour cette époque se pose la question de la possible arrivée de peuples des steppes du nord qui seraient les locuteurs de langues indo-iraniennes ou indo-aryennes du Rig Veda, texte sacré indien¹⁰.

- À l'âge du bronze final et du fer, le Tadjikistan (vers 1400-600 av. J.-C.) connaît, comme toute l'Asie centrale, un très net déclin de la civilisation urbaine et de tous les artisanats ; le site de Karim Berdy notamment le montre¹¹. L'absence de cimetières à cette époque laisse supposer que des rites de décharnement dominant, évoquant ou préfigurant ceux du zoroastrisme, dont les textes sacrés (Avesta) semblent originellement enracinés en Asie centrale¹². Cependant, le fait le plus marquant de cette période est incontestablement

l'émergence au VIII^e siècle de l'équitation, du nomadisme pastoral monté, dans l'Asie centrale des steppes. Cet événement, aux conséquences considérables, marquera pour très longtemps toute l'Histoire du continent eurasiatique.

- Au VI^e siècle av. J.-C., Cyrus le Grand conquiert l'Asie centrale et organise le pouvoir perse achéménide en provinces (satrapies) : la Bactriane et la Sogdiane, ainsi que des territoires saka (scythes) au nord de l'Oxus¹³. Ces régions peuplées et prospères parlent des langues iraniennes. Les tributs apportés au Roi des rois apparaissent sur les reliefs de Persépolis et dans les inscriptions et les sources textuelles (or et lapis-lazuli comme dans les âges plus anciens). Outre les œuvres étonnantes du trésor de l'Oxus, à la tonalité religieuse zoroastrienne (voir p. 52), des artisanats d'art se remettent en activité¹⁴ et nombre de sites témoignent d'une renaissance des implantations urbaines. Celles-ci ont été repérées au Tadjikistan des rives de l'Amou-Darya aux régions du nord (Nur-tepa) et dans le Zeravchan, comme ailleurs en Asie centrale. Le monde des nomades scythes est alors celui des productions de l'art des steppes, dont les contacts avec l'Empire perse se manifestent longtemps et loin, jusqu'en Sibérie et en Chine¹⁵.
- La période hellénistique est celle où les successeurs d'Alexandre, s'étant alliés aux Bactriens et aux Sogdiens après les avoir combattus deux ans lors de la conquête, installent des colons et fondent des cités. Séleucos I^{er} épouse à Suse en 324 Apama, princesse bactrienne ou sogdienne ; il lègue à son fils et héritier, Antiochos I^{er} Sôter (281-261 av. J.-C.), de solides attaches en Asie centrale, au Tadjikistan même peut-on penser. Des vestiges plus abondants révèlent un monde s'ouvrant largement de la Méditerranée à l'Inde, les arts connaissant une floraison. Takht-i Sangin est un site emblématique, avec son temple et sa ville fortifiés, mais les découvertes de l'ancienne cité de Douchanbé et celles de Dangara et Koulyab sont aussi du plus haut intérêt. La présence de populations mobiles scythes est attestée avec certitude dans le Pamir par des cimetières¹⁶. L'arrivée de nouveaux nomades des steppes vers 130 av. J.-C. contribue à la chute des Gréco-Bactriens¹⁷.
- Les cimetières du II^e siècle av. J.-C. au II^e siècle apr. J.-C. (Tupkhona, Beshkent) caractérisent des populations saka-yuezhi ayant déjà adopté bien des traits des anciens habitants hellénisés¹⁸. La route de la Soie s'installe en Asie centrale, si bien que des plaques métalliques ajourées de type steppique voisinent dans quelques dépôts funéraires avec des miroirs Han, des ivoires indiens et des importations gréco-romaines.
- Les périodes kouchane (I^{er}-IV^e siècles) et post-kouchane (V^e-VIII^e siècles) sont celles de la route de la Soie vers la Chine et de la route de l'Inde, objets de très nombreuses publications¹⁹. L'Empire kouchan instaure une *Pax cusanica* du Syr-Darya au Gange, profitable

aux populations du Tadjikistan (Tepa-i Shakh, Yavan)²⁰. Ensuite, l'Empire sassanide (224-651) succède à celui des Parthes, tandis qu'en Chine les Wei du Nord (385-534), puis les Tang (618-907) échangent avec l'Inde et Byzance. Les marchands sogdiens étendent leurs réseaux en Chine, l'art chinois les représente de manière pittoresque ou caricaturale. Les sources textuelles sur ces échanges sont abondantes, tout comme les vestiges matériels : étoffes, métaux, pierreries, verres, épices, animaux même. Les itinéraires qui traversent les grands empires sont reliés à ceux du trafic maritime qui s'est développé depuis le 1^{er} siècle vers la Mésopotamie et l'Égypte. Villes, temples et monastères prolifèrent (Kafyr Kala, Kala-i Kafirnigan, Pendjikent, Bundjikat, Adjina-tepa, Kala-i Mugh). Le zoroastrisme en Sogdiane et le bouddhisme dans le sud inspirent les arts mineurs et une grande quantité d'œuvres monumentales, narrant les hauts faits de héros ou exaltant les mérites de saints hommes, en peinture, modelage et sculpture²¹. L'arrivée de populations d'origine nomade, Huns, Kidarites, Hephtalites et Turks, produit un certain trouble, mais des royaumes et principautés se reconstituent et villes et commerces continuent de prospérer. Samarkand et Bamiyan en sont des témoignages éclatants et bien connus (voir p. 114). La conquête arabe et l'islamisation, avant 750, sont politiquement rapides, plus lentes dans les domaines culturels. Pendjikent et le mont Mugh, sortes de réduits sogdiens, finissent par tomber. En revanche, l'on constate à Bundjikat et Kala-i Kakhkakhha une certaine persistance des modèles culturels préislamiques.

- À la période islamique pré-mongole, sous les Samanides (819-999), quand les potiers tentent de copier les porcelaines chinoises, des cours raffinées imitent celles de Boukhara et de Bactres, comme à Khulbuk où des palais parés de stucs ornementaux et de peintures affichent même des musiciennes. Un art de vivre commun aux élites règne en Asie centrale chez les Ghaznévides, les Karakhanides et les Khorezm-Shahs. Les Barmécides, originaires de Balkh, gouvernent à Bagdad abbasside, les savants et les lettrés fréquentent les cours centrasiatiques. Vers 1220, les Mongols de Gengis Khan laissent ces pays en ruines. La période islamique post-mongole connaîtra une renaissance sous les Timourides.

1 Bernard 2005.
 2 Bruneau et Bellezza 2013.
 3 Gardin 1985; Francfort 1993; Besenval 2001.
 4 Kohl 1984; History of Civilizations 1992-2000; Litvinski 1995; Litvinski 1998; Cunliffe 2015.
 5 Davis et Ranov 1999; Brunet 2002.
 6 Brunet 2011.
 7 Mutin et Razzokov 2014; Brunet 2016b.

8 Bobomulloev, Vinogradova et Bobomulloev 2017.
 9 Francfort 1989.
 10 Fussman et al. 2005.
 11 Teufer, Vinogradova et Kutimov 2014.
 12 Gnoli 1987; Grenet 2005.
 13 Briant 1996; Briant 2014.
 14 Francfort 2013.
 15 Schiltz 1994; Francfort 2007b.

16 Litvinski 1972.
 17 Martinez-Sève 2012; Rougemont 2014; Carter 2015.
 18 Litvinski et Sedov 1984.
 19 Boulnois 2001; Cunliffe 2015; Frankopan 2017; Hansen 2017.
 20 Staviski 1986; Falk 2015.
 21 Bernard et Grenet 1991; Chuvin et al. 1999; Whitfield 2009.



LE ZERAVCHAN :
UN FLEUVE D'OR
AU COEUR
DES PREMIERS
ÉCHANGES
EXEMPLE DU SITE DE SARAZM

FRÉDÉRIQUE BRUNET, ABDURAUUF RAZZOKOV

Le bien nommé Zeravchan – « semeur/épandeur d’or » en persan (*Zar-âfshân*) ou « très-précieux » en grec (*Polytimetos*) – roule ses eaux sur plus de 700 kilomètres, depuis les montagnes du Tadjikistan à l’est jusqu’au désert du Kyzylkoum en Ouzbékistan à l’ouest, où ses méandres se perdent dans les sables. Il fut un temps où son cours démultiplié rejoignait le fleuve Amou-Darya – l’Oxus des Anciens –, révélant une puissance inégalée depuis lors. En traversant cette autre « Mésopotamie¹ », entre steppes et oasis, il influe sur l’histoire d’un berceau de civilisations originales qui voit l’émergence de sociétés pastorales ou agricoles majeures, loin des foyers proche-orientaux, indiens et chinois. Les eaux nourricières du Zeravchan, irriguant encore aujourd’hui les oasis de Pendjikent, Samarkand et Boukhara, ont favorisé dès le IV^e millénaire le développement de nombreux établissements dont l’un exceptionnel est Sarazm. Plus tard, le « Grand Roi » perse achéménide y installa un paradis, au cœur des ripisylves luxuriantes du Zeravchan². Ce fleuve, vecteur de circulation des hommes, des idées et des matériaux, est ainsi le témoin privilégié d’une histoire sans équivalent³.

Le site de Sarazm, établi sur la rive gauche du Zeravchan⁴, est inscrit au Patrimoine mondial de l’humanité par l’UNESCO depuis 2010. Depuis sa découverte en 1976, il fait l’objet de travaux importants de l’Institut d’histoire, d’archéologie et d’ethnologie A. Donish de l’Académie des sciences de la république du Tadjikistan, sous la direction d’A. I. Isakov†, puis d’A. Razzokov, de même que de S. Bobomulloev, et en collaboration étroite avec la France dans le cadre de la Mission archéologique française en Asie centrale (« MAFAC », MEAE/CNRS), dont les opérations confiées dès 1984 à R. Besenval† ont repris en 2011 sous la direction d’H.-P. Francfort, puis de F. Brunet avec le soutien continu du ministère français des Affaires étrangères⁵.

Sarazm est un vaste établissement non fortifié des périodes chalcolithique et bronze (IV^e-III^e millénaires), d’une centaine d’hectares au plus fort de son occupation. Il se distingue par une architecture en brique crue très élaborée réunissant des bâtiments à caractère monumental réservés à l’élite locale – des « palais » à pilastres et aux murs peints, élevés sur une plate-forme – ou destinés à un usage collectif (silo à grains), voire à visée rituelle (« temples » où se concentrent les « foyers-autels »), à côté de quartiers artisanaux et d’habitats domestiques. Ce phénomène urbain à une époque si ancienne et dans une région éloignée des oasis méridionales demande à être explicité. L’économie de subsistance est fondée sur l’agriculture céréalière irriguée et l’élevage d’ovi-caprinés, avec des activités de chasse et de cueillette encore notables⁶. Sarazm réunit presque tous les arts et artisanats de prestige de l’époque où l’argile, la pierre et le métal sont travaillés, avec une place remarquable accordée à l’or et aux pierres semi-précieuses (**cat. 3, 5**). Des savoir-faire novateurs y sont admirablement représentés : la métallurgie du cuivre⁷, ou la cuisson de la poterie dans un four à deux chambres (chauffe et cuisson) avec un plafond voûté, inédit pour l’époque. Ces réalisations définissent une culture matérielle propre à Sarazm, tandis que persistent des techniques ancestrales pouvant remonter au néolithique⁸.

Sarazm étonne par son profil « multiculturel », qui mêle les traditions steppiques à celles des oasis agricoles, attestant ainsi les liens depuis la Sibérie jusqu'aux mondes indo-iranien et syro-mésopotamien. La tombe de la « princesse » en est un exemple des plus intrigants (**cat. 5, 6**), où les rites d'inhumation steppiques (culture d'Afanasievo) recèlent un mobilier digne des riches sépultures de l'Asie méridionale sédentaire. La mixité culturelle à Sarazm⁹ peut résulter d'échanges, de la diffusion de styles empruntés ou réinterprétés, mais aussi de la venue de personnes d'horizons variés – marchands ou artisans peut-être – attirées par les ressources minérales de la vallée, et particulièrement par l'or. La présence à Sarazm de plusieurs objets en or manufacturés (**cat. 5**) montre le fort intérêt pour ce métal précieux dès le chalcolithique et ouvre la possibilité de son trafic depuis Sarazm¹⁰. Cette vallée regorge, en outre, de plusieurs autres ressources convoitées à l'époque, dont de nombreuses ont été utilisées à Sarazm : argent, cuivre, mercure, étain, marbre, serpentine, onyx, malachite, sodalite, améthyste, grenat, cristal de roche, silex, calcédoine, agate (**cat. 3**)¹¹. La position géographique de Sarazm, au débouché du réseau hydrographique du haut Zeravchan par lequel s'effectue l'accès au massif montagneux, pourrait expliquer l'attractivité du site¹².

De solides comparaisons relient Sarazm à des sites d'Ouzbékistan, du Turkménistan et du Kazakhstan, ou à d'autres plus lointains, de Sibérie, d'Iran et du Baloutchistan. Certains bâtiments monumentaux – « sanctuaires » renforcés de contreforts et aux murs peints en rouge, et silo – évoquent respectivement ceux des oasis de Geoksijur et d'Altyn-depe (culture de Namazga III-IV) au Turkménistan méridional, cependant que des « foyers-autels » à rebord rappellent ceux de Mundigak III-IV (Afghanistan méridional)¹³. Le canal d'irrigation à Sarazm¹⁴ est comparable à ceux de Bactriane (Shortughai)¹⁵ au Bronze ancien. Plutôt que l'arrivée massive de populations venant de l'Asie méridionale et fondant Sarazm, ces éléments suggèrent le développement local d'une urbanisation originale, entretenant des relations avec les oasis du sud. Le mobilier à Sarazm, quant à lui, dessine un très vaste réseau d'échanges mettant en évidence des choix culturels précis, qui portent tant sur les matières premières que sur les objets et les techniques¹⁶. Ainsi, le lapis-lazuli (**cat. 3**) provient du Badakhchan en Afghanistan (gisement de Sar-i Sang) et intègre Sarazm dans cette première grande « route » qui reliait le nord-est de l'Afghanistan à l'Iran et la Mésopotamie¹⁷. La turquoise (**cat. 3**), quant à elle, peut provenir du Kyzylkoum en Ouzbékistan, où des gisements étaient exploités par la communauté de Kel'teminar, représentée à Sarazm par des outils et des techniques de taille de la pierre (la pression)¹⁸. Les coquillages *Turbinella pyrum* L. ayant servi à la confection des bracelets de la « princesse » de Sarazm (**cat. 6**) proviennent de l'océan Indien ou de la mer d'Arabie, par le Baloutchistan iranien ou pakistanais. Les figurines anthropomorphes en argile de la tombe se placent dans la tradition de celles chalcolithiques de Margiane (Namazga III-IV). Les nombreux vases peints s'inspirent de plusieurs aires culturelles : la Margiane (Namazga III-IV) avec de splendides exemples de vases polychromes à décor géométrique, dominé par un motif de losange à degrés ou de croix « de Malte » à la mode à l'époque¹⁹, l'Iran (régions du Séistan

et du Kerman), ainsi que le Baloutchistan pakistanais et afghan avec d'admirables vases décorés de réseaux de lignes ou de bouquetins²⁰. De plus, la poterie grise est semblable à celle des rives sud-est de la mer Caspienne au nord-est iranien (régions du Gorgan), et au moins un vase à Sarazm peut provenir des steppes (région de Chorasmie : Kel'teminar ?)²¹. La vaisselle en albâtre ou aragonite est similaire à celle du Séistan (Shahr-i Sokhta) et du Kerman (Djiruft) en Iran. Il importe de souligner que ces poteries et vases ont été pour une part fabriqués sur place. Sarazm est également le lieu où des savoir-faire nouveaux se sont enracinés, tels que la métallurgie du cuivre, emblématique des cultures steppiques. Or, les métallurgistes de Sarazm font preuve de la même technicité que ceux de Mésopotamie, du plateau iranien et de l'Indus²². De même, le style des objets en or (**cat. 5**), de fabrication locale, renvoie à l'Orient ancien et notamment aux tombes royales d'Ur. L'artisanat en pierre révèle des accointances diverses avec les steppes du Kazakhstan et de Sibérie : des pointes bifaciales en grès quartzite renforcent de la sorte les liens très étroits avec la culture d'Afanasiovo²³. Enfin, le sceau-cylindre de Sarazm (**cat. 4**), objet remarquable et unique dans la région, est similaire à ceux de l'Iran proto-élamite²⁴.

L'ampleur insoupçonnée de cette interconnexion entre steppes et oasis fait de Sarazm le centre nodal d'un réseau d'échanges de large envergure, préfigurant les routes commerciales de l'âge du bronze. Ce phénomène d'hybridation culturelle pourrait du reste résulter d'une recombinaison, due à la formidable expansion d'une dynamique relationnelle entre les sociétés proto-urbaines vers la fin du V^e millénaire, qui conduit à y voir les prémices d'une sorte de « mondialisation » des échanges en Asie moyenne. La vallée du Zeravchan avec Sarazm, creuset urbain intégré dans des échanges à grande échelle depuis les steppes sibériennes jusqu'au monde syro-mésopotamien, l'Iran proto-élamite et l'Indus harappéen, devient un lieu d'interactions et un axe majeur de circulation bien avant les « routes de la Soie ».

Sarazm serait ainsi un précurseur de la civilisation urbaine de l'Oxus de l'âge du bronze à l'instar de quelques autres sites d'Asie centrale, avec en outre des interactions évidentes avec les steppes²⁵. Il apparaît alors comme l'un des rares sites clés permettant de comprendre l'émergence de cette urbanisation qui s'épanouira en Asie moyenne entre 2400 et 1700 av. J.-C. environ. La récente découverte au Tadjikistan de la nécropole de Farkhor²⁶ (**cat. 9**) localisée en face de Shortughai, comptoir « Indus » en relation avec la civilisation de l'Oxus, en est un témoignage saisissant dès le III^e millénaire. Plusieurs grands objets énigmatiques en pierre, peut-être symboliques, à Sarazm confortent cette « filiation » dans le Zeravchan (**cat. 1, 2**) : de gros galets à rainures ou à poignée annoncent les colonnettes à rainures et les pierres ansées de l'âge du bronze²⁷. La civilisation de l'Oxus, encore peu connue dans la moyenne vallée du Zeravchan²⁸, y apparaîtra probablement de manière plus nette au fil des investigations.

Sarazm confirme également que l'expansion urukéenne et proto-élamite joua un rôle à côté des cultures de l'Indus-Baloutchistan dans la formation de la civilisation de l'Oxus (avant 2500 environ), sans

négliger les relations importantes et en continu avec le monde des steppes²⁹. En effet, la civilisation de l'Oxus n'est pas une simple extension du monde élamo-mésopotamien malgré les affinités culturelles observées, par exemple dans l'art (**cat. 7**). Si le langage artistique est d'inspiration mésopotamienne via l'Iran³⁰, de nombreux aspects de la civilisation de l'Oxus lui sont propres, centrasiatiques : composition, sujets et stylisation dans l'art mobilier (ici, voir les figurines d'« orants », **cat. 7 et 10**), structure hiérarchique du panthéon qui fait appel à un fonds mythologique archaïque local, poteries tournées blanches à roses (**cat. 8**), absence d'écriture, utilisation originale des sceaux (**cat. 4**), usage de grands objets symboliques en pierre (**cat. 1, 2**), absence de hautes terrasses cultuelles, diversité des pratiques funéraires et sépulture d'animaux³¹... La civilisation de l'Oxus amplifia alors le réseau de relations émergeant à Sarazm, en élargissant le spectre des échanges sur les grandes routes de l'époque, celles « du Khorasan » ou du « lapis-lazuli » pour ne citer que les plus connues.

- 1 A. V. Vinogradov, archéologue soviétique, a qualifié de *Mésopotamie* – au sens grec du terme (« entre les fleuves ») – le vaste territoire compris entre les fleuves de l'Amou-Darya et du Syr-Darya, qui a vu la naissance au VII^e millénaire de la première grande culture néolithique d'Asie centrale (Kel'teminar).
- 2 Les paradis étaient des réserves de chasse à l'usage exclusif des rois et des satrapes. Dans celui de Sogdiane, Alexandre le Grand y aurait tué 4 000 fauves avant d'y dîner avec son armée entière (Bernard 2012).
- 3 Brunet 2016b.
- 4 Il est situé à une altitude de 915 mètres, à l'emplacement des villages actuels d'Avazelli, Gourach et Sohibnazar.
- 5 Besenval 1987 ; Isakov 1991 ; Razzokov 2008 ; Mutin et al. 2016 ; Razzokov 2016 ; n° XVII (1977) et suivants de la revue *Arkheologicheskie raboty v Tadzhikistane*. Les opérations actuelles de la MAFAC, comprenant fouilles, prospections, études pluridisciplinaires et publications, visent à mieux comprendre la chronologie et le mode de vie des habitants, à définir les caractères locaux et exogènes au sein des traditions techniques et à préciser le rôle de Sarazm, semblable à une sorte de plate-forme culturelle de large envergure à l'aube de l'âge du bronze.
- 6 Les études archéozoologiques ont été réalisées dans le cadre de la MAFAC par J. Deseff (CNRS) et S. Lepetz (CNRS) et celles archéobotaniques par G. Willcox (CNRS) et M. Tengberg (MNHN).
- 7 Le cuivre, présent sous la forme de minerais, de lingots et d'objets, est utilisé pratiquement à l'état pur ; la métallurgie du plomb argentifère est également identifiée. Le nombre important de creusets et de scories confirme le caractère local de cette métallurgie (Isakov et al. 1987). Les mines d'étain dans la vallée du Zeravchan, les seules en Asie centrale avec celles du Kazakhstan oriental, ne seront exploitées qu'à partir du Bronze récent (II^e millénaire), par des porteurs des cultures des steppes « Andronovo » et « Tazabagiab » (Bobomulloev 1997 ; Garner 2013).
- 8 Lyonnet 1996 ; Mutin et al. 2016 ; Brunet et Razzokov 2016.
- 9 Des indices de cette mixité culturelle spécifique à la vallée du Zeravchan sont connus en Ouzbékistan voisin (Gouliamov, Islamov et Askarov 1966 ; Avanessova 2013), mais seul Sarazm permet véritablement de définir ce chalcolithique composite.
- 10 Francfort, 2005a ; Francfort et Tremblay 2010.
- 11 Cette richesse fut confirmée par les résultats d'une prospection menée dans les années 1990 par A. Razzokov, E. Gorshkov (Base de prospection géologique et minière du Haut-Zeravchan), R. Besenval† (CNRS) et F. Cesbron (université d'Orléans) dans le cadre de la MAFAC ; Razzokov 2008.
- 12 Besenval 1987 ; Besenval et Isakov 1989.
- 13 Isakov 1985, 1991.
- 14 Voir les travaux pionniers d'U. Eshonkulov (2007), suivis des études géomorphologique et paléohydrologique de L. Cez (université Paris I / CNRS) dans le cadre de la mission MEDEE avec le soutien de la MAFAC.
- 15 Francfort 1989.
- 16 Francfort et Tremblay 2010.
- 17 Casanova 2013.
- 18 Vinogradov, Lopatin et Mamedov 1965 ; Razzokov 2008 ; Brunet et Razzokov 2016 ; Brunet 2016.
- 19 Sarianidi et al. 1965.
- 20 Besenval 1987 ; Besenval et Isakov 1989 ; Lyonnet 1997 ; Mutin et Razzokov 2014.
- 21 Lyonnet 1996.
- 22 Isakov et al. 1987.
- 23 Brunet et Razzokov 2016.
- 24 Amiet 1986 ; Francfort 2003, 2005b.
- 25 Francfort 2005a, 2009.
- 26 Bobomulloev, Vinogradova et Bobomulloev 2017.
- 27 Francfort et Tremblay 2010.
- 28 Bobomulloev 1997 ; Razzokov 2008 ; Razzokov 2016.
- 29 Parmi l'abondante littérature traitant de ces origines, voir notamment : Amiet 1986 ; Francfort 1994, 2003, 2007a, 2009 ; Hiebert 1994 ; Jarrige 1995 ; Lamberg-Karlovsky 1996 ; Lyonnet 1997 ; Anthony 2007 ; Kuz'mina 2007 ; Kohl 2007 ; Sarianidi 2007 ; Francfort et Tremblay 2010.
- 30 Amiet 1986 ; Francfort 2007a.
- 31 Francfort 1994, 2009.

SARAZM



Cat. 1 Pierre polie fuselée

Tadjikistan, Sarazm
IV^e-III^e millénaire av. J.-C.
Pierre
L. 88; D. 25 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, SZM 151



Cat. 2 Pierre ansée ou poids (?)

Tadjikistan, Sarazm
IV^e-III^e millénaire av. J.-C.
Pierre
H. 15 ; L. 23 ; P. 14 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, P-Cr-76

Cat. 3 Perles et fragment de bouton

Tadjikistan, Sarazm
Milieu du IV^e millénaire av. J.-C.
Lapis-lazuli (3a, 3b), pierre (3c),
turquoise (3d)
H. 2-3 ; L. 1-3 cm
Musée du site de Sarazm,
1147/527 (3a), 1147/2018 (3b),
1147/1241 (3c), 1147/1014 (3d)



Cat. 4 Sceau-cylindre et son empreinte, représentant un bovin sur une ligne

Tadjikistan, Sarazm
 Fin du IV^e millénaire av. J.-C.
 Pierre (serpentine ?)
 H. 4,5 ; D. 2,6 cm
 Musée national des antiquités du Tadjikistan,
 SZM 211

Ce sceau-cylindre en pierre fut découvert en 1984 sur le site de Sarazm, dans une grande salle aux murs peints d'un bâtiment attribué à la fin du IV^e millénaire (période II, Isakov 1991), de fonction indéterminée (pièce n° 8 du chantier IV, fouilles A. I. Isakov et A. Razzokov). Un bovin, *Bos taurus* domestique ou sauvage (aurochs), y est représenté de profil. On le reconnaît à ses cornes très courbes, ses oreilles en forme de cornets, son corps massif avec un dos légèrement creux, ses sabots et sa queue longue à toupillon ; le long cou est singulier. Deux lignes parallèles à la base du tambour pourraient figurer un élément paysager (sol, montagnes). Ce sceau-cylindre, de fabrication locale, est unique en Asie centrale à une si haute époque (un second, en Bactriane, est de provenance imprécise ; Francfort 2007a). Les cylindres y apparaissent surtout après 2400 av. J.-C., lors de l'épanouissement de la civilisation de l'Oxus à l'âge du bronze (Francfort 2007a). Il est, à Sarazm, l'expression précoce et exceptionnellement lointaine de l'expansion proto-élamite, grand phénomène historique qui a atteint l'Asie centrale via le plateau iranien (Francfort 2003, 2005) et lié à l'expansion urukéenne depuis la Mésopotamie. Ce cylindre, de type proto-élamite ou « transélamite » (Amiet 1986), est proche de ceux d'Iran oriental (Shahr-i Sokhta, Sialk, Tepe-Yahya, Shahdad, Djiroft). Contrairement aux cylindres syro-anatoliens, mésopotamiens et élamites, un usage autre que purement administratif doit être envisagé pour ceux de l'Oxus qui portent parfois des représentations de divinités d'un panthéon local (Winkelmann 2000 ; Francfort 2005a). Ces objets, avec des sceaux compartimentés, des cachets et des amulettes en pierre, argile ou métal, composent l'art remarquable et original de la glyptique de l'Asie centrale à l'âge du bronze.

F. B.



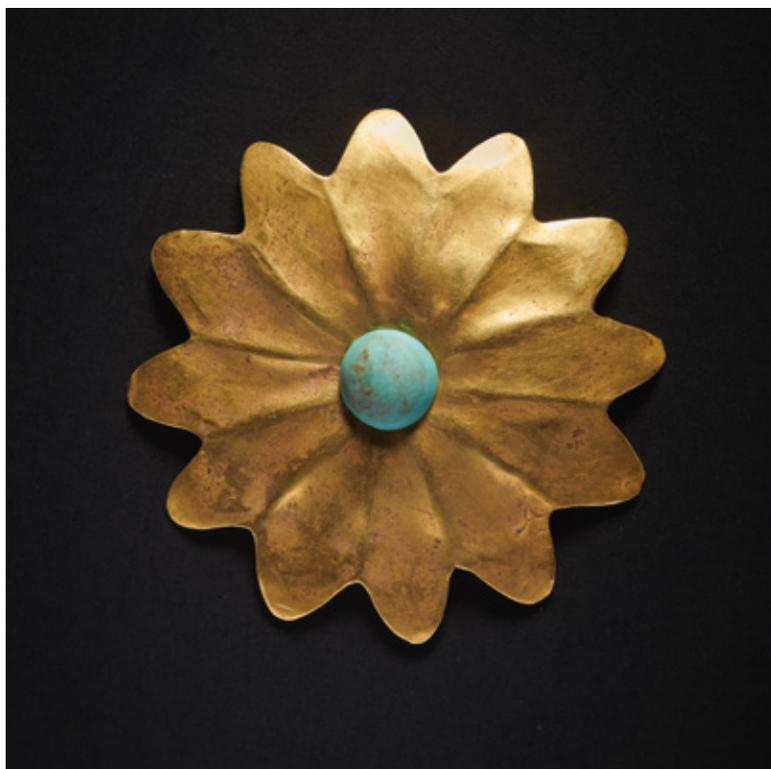
Cat. 5 Collier et rosette

Tadjikistan, Sarazm, tombe de la « princesse de Sarazm » (collier) / bâtiment cultuel (rosette)
 Milieu du IV^e millénaire av. J.-C. (collier) / début du III^e millénaire av. J.-C. (rosette)
 Or et turquoise
 H. 1,5 ; D. 5,5 cm (rosette)
 Musée national des antiquités du Tadjikistan, SZM 5-190

Ce collier, composé de quarante-neuf perles bi-tronconiques en or massif, ornait la tête de la « princesse » de Sarazm inhumée dans une tombe monumentale, découverte dans le chantier IV (fouilles A. I. Isakov et A. Razzokov) et attribuée au milieu du IV^e millénaire (période I ; Isakov 1991). Cette tombe, à laquelle étaient associées celles d'un homme et d'un adolescent, se trouvait au centre d'un enclos funéraire circulaire en pierre de 15 mètres de diamètre. Elle renfermait plusieurs centaines de perles en pierres semi-précieuses (lapis-lazuli, turquoise, cornaline), en métal (or et argent) et en stéatite chauffée ; une paire de larges bracelets en coquillage (*Turbinella pyrum* L.) ; un miroir en cuivre ; deux figurines en terre cuite ; un poinçon en os. Ce mobilier funéraire, fabriqué en grande partie à Sarazm, atteste les liens avec le Badakhchan (Afghanistan), le Kyzylkoum (Ouzbékistan), l'océan Indien ou la mer d'Arabie (Inde, Iran, Pakistan). Plus étonnant, si ce mobilier funéraire s'apparente à celui de riches tombes de la civilisation de l'Oxus de l'âge du bronze, la structure funéraire évoque celle des tombes de la culture chalcolithique d'Afanasievo de Sibérie.

La rosette est composée de douze pétales dont le cœur, perforé, accueille une incrustation en turquoise. Réalisée à Sarazm dans une épaisse feuille d'or, elle a été mise au jour avec un miroir en cuivre dans une salle aveugle d'un bâtiment dit cultuel et attribué au début du III^e millénaire (pièce n° 9 du chantier IV, période III ; Isakov 1991).

L'or de ces deux pièces spectaculaires proviendrait de la vallée du Zeravchan. En revanche, leur style rappelle l'Orient ancien et, pour la rosette, celui de la parure en or de la princesse Pu-Abi dans les tombes royales d'Ur datées du Dynastique archaïque III A (vers 2600/2550-2400/2340 av. J.-C.).



F. B.





Cat. 6 Reconstitution de la tombe
de la « princesse » de Sarazm

Tadjikistan, Sarazm
Milieu du III^e millénaire av. J.-C.
Musée national des antiquités du Tadjikistan



LOCALITÉS ET NÉCROPOLES DU TADJIKISTAN MÉRIDIONAL

Cat. 7 Statuette anthropomorphe (orant ?)

Tadjikistan, nécropole de Gelot (district de Koulyab)
Fin du III^e millénaire av. J.-C.
ou début du II^e millénaire av. J.-C.
Pierre tendre (anhydrite)
H. 13,2 ; L. 8,2 ; P. 6 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, G 81

Cette statuette de la nécropole de Gelot, datée de l'âge du bronze, a été découverte aux pieds d'une femme de 35-40 ans, dont la tombe, de type catacombe (tombe n° 2 du chantier 6), est l'une des rares attribuées à la phase Sapalli de la civilisation de l'Oxus, soit à la fin du III^e millénaire (fouilles M. Teufer, G. Lombardo, N. Vinogradova, Ju. Kutimov et T. Filimonova ; Lombardo *et al.* 2014). Cette pièce exceptionnelle était associée à des objets « de prestige », communs aux riches tombes de la civilisation de l'Oxus (Altyn-depe, Gonur-depe, Sapalli, Dashly 3) : onze vases à engobe rouge poli, des perles en or et en pierres semi-précieuses (dont le lapis-lazuli), une amulette en marbre rose décorée d'une rosette, et un miroir en cuivre rappelant celui de Sarazm. De fabrication locale, elle s'inscrit dans la catégorie des « orants » : ici un homme debout, mains jointes à la taille, les poings fermés à l'exception des pouces qui se touchent. Son visage est finement sculpté, avec de grands yeux en amande, un nez droit, des oreilles parfaitement ciselées, un menton accentué et des lèvres « souriantes ». Cet objet unique se distingue des statuettes composites en pierre de l'Oxus (les « déesses bactriennes »), même si plusieurs détails anatomiques, tels que la coiffure en chignon et la forme des yeux et du nez, s'en rapprochent. En revanche, il évoque certaines figurines en terre cuite de cette même civilisation trouvées en contexte funéraire en Bactriane. Il pourrait en être une variante régionale ou de la première moitié du II^e millénaire (Francfort 2015). Les artistes bactriens semblent également s'être inspirés, pour le style, de canons de Mésopotamie et de l'Élam du III^e millénaire que l'on retrouve en Iran oriental (cimetière A de Shahdad). Là encore, si l'Élam a influencé la formation de l'Oxus (Amiet 1986), cette dernière civilisation a développé, entre autres choses, un système symbolique spécifique (Francfort 1994).

F. B.







Cat. 8 Coupe sur pied

Tadjikistan, nécropole de Kuruksai
(district de Dangara), tombe 60
Fin du III^e – début du II^e millénaire av. J.-C.
Terre cuite
H. 23 ; D. 27 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
KP 1162/2049

Cat. 9 Modèle réduit d'habitation, récipient
et vase rituel cruciforme

Tadjikistan, nécropole de Farkhor
Milieu ou seconde moitié du III^e millénaire av. J.-C.
Céramique / Agate / Pierre
H. 9 ; L. 8 ; P. 5,5 cm / H. 6,5 ; D. 10,5 cm /
H. 4 ; L. 10,5 ; P. 10,5 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
523/64, 523/33, 523/165





Cat. 10 Figure d'homme présentant un objet

Tadjikistan, nécropole de Tandyriul
(vallée de Hissar)
Dernier quart du II^e millénaire av. J.-C.
Terre crue
H. 38 ; L. 20 ; P. 7 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
RTL 190

Cat. 11 Récipient orné de cinq bouquetins

Tadjikistan, nécropole de Djarkoul
(cours inférieur du Vakhch)
Fin du II^e millénaire av. J.-C.
Terre cuite modelée à la main, incisée et poinçonnée
H. 18,7 ; D. 18,8 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
583/59



BACTRIANE,
SOGDIANE
ET SCYTHES
ORIENTAUX

DANS L'EMPIRE DES PERSES ACHÉMÉNIDES

JULIEN CUNY

Les territoires du Tadjikistan actuel se trouvèrent intégrés à l'immense Empire perse dès le règne du fondateur Cyrus II (vers 559-vers 530 av. J.-C.). Peuples de langues iraniennes, Bactriens et Sogdiens occupaient les vallées fertiles qui entaillent et entourent les montagnes du pays. Ils sont régulièrement cités parmi les peuples soumis dans les listes inscrites sur les monuments royaux perses et représentés sur les reliefs des palais et des tombeaux de Persépolis.

Avant l'empire, Bactriens et Sogdiens entretenaient probablement déjà des relations d'alliance ou même d'allégeance avec les Mèdes qui avaient aussi vassalisé les Perses. Lorsque Cyrus, le roi d'Anshan, conduit ces derniers à se retourner contre le roi mède et le défait, c'est naturellement qu'il poursuit son entreprise vers l'Asie centrale. Les liens anciens qui unissaient les populations vivant d'un côté et de l'autre du plateau iranien expliquent que la conquête de la Bactriane et de la Sogdiane s'est peut-être faite autant par des ralliements volontaires ou négociés que par des victoires militaires. À la suite de ces événements, on n'entend d'ailleurs guère parler de révoltes et la fidélité des Bactriens et des Sogdiens à la dynastie achéménide ne se démentira pas, jusqu'à l'ultime défaite de Darius III face à Alexandre de Macédoine (331 av. J.-C.)¹.

Bactriane et Sogdiane étaient de riches régions agricoles, stratégiquement situées aux confins de l'empire à proximité des importantes ressources minières des montagnes du Pamir, exploitées pour les constructions royales, notamment à Suse où l'inscription de fondation du palais de Darius précise que l'or a été apporté de Bactriane, le lapis-lazuli et la cornaline de Sogdiane². Leur position clé permettait un contrôle des routes conduisant au nord vers les steppes peuplées de nomades saces ou saka, et au sud-est vers l'Inde. Aussi les Perses établirent-ils rapidement un contrôle direct de ces régions. Ils nommèrent des satrapes (gouverneurs) généralement issus de la famille du Grand Roi, installèrent des garnisons, et mirent en place une véritable structure administrative dont l'existence est désormais démontrée par les « documents araméens de Bactriane³ ». Un art typiquement perse ou imitant l'art de Persépolis a circulé dans la région, dont quelques témoins peut-être offerts à un temple local ont miraculeusement subsisté (trésor de l'Oxus). Mais des traditions artistiques régionales antérieures à l'arrivée des Perses ont également survécu, donnant naissance à un art mixte, perso-bactrien⁴.

Les Perses construisirent d'autre part des forteresses, comme celle de Cyropolis, sans doute localisée près de l'actuelle Khodjent. Car au-delà des fertiles vallées peuplées de sédentaires, dans les steppes du nord, comme dans les hautes montagnes, il fallait se protéger ou si possible contrôler et soumettre des populations nomades que les Perses nommaient *Saka* (Saces) et assimilés par les Grecs aux Scythes. Ces peuples situés aux marges de l'empire se révélaient moins prompts à accepter la domination impériale. Le roi Cyrus serait d'ailleurs mort au combat face à l'un de ces peuples, les Massagètes, et Darius aussi aura à lutter contre eux. Ces Saces, de langue iranienne, ne formaient pas une entité

homogène mais étaient organisés en tribus, dont certaines sont spécifiquement mentionnées dans les inscriptions royales perses comme les *Saka tigraxauda* « aux bonnets pointus », les *Saka haumavarga* « buveurs (?) de *haoma* » (une boisson rituelle enivrante à base d'éphédra connue par les sources iraniennes) ou encore les *Saka para Sugdam* « d'au-delà de la Sogdiane ». Leur localisation précise n'est pas assurée, mais les archéologues les identifient à certaines populations du Pamir et du Ferghana, car tous partageaient, outre leur mode de vie, une culture apparentée et un « art animalier » caractérisé par une forte stylisation du monde animal. L'influence de l'art perse finira par s'y faire sentir, et longtemps encore après la chute de l'empire.

1 Briant 1984, 1996.
2 Lecoq 1997.

3 Shaked 2003;
Naveh et Shaked 2012.

4 Francfort 2013.

TAKHT-I SANGIN, ENTRE POPULATIONS DES STEPPES ET ROUTE DE LA SOIE

Cat. 12 Fourreau d'akinakès orné d'un lion saisissant un cerf

Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus
(fosse 4)

v^e-iv^e siècle av. J.-C.

Ivoire

H. 27,7 ; L. 11 ; P. 6 cm

Musée national des antiquités du Tadjikistan,
M 7251

L'akinakès est un type d'épée d'origine scythe répandu dans l'Empire achéménide. Les fourreaux, largement représentés sur les reliefs de Persépolis, ont une forme caractérisée par l'élargissement de la bouterolle (extrémité basse) et l'excroissance latérale percée d'un trou qui permettait de les suspendre à la ceinture. Celui de Takht-i Sangin est fait d'une seule pièce d'ivoire creusée d'un évidement longitudinal à l'intérieur qui permettait d'y insérer l'arme. La scène principale, entourée d'une frise de perles et d'oves, représente un lion dressé saisissant un cerf. Ce motif, dont la symbolique précise nous échappe, rappelle les combats d'animaux impliquant un lion très fréquents dans l'art du Proche-Orient et évoque immanquablement les combats du lion et du taureau des reliefs de Persépolis. Le décor de la bouterolle reprend une formule classique des fourreaux perses en figurant un bovin dont le corps, très fortement schématisé, s'enroule sur lui-même. L'artiste s'est inspiré de l'art des palais des rois perses, notamment dans le rendu de certains muscles du lion en surfaces géométriques cernées, comme le traitement en 8 de l'épaule, ou celui en pince de la patte antérieure. Toutefois, la naïveté du rendu de la face du lion opposée à l'élégance du cerf, dont les taches trahissent une espèce endogène à la Bactriane (*sika*), signale que l'objet a été réalisé par un artiste local, qui a ainsi adapté les modèles de la cour royale dans une œuvre d'un style mixte perso-bactrien.

J. C.



Cat. 13 Plaquette votive à décor cloisonné figurant un personnage conduisant un chameau

Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus
(sol du corridor 6)
VI^e-V^e siècle av. J.-C.
Or, pâte de verre, pierre
H. 1,6 ; L. 1,9 ; P. 0,3 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
TS 4202/1091

Cet objet est une remarquable exception, car les décors de telles plaquettes sont généralement gravés, comme dans le trésor de l'Oxus. Elle représente un homme tenant à la longe un *Camelus dromedarius* ou un hybride, alors qu'en Bactriane même l'on eût plutôt attendu un *Camelus bactrianus*, à deux bosses. L'homme est vêtu d'une tunique à manches longues ceinturée et porte des pantalons jaune rosé. Il est coiffé d'un bonnet arrondi. Ses mains, ses pieds, sa tête et le fond de la composition sont garnis d'émail blanc. Le corps de l'animal est formé par une marqueterie de pierre rougeâtre. Cette technique de cloisonné en motifs cernés par de minces rubans d'or, puis remplis de pâte et de pierre semi-précieuse est répandue dans le monde achéménide. On la trouve aussi sur des bijoux perses découverts dans des kourganes scythes des steppes centrasiatiques. Un homme conduisant un chameau est une composition courante sur les bas-reliefs comme à l'apadana de Persépolis, où figurent diverses délégations de peuples donateurs ou tributaires, dont les Bactriens. De date achéménide, cet objet provient d'un riche sanctuaire hellénistique qui conservait des offrandes anciennes. Cette petite composition évoque puissamment la grandeur des vastes empires orientaux parcourus au pas lent des caravanes (Litvinski et Pitchikian 1996).

H.-P. F.



Cat. 14 Figurine représentant un lion

Tadjikistan, Takht-i Sangin
IV^e-III^e siècle av. J.-C.
Jade
H. 2 ; L. 2,3 ; P. 1 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
KP 1091/805

Cat. 15 Revêtement de bouton de poignée
d'épée (?) dans le style de l'art
des steppes, orné de trois panthères

Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus
(corridor 2)
III^e-II^e siècle av. J.-C.
Or, turquoise
H. 2,4 ; D. 2,9 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
KV 1091





LE TRÉSOR DE L'OXUS

ST JOHN SIMPSON

Le trésor de l'Oxus est le plus remarquable ensemble datant de l'époque achéménide. Conservé au British Museum, il comprend environ 180 objets (en dehors des pièces de monnaie), en or, argent ou argent doré, de diverses tailles et fonctions. Il s'agit pour l'essentiel d'éléments de parure personnels, tels des bracelets ou des appliques décoratives, ou encore de fines plaques métalliques sans doute destinées à être déposées en guise d'ex-voto dans un temple. Le trésor compte par ailleurs des sceaux et des bagues qui servaient à entériner des transactions officielles ; un pichet et plusieurs coupes ; des statuettes de différentes tailles ; deux modèles de chars ; un fourreau de poignard ; ainsi qu'un récipient pisciforme. D'après leur style, on peut les dater pour la plupart du v^e ou du début du iv^e siècle avant notre ère, et beaucoup relèvent du style appelé « art de cour achéménide », associé à l'élite impériale. Cependant, la variété des fonctions et des styles semble indiquer que leur fabrication est issue de plusieurs ateliers, dont certains se trouvaient peut-être très éloignés du lieu de leur enfouissement : une figure nue en argent doré possède un style très proche de celui des essieux de char provenant de Sardes ; les deux variétés de barbeau les plus proches du récipient pisciforme en or sont endémiques de l'Oxus ou de la mer Caspienne ; quant aux rapprochements les plus pertinents que l'on peut émettre pour un autre groupe de pièces, ils sont à chercher dans les steppes eurasiennes associées aux Scythes. Comme pratiquement tous les objets du trésor de l'Oxus, ce sont des pièces uniques. Toutefois, les objets qui étaient autrefois incrustés ont perdu ces éléments de couleur, tandis que beaucoup portent des marques attestant qu'ils ont été délibérément pliés, courbés, tordus ou morcelés : il est donc peu probable que tout ceci résulte de possibles interventions au xix^e siècle, comme on le suppose habituellement. Cette combinaison de facteurs tend plutôt à montrer que, à la différence des objets enterrés avec les morts, certains devaient être appréciés pour leur poids en métal précieux, alors que d'autres ont dû être fabriqués spécialement pour servir d'ex-voto. Ces interprétations ne sont en rien contradictoires, et tous ces objets faisaient peut-être partie du trésor d'un temple.

Ils auraient été mis au jour par des Turcs de la région entre 1876 et 1880, sur un site antique dénommé Takht-i Kobad. Ce dernier se dresse sur la rive droite de l'Amou-Darya (la rivière Oxus), dans l'actuel Tadjikistan, mais en raison de sa position limitrophe, il n'a jamais fait l'objet d'une fouille systématique. Il est constitué de deux monticules de faible hauteur au pied d'un talus plus escarpé, qui contient de la poterie kouchane en surface et les vestiges de constructions monumentales en pierre sur une terrasse. Le bord à proximité

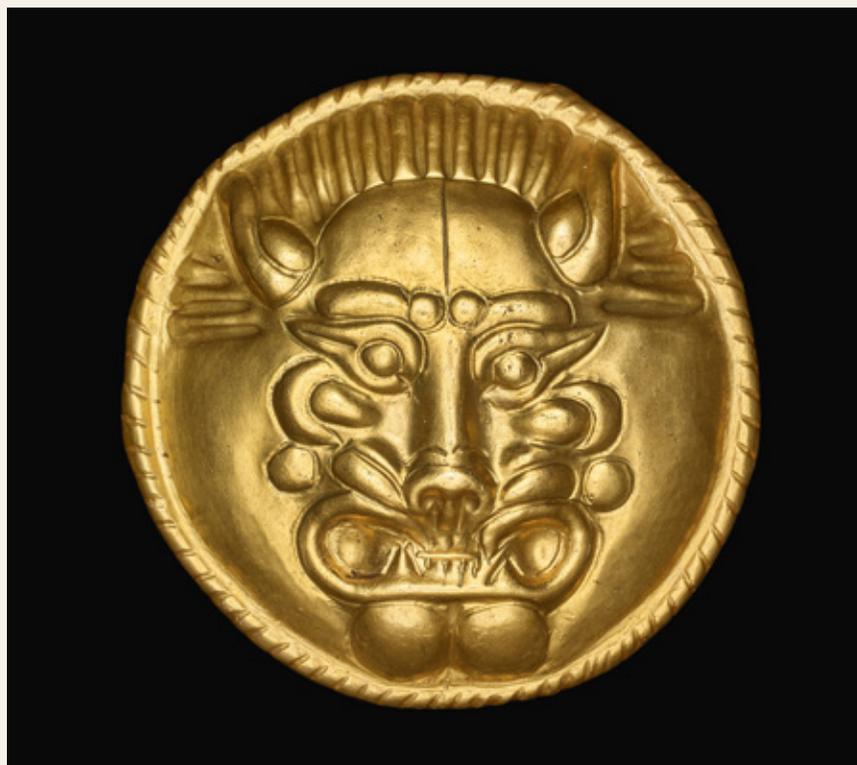
Cat. 16 Bracelet à extrémités en forme de protomé de taureau couché

Tadjikistan, Takht-i Kobad ?
Époque achéménide, v^e-iv^e siècle av. J.-C.
Or
D. 5,55 cm
British Museum, trésor de l'Oxus,
ME 1897,1231.141



Cat. 17 Plaque (ornement d'un harnachement ?) figurant la face d'un lion rugissant de style steppique

Tadjikistan, Takht-i Kobad ?
Époque achéménide, v^e siècle av. J.-C.
Or
D. 4,25 cm
British Museum, trésor de l'Oxus,
ME 1897,1231.40





Cat. 18 Élément de parure (aigrette ?) figurant un lion cornu ailé couché, à oreilles d'équidé et sabots de cerf, initialement incrusté, influencé par l'art scythe

Tadjikistan, Takht-i Kobad ?

Époque achéménide,
v^e-iv^e siècle av. J.-C.

Or

L. 6,15 cm

British Museum, trésor de l'Oxus,
ME 1897,1231.23

Cat. 19 Modèle de char royal conduit par un aurige, tiré par un cheval

Tadjikistan, Takht-i Kobad ?

Époque achéménide,
v^e siècle av. J.-C.

Or

L. 8,4 ; P. 4,7 cm

British Museum, trésor de l'Oxus,
ME 1957,1214.1 et ME 1897,1231.8

Cat. 20 Plaques votives ornées d'un cheval ; d'un avant-corps de chameau ; d'un cheval au galop

Tadjikistan, Takht-i Kobad ?

Époque achéménide,
v^e-iv^e siècle av. J.-C.

Or

H. 9,4 ; L. 12,3 cm / H. 5,6 ; L. 4,25 cm / H. 1,8 cm

British Museum, trésor de l'Oxus,
1897,1231.98 à 100

du cours d'eau a été entamé par l'érosion fluviale avant que la rivière ne dévie vers sa trajectoire actuelle, ce qui explique pourquoi certains des premiers récits relatant les circonstances de la découverte font part d'objets « éparpillés dans les sables du fleuve », provenant d'un « monticule à demi détruit par les eaux de la rivière ».

Les objets de valeur furent vendus à une caravane de marchands de Boukhara en route vers l'Inde. Ce groupe fut attaqué près du dangereux col de Lataband sur la route reliant Kaboul et Jalalabad, mais leurs objets de valeur furent récupérés par une troupe de lanciers du Bengale postés à la frontière du Nord-Ouest, sous le commandement du capitaine Francis Burton : en guise de remerciement, les marchands offrirent un bracelet en or à ce dernier, dont il fit don au Victoria and Albert Museum, et qui se trouve actuellement en dépôt de longue durée au British Museum. Le reste des objets fut vendu au bazar de Rawalpindi, puis bientôt acquis par Sir Alexander Cunningham, directeur de l'Archaeological Survey of India, ainsi que par des agents au service d'Augustus Wollaston Franks. Conservateur du British Museum, celui-ci racheta par la suite les pièces de Cunningham et légua l'ensemble de sa collection au British Museum en 1897. Le trésor de l'Oxus fut présenté dans la Salle dorée, une sorte





Cat. 21 Plaque votive figurant un officiant vêtu du costume des chefs achéménides (tunique, pantalons étroits *anaxuyrides* et bottes), portant une courte épée *akinakès* et un faisceau de brindilles *barsom*

Tadjikistan, Takht-i Kobad ?

Époque achéménide,
v^e-iv^e siècle av. J.-C.

Or

H. 15 cm

British Museum, trésor de l'Oxus,
1897,1231.48

Cat. 22 Applique décorative figurant un personnage couronné tenant une fleur

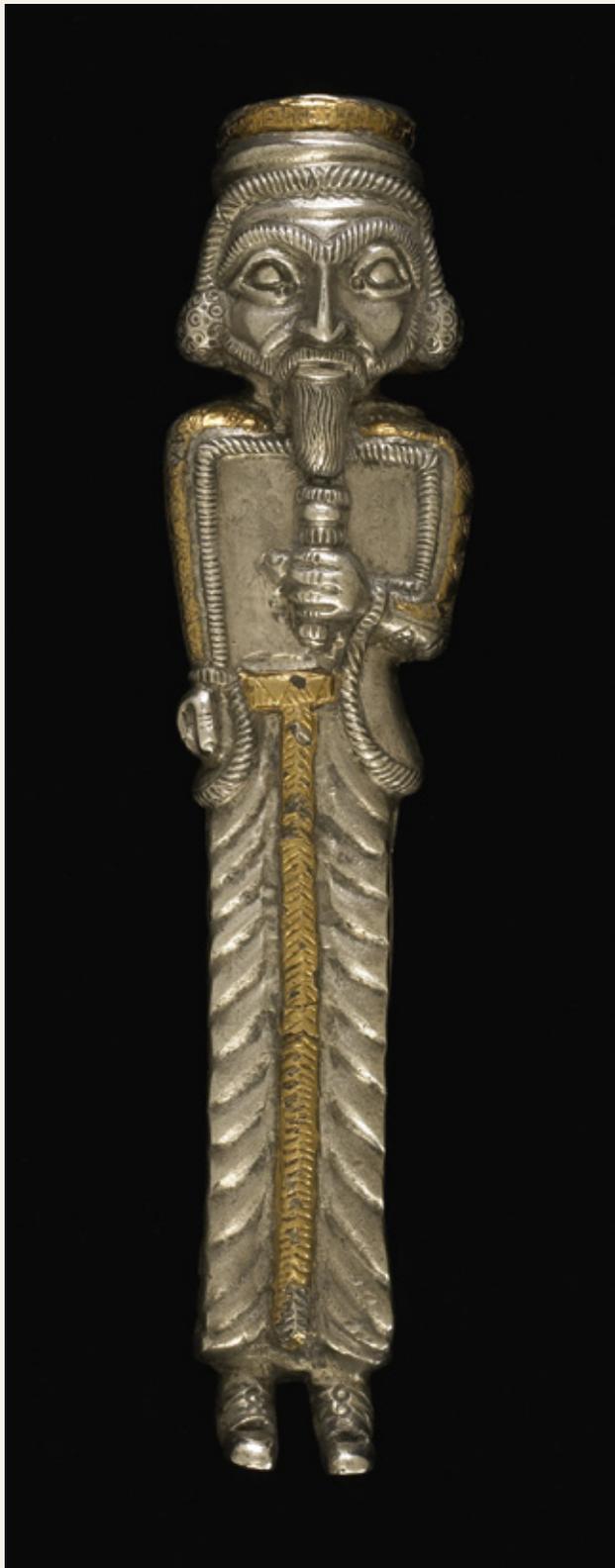
Tadjikistan, Takht-i Kobad ?

Époque achéménide,
v^e-iv^e siècle av. J.-C.

Or

H. 6,15 cm

British Museum, trésor de l'Oxus,
1897,1231.38

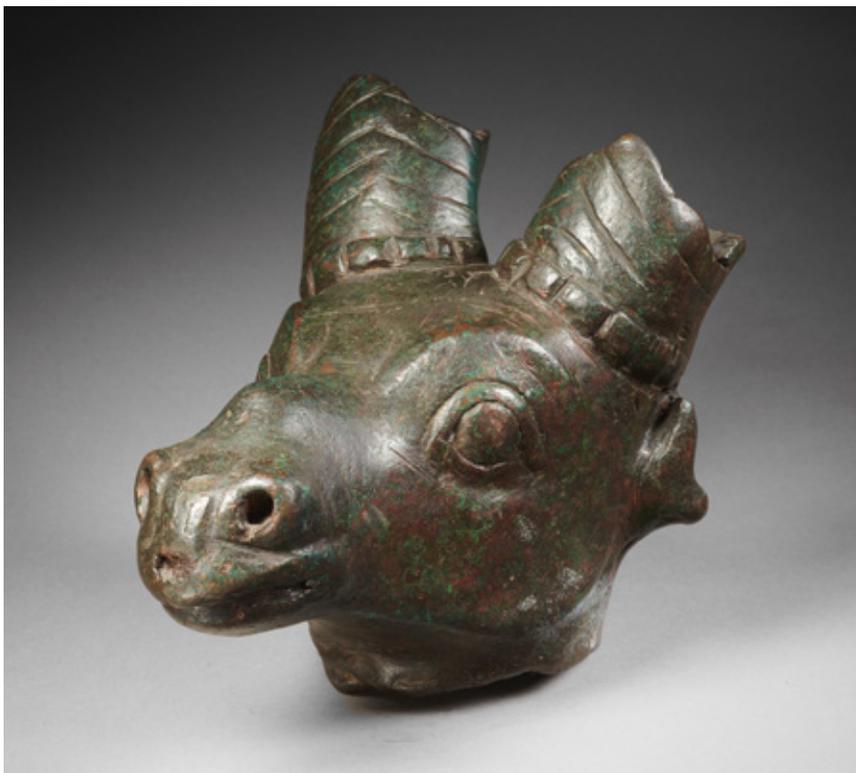


de salle du trésor, dans les trois ans qui suivirent, et un catalogue dirigé par O. M. Dalton fut publié en 1905. L'extension du musée souhaitée par Édouard VII fut achevée en 1914, et au lendemain de la Première Guerre mondiale, ses galeries comportaient une vitrine comparative des arts décoratifs d'Europe et d'Orient, abritant entre autres le trésor de l'Oxus. En 1931, l'Académie royale de Londres organisa une vaste exposition intitulée « Art perse » : ce fut un événement d'une ampleur considérable et le premier portant sur un sujet non européen. À cette époque, la législation ne permettait pas au British Museum de prêter ses œuvres, si bien que le musée décida de monter sa propre exposition sur le même sujet, avec plusieurs vitrines sur les arts de l'Islam, les bronzes de Persépolis et une nouvelle vitrine permanente créée autour de l'Iran ancien. Le trésor de l'Oxus fut alors transféré du département des Antiquités, où il était entré par l'intermédiaire de Franks, vers le département des Antiquités égyptiennes et assyriennes. Hormis l'interruption due à la Seconde Guerre mondiale, le trésor n'a jamais cessé d'être exposé depuis, dans une série de galeries rénovées et consacrées à l'Iran ancien. Ces dernières années, quelques pièces et plaques ont fait l'objet de publications détaillées, mais une étude plus systématique et comparative, ainsi que des travaux scientifiques sont en cours.

Cat. 23 Statuette d'homme (de roi ?) barbu, paré d'une couronne crénelée et d'un diadème noué, et tenant un faisceau de brindilles *barsom*

Tadjikistan, Takht-i Kobad ?
Époque achéménide, v^e-iv^e siècle av. J.-C.
Argent, or
H. 14,5 cm
British Museum, trésor de l'Oxus, 1897,1231.1

L'ART DES POPULATIONS DE LA STEPPE : LES SAKA (VIII^e siècle av. J.-C. – premiers siècles de notre ère)



Cat. 24 Éléments de trône (?) ou de chaudron en forme de tête de mouflon (argali, Marco Polo ou urial), de style saka

Tadjikistan, vallée d'Isfara

V^e-III^e siècle av. J.-C.

Bronze

H. 22 ; L. 28 ; P. 17 cm / H. 19 ; L. 33 ; P. 19 cm

Musée national du Tadjikistan, KV 15179 et 15178

Ces têtes de mouflon, qui ont été découvertes en 1979 dans la vallée d'Isfara, faisaient probablement partie des décors d'un temple, d'un palais ou d'une salle du trône. Elles évoquent notamment certains éléments de taille plus réduite qui ornaient des chaudrons rituels saka, datant des V^e-III^e siècles av. J.-C., retrouvés dans la région d'Almaty au Kazakhstan. Les cornes, dont les extrémités sont abîmées, sont tournées vers l'arrière et sont marquées de lignes annulaires indiquant l'âge de l'animal. La tête, très réaliste, est minutieusement exécutée. De grande taille, les yeux sont surmontés de sourcils bien dessinés. Le museau est également représenté avec beaucoup d'habileté. Le cou est en partie visible.

A. S.







Cat. 25 Pot rituel en forme de chaudron à anses horizontales et pseudo-bec en forme de tête de rapace sur une encolure de cheval, semblable à celui à tête de cheval trouvé à Imit, au nord-ouest de Gilgit (Pakistan) par Aurel Stein

Tadjikistan, tombe de nomade d'Alichur II (kurgan 3)
IV^e-III^e siècle av. J.-C.
Bronze
H. 6,5 ; L. 15 ; P. 13 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, 176

Cat. 26 Plaque en forme de cheval et rapace stylisés

Tadjikistan, tombe de Tegermansu I (Pamirs orientaux), kurgan 7
IV^e siècle av. J.-C.
Bronze
H. 5,5 ; L. 8,3 ; P. 0,3 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, 38302 KPB 180



Cat. 27 Médaille ornée d'un palefrenier en pantalon et veste ceinturée (costume perse ou steppique), tirant deux chevaux

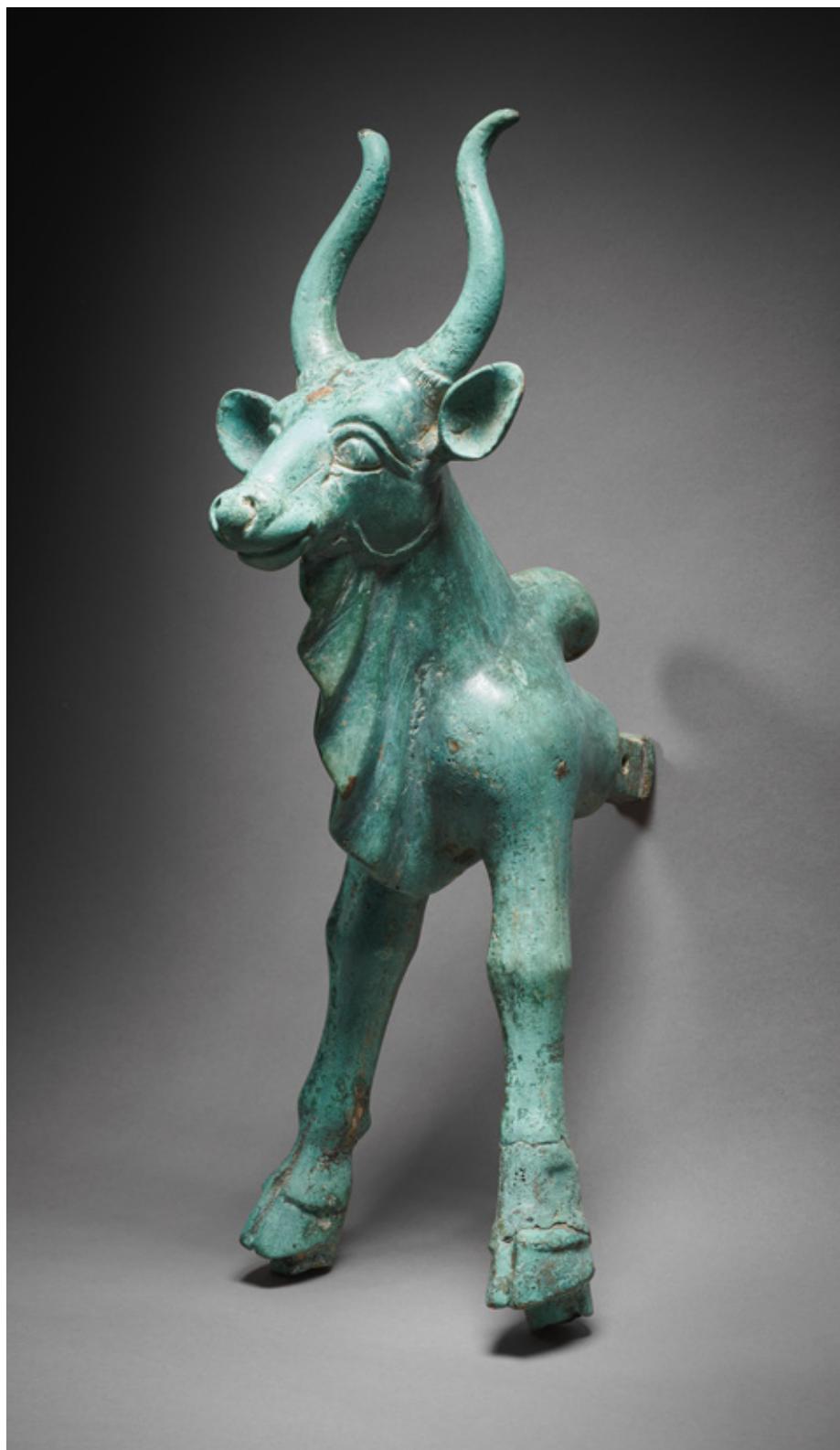
Tadjikistan, Takht-i Sangin
II^e siècle av. J.-C. – II^e siècle apr. J.-C.
Bronze
H. 0,2 ; D. 4,1 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, M 7234

Cat. 28 Élément de trône en forme d'avant-corps de zébu

Tadjikistan, Simigantch
v^e-iii^e siècle av. J.-C.
Bronze
H. 45 ; L. 30 ; P. 30 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, KP 1161/1223

Cat. 29 Élément de trône en forme d'avant-corps de bouquetin ou d'ibex

Tadjikistan, Simigantch
v^e-iii^e siècle av. J.-C.
Bronze
H. 85 ; L. 40 ; P. 35 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, KP 1161/1240







L'ART GRÉCO- BACTRIEN

HENRI-PAUL FRANCFORT

L'art gréco-bactrien constitue une partie de l'art hellénistique, c'est-à-dire de l'art grec après Alexandre, entre 323 av. J.-C. et 31 apr. J.-C. Outre des propriétés intrinsèques, l'art hellénistique dans sa forme gréco-orientale se caractérise par une immense extension en Asie, sur les territoires des monarchies qui ont succédé à l'Empire perse achéménide, notamment celles des Parthes et des Séleucides (305-64 av. J.-C.)¹. En Asie centrale, où de nombreux colons grecs s'étaient installés dès la fin du IV^e siècle, le royaume gréco-bactrien se rend indépendant des Séleucides à partir de 250 av. J.-C., avec Diodote I^{er} (**cat. 30**), si bien que les artistes y ont exercé leurs talents dans le cadre des monarchies séleucide puis gréco-bactrienne. Cette dernière, dont les souverains règnent sur un royaume s'étendant entre le Syr-Darya et l'Hindou Kouch, a conquis l'Inde du Nord-Ouest après 200 av. J.-C., suivant les pas des Séleucides et d'Alexandre dont le souvenir, comme celui d'un nouvel Héraclès conquérant, était resté vif (**cat. 40**). L'art gréco-bouddhique du Gandhara qui s'est progressivement développé sous les dynasties indo-grecques et indo-scythes est ainsi, avec l'art kouchan de l'Asie centrale, l'un des « descendants non-méditerranéens de l'art grec² » bien connu en Asie. Cette expansion précéda de peu la fin du royaume grec de Bactriane vers 130 av. J.-C. Aussi l'art gréco-bactrien *stricto sensu* ne se développa-t-il qu'entre 250 et 130, durant une brève période, mais nous devons également prendre en compte les créations de l'époque séleucide précédente (entre 320-300 et 250) et de la période suivante, saka-yuezhi (entre 130 av. J.-C. et le I^{er} siècle apr. J.-C.), juste avant l'instauration de l'Empire kouchan (vers 100-375)³. Ses productions furent d'abord connues par des trouvailles isolées d'objets (des monnaies essentiellement : **cat. 35**), puis par les fouilles pratiquées en Bactriane, principalement dans le nord de l'Afghanistan à Bactres (Balkh)⁴ et à Aï Khanoum⁵, ainsi que dans le sud du Tadjikistan, à Takht-i Sangin⁶.

L'art gréco-bactrien est donc l'une des manifestations de l'art gréco-oriental que l'on identifie aussi en Syrie-Mésopotamie, en Iran, en Asie centrale et jusqu'aux contreforts du Pamir. Il s'épanouit dans le milieu urbain hellénisé de villes appelées parfois du nom de leur (re-)fondateur Alexandre, Séleucie ou Antioche. Ces centres administratifs, militaires, commerciaux et culturels voient se coudoyer des Grecs venus de toutes les provinces et des Orientaux des mondes iraniens ou indiens. Les courants artistiques des capitales des royaumes et des provinces orientales, telles Antioche de Syrie, Alexandrie d'Égypte, Séleucie du Tigre, Milet, Pergame ou Ecbatane se répandent jusque sur les rives de l'Oxus, en Bactriane. Soldats, marchands, artistes, savants et philosophes parcourent de vieilles routes caravanières comme la « Grand' Route du Khorassan », fréquentée depuis l'âge du bronze, qui relie le bassin de l'Oxus à la Mésopotamie. L'instauration de la monarchie parthe en Iran et en Mésopotamie ne semble pas totalement interrompre les échanges entre le monde méditerranéen, l'Asie centrale et l'Inde, préludes à la route de la Soie. Dans toutes ces régions, l'art grec rencontre des arts locaux, ceux de l'ancien Orient, et des arts nouveaux provenant du monde des steppes, des populations nomades, des Scythes en général. Cette *koinè* gréco-orientale inclut le Tadjikistan. Nous pouvons examiner ses réalisations artistiques, recueillies



Fig. 3
Chapiteau corinthien surmontant un tambour de colonne à base en tore sur une plinthe à degrés, provenant d'une maison hors-les-murs d'Aï Khanoum (Afghanistan). Un chapiteau de ce type a été trouvé à Saksanokhur.

à Takht-i Sangin sur l'Oxus (Amou-Darya), et sur d'autres sites dans les vallées du Kyzylsou (Saksanokhur), du Kafirnigan (Kobadian), dans celles de Hissar et du haut Surkhan-Darya plus au nord (Douchanbé, Shahr-i Nau)⁷. La plupart de ces sites d'habitat ont livré des œuvres d'art isolées et seul Takht-i Sangin, grâce à un grand programme de fouilles, peut se targuer d'offrir un ensemble complet malgré bien des vicissitudes, provenant d'un sanctuaire dédié à la grande divinité de l'Oxus (comme l'indiquent au moins trois inscriptions en grec) et de la ville dans laquelle il s'élève. Il peut nous servir de référence pour toutes les catégories d'œuvres : architecture, sculpture, métallurgie, orfèvrerie et toreutique, glyptique et bijouterie, etc. Il nous permettra également de souligner les relations avec l'art contemporain d'Aï Khanoum (Afghanistan) et de Nisa (Turkménistan), complétant le corpus gréco-oriental, et avec les arts locaux non grecs, ainsi qu'avec ceux de leurs successeurs, après le départ des Grecs⁸.

Les Grecs introduisent en Bactriane leurs architectures et surtout des décors architecturaux, pour des monuments officiels, religieux ou publics. Ils sont connus principalement à Aï Khanoum (**fig. 3**), mais Takht-i Sangin en montre de beaux exemples. En effet, si peu de plans de bâtiments relèvent de la tradition grecque et si les murs sont plus souvent construits en brique crue que cuite, selon la tradition locale, certaines parties des édifices sont appareillées à la grecque. Des murs sont élevés en pierres soigneusement taillées et parées au ciseau à dents et des colonnes sont dressées comme dans le monde méditerranéen. Des bases profilées au tour, appelées attico-asiatiques ou samiennes, soutiennent de hauts

fûts en pierre, dont les tambours sont assemblés à l'aide de goujons de bronze scellés au plomb que couronnent des chapiteaux ioniques (**cat. 45**), corinthiens ou doriques semblables à ceux de Milet, de Priène ou de Magnésie du Méandre en Asie Mineure. Les bâtiments monumentaux sont aménagés avec des socles moulurés en pierre supportant des statues de bronze dont presque rien ne subsiste sauf les traces de leur emplacement. Les toitures sont en partie couvertes de larges tuiles en terre cuite, leurs rives arborant des antéfixes moulées en palmette.

Rois et divinités sont honorés par la statuaire gréco-bactrienne⁹. Des sculptures en pierre sont importées ou taillées sur place dans le calcaire ou le marbre et la fonderie de bronze produit de grandes effigies

dont ne subsistent que de rares fragments épars. Par leur technique et leur style, en relief ou en ronde bosse, ces effigies ne s'écartent pas des modèles méditerranéens. La petite sculpture nous est connue par des trouvailles d'Aï Khanoum et de Takht-i Sangin (**cat. 60**), comme le petit Marsyas aulète dédié à l'Oxus par un dénommé Atrosokès (**cat. 44**). Une spécialité de la sculpture gréco-bactrienne est le modelage, en terre crue ou en stuc, sur des armatures de bois et de cordelettes ; souvent polychromes, elles représentent des divinités ou des souverains (**cat. 46 à 50**). Les bronziers sont encore capables, vers la fin de l'époque gréco-bactrienne ou peu après, de se lancer dans la fonte de très grands cratères, inscrits en grec, au sanctuaire de Takht-i Sangin (**cat. 63**). L'anthroponymie révèle que les instigateurs de cette opération portent des noms qui ne sont pas grecs¹⁰.

Orfèvrerie et toreutique sont des domaines où brille la période hellénistique : coupes, plaques, plats en or et en argent se parent d'ornements et de scènes variées. Bien peu de ces productions nous sont parvenues de la Bactriane hellénisée, mais des plaques de bronze, ainsi que des moulages en plâtre et en argile destinés à reproduire les modèles, nous donnent une idée de la richesse du répertoire et de l'habileté des orfèvres et toreuticiens (**cat. 27, 43**).

Glyptique et bijouterie confirment le caractère éclectique de l'art gréco-bactrien : sceaux, bijoux et pendeloques diverses assemblent des matériaux locaux (tels que or, lapis-lazuli, grenat) et d'autres importés (tels que nacre, cornaline, corail, ivoire). L'on y remarque particulièrement bien les différences entre les habiletés et les traditions artistiques. De belles pièces en or, parfois rehaussées de pierres semi-précieuses, peuvent être admirées (**cat. 55, 56**). Dauphins, Éros, amphores, oves, postes, rinceaux et palmettes déploient un répertoire grec familier.

Les graveurs et ciseleurs sur pierre, os, coquille ou ivoire emploient des techniques de taille et d'incrustation de pierres fines. Une tradition bactrienne ancienne produit des pyxides, des couvercles gravés et des plaquettes en schiste marqueté (**cat. 36**). Des scènes narratives (chasse, bataille) (**cat. 57, 61, 62**) voisinent avec des êtres mythologiques (**cat. 37, 39, 42, 65**), dont une rare centauresse. Les ivoiriers cisèlent des pièces de haute qualité comme des rhytons semblables à ceux de la capitale parthe Nisa (Turkménistan) (**cat. 38**), un éléphant en ronde bosse (**cat. 58**) ou Alexandre en Héraclès (**cat. 40**). Des plaques à palmettes et rinceaux enjolivent des meubles ou même des armes. Rappelons que les expéditions en Inde des Séleucides, puis des Gréco-Bactriens (Démétrios I^{er} – **cat. 32**, Eucratide I^{er} – **cat. 34, 35**) ont ouvert l'accès aux riches ressources de ce continent.

Les trésors des sanctuaires et palais de Bactriane conservent encore des pièces d'époque ou de tradition achéménide (**cat. 12, 13, 49**), qui s'ajoutent aux œuvres grecques ou grécisantes, à côté de productions indiennes¹¹ et de celles, nouvelles, de l'art des steppes (**cat. 15, 27**). Les découvertes exceptionnelles de Takht-i Sangin doivent ainsi être rapprochées de celles d'Aï Khanoum, de Nisa et du trésor de l'Oxus (voir p. 52).

La tradition typique de l'art des steppes se manifeste dans le corpus de l'art gréco-bactrien, après la fin du pouvoir grec bien entendu, au cours de la transition vers l'instauration de l'Empire kouchan, à l'époque dite saka-yuezhi (II^e siècle av. J.-C. – I^{er} siècle apr. J.-C.). On la trouve à Takht-i Sangin même (**cat. 15, 27**), dans les tombes des nécropoles du Sud, de la vallée de Beshkent, de la région de Dangara et de Farkhor (**cat. 71 à 75**), et jusqu'à Saksanokhur avec la splendide plaque de ceinture en or de la chasse au sanglier d'un cavalier nomade dans un cadre décoré d'un rang d'oves (**cat. 70**)¹².

L'art monétaire gréco-bactrien a suscité l'admiration de longue date¹³. L'unique monnaie en or de vingt statères d'Eucratide, surnommée l'*Eukratideion*, joyau de la BnF (voir p. 76), en est le plus fameux exemple. Les frappes monétaires nous font connaître de façon très vivante les portraits des souverains et le panthéon grec (Zeus, Athéna, Héraclès, les Dioscures, etc.) (**cat. 30 à 35**), qui fait une place à des divinités indiennes à partir du règne d'Agathocle. Ce monnayage continue avec des émissions comme celles des cavaliers yuezhi des premiers kouchans, tel Héraos (**cat. 79**). Elles portent des inscriptions écrites en grec, auxquelles les souverains qui régnèrent sur ou dans le nord-ouest de l'Inde ajoutèrent des légendes indiennes en écriture kharoshthi. Cela nous amène à observer que l'art gréco-bactrien comprenait, à côté des arts plastiques, une composante littéraire, une culture écrite. Par exemple, une inscription grecque censée provenir de Koulyab (?) est une dédicace en vers d'un certain Héliodotos à la déesse grecque du foyer, Hestia, pour la « préservation » avec l'aide de la Fortune (Tychè des Grecs), du roi Euthydème (I^{er}, vers 223-190 : **cat. 33**), « le plus grand de tous les rois » et de son fils Démétrios (I^{er}, vers 190-180), « glorieux vainqueur » ; ce dernier fut en effet le conquérant de l'Inde, coiffé pour cet exploit de la symbolique dépouille d'éléphant (**cat. 32**). Je donne ici la belle traduction de Georges Rougemont¹⁴ :

« L'autel parfumé que voici, c'est pour toi, déesse vénérable, illustre entre toutes, Hestia, que, dans le bois sacré de Zeus, plein de beaux arbres, il l'a construit et honoré de libations et de sacrifices éclatants, Héliodotos, afin que le plus grand de tous les rois, Euthydémos, ainsi que son fils – glorieux vainqueur –, le remarquable Démétrios, dans ta bonté tu les preserves de toute peine, avec l'aide de la divine Fortune. »

À côté des arts plastiques, musique, théâtre, littérature, science et philosophie étaient répandus dans les milieux grecs et hellénisés de la Bactriane : masques théâtraux et fragments de textes philosophiques, poétiques ou littéraires complètent la présence d'un théâtre à Aï Khanoum et les trouvailles d'instruments musicaux¹⁵. À Takht-i Sangin, la magnifique découverte d'une collection de flûtes doubles (*auloi*) en ivoire fait revivre les sons graves et puissants de ces hautbois qui devaient rythmer les cérémonies religieuses au temple de l'Oxus.



Fig. 4

Tête de statue en terre crue provenant du pronaos du temple à niches indentées d'Aï Khanoum, et cuite dans l'incendie final. Des statues semblables ont été découvertes au temple de l'Oxus de Takht-i Sangin.

Les intentions de l'art gréco-bactrien sont auliques, religieuses et populaires. Les formes les plus hellénisées dominent, à côté de courants orientaux, de l'ancien Orient et du nouvel Orient des steppes, dont la place devient de plus en plus importante au fil du temps, tandis que parallèlement se développent les échanges avec l'Occident gréco-romain et la Chine (voir Begram).

Après la fin du pouvoir grec, l'héritage hellénique n'est pas totalement perdu. Ayant été largement transféré dans l'Inde du Nord-Ouest, il connaîtra un destin inédit à la suite des Indo-Grecs, sous les règnes des Indo-Scythes et des Kouchans, dans l'art gréco-bouddhique du Gandhara. En Bactriane cependant, une transmission de techniques et de formes, par exemple dans le décor architectural, s'opère par le truchement des nomades saka-yuezhi acculturés, comme au manoir de Saksanokhur et dans les villes avant et sous les Kouchans. Chez les nomades, l'art gréco-bactrien se retrouve ou survit dans du mobilier des tombes du 1^{er} siècle de notre ère, au Tadjikistan on l'a vu, ainsi qu'à Tillya-tepa (Afghanistan) ou à Noin-Ula (Mongolie)¹⁶, où il côtoie des miroirs chinois importés. Chez leurs cousins installés et sédentarisés, il vit encore dans les décors de l'édifice dynastique de Khaltchayan et, soutenu par les cours royales, par les marchands et par le bouddhisme dans ses monastères, rayonne dans toute la Bactriane kouchane et postérieure (Aïrtam, Surkh Kotal, Balkh, Shahr-i Nau, Adjina-tepa, etc.). Certains éléments survivent encore dans l'art sogdien de Pendjikent (voir p. 158). Le plus remarquable, comme le montre l'épigraphie, est que l'onomastique et l'alphabet grecs restèrent en usage en Bactriane jusqu'au règne du Kouchan Kanishka (vers 127-152), contemporain de l'empereur romain Hadrien, et plus tard encore.

1 Martinez-Sève 2014.

2 Schlumberger 1960.

3 Schlumberger 1970; Bopearachchi et Boussac 2005; Boardman 2015.

4 Bernard, Besenval et Marquis 2006.

5 Cambon et Jarrige 2006, textes de P. Bernard; Francfort et al. 2014, avec bibliographie sur Aï Khanoum. On pourra consulter maints articles en accès libre sur le site Internet www.persee.fr

6 Litvinski 2000-2010; voir aussi ci-dessous note suivante.

7 Des fouilles sur la période gréco-bactrienne ont continué au Tadjikistan, à Takht-i Sangin, avec N. Boroffka, A. Drujinina, H. Inagaki, T. Khoudjagueldiev. Elles se poursuivent actuellement avec M. Gelin et T. Khoudjagueldiev (voir p. 78), ainsi que sur un nouveau sanctuaire près de Dangara, Turbulok, avec G. Lindström (DAI, Berlin).

8 Voir note 5 ci-dessus et Bernard 1994, 2015; Litvinski et Pitchikian 1994.

9 Litvinski 2003.

10 Rougemont 2012, p. 274-276.

11 Rapin 1996.

12 Sur l'art de cette période, voir les textes de Schiltz (2006, 2015) et de Francfort (2011, 2014).

13 Ouvrage de référence : Bopearachchi 1991.

14 Rougemont 2012, p. 255-258.

15 Hoffmann 2016.

16 Ci-dessus, note 10.

LA FRAPPE MONÉTAIRE AU TADJIKISTAN DU IV^e SIÈCLE AV. J.-C. AU II^e SIÈCLE DE NOTRE ÈRE

ABDUVALI SHARIFZODA

Les plus anciennes monnaies retrouvées sur le territoire du Tadjikistan sont les pièces achéménides des v^e-iv^e siècles av. J.-C. provenant vraisemblablement du trésor découvert vers 1876 sur le site de Takht-i Kobad au bord de l'Amou-Darya à proximité du site antique de Takht-i Sangin (voir. p. 52). À ce trésor ont en effet été associées plus de 1 500 pièces de monnaie en or et en argent de différentes époques, parmi lesquelles quelques monnaies achéménides essentiellement en or (dariques et doubles dariques) et une majorité de monnaies des rois séleucides, grecs et bactriens.

Plus d'un siècle après la découverte du trésor, d'autres pièces achéménides ont été mises au jour, notamment, dans la banlieue de la ville de Koulyab, une darique du roi achéménide Darius I^{er}. D'autres pièces de la période achéménide ont été exhumées dans le district de Yavan et la vallée du Vakhch. Sur l'une trouvée à Yavan figure à l'avant, le roi avec un arc et au revers, quatre épaisses lignes concentriques. Une autre, semblable mais très usée, indique qu'elle a sans doute été longtemps en circulation. La découverte de ces pièces met en évidence tout à la fois l'existence des premières utilisations monétaires au Khatlon, un développement économique et un accroissement des échanges à l'époque des Achéménides, au moment où la Bactriane constituait la douzième satrapie de l'empire. Si une partie des monnaies en argent du trésor de l'Oxus provient de plusieurs cités grecques, essentiellement d'Athènes et de Tarse, mais aussi, dans une moindre mesure, d'Acanthe en Macédoine, de Byzantion, de Kelenderis en Lycaonie ou encore d'Aspendos en Pamphylie, d'autres ont pu avoir été frappées localement.

Pendant le règne d'Alexandre le Grand, on observe jusque dans les régions les plus orientales de l'empire incluant le Tadjikistan actuel l'utilisation de pièces à son effigie, telles que les nombreuses drachmes et tétradrachmes retrouvées dans le trésor de l'Oxus et celui de Koulyab. À la mort du conquérant, les Diadoques, ses généraux, se disputent sa succession, et l'empire est partagé en grands royaumes. La dynastie séleucide, fondée

- Cat. 30** Tétradrachme à l'effigie de Diodote de Bactriane portant un diadème ; au revers, Zeus nu brandissant le foudre et tenant l'égide, accompagné de l'aigle

Tadjikistan, Shahr-i Nau (district de Hissar)
Vers 250-240 av. J.-C.
Argent
D. 2,5 cm / 16,53 g
Inscription en grec au revers, au nom d'Antiochos II (ANTIOXOY BASILEΩΣ)
Musée national des antiquités du Tadjikistan, N 473/1



- Cat. 31** Drachme à l'effigie d'Euthydème I^{er} de Bactriane, portant un diadème ; au revers, Héraclès assis

Tadjikistan, Taknazar (district de Fayzabad)
Vers 225-205 av. J.-C.
Argent doré
D. 1,2 cm / 4,15 g
Inscription en grec au revers, au nom d'Euthydème (ΕΥΘΥΔΗΜΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ)
Musée national des antiquités du Tadjikistan, N 315



- Cat. 32** Monnaie de Démétrios I^{er} : à l'avvers, tête d'éléphant ; au revers, caducée

Tadjikistan, district de Toursounzade
Vers 200-185 av. J.-C.
Cuivre
D. 2,5 cm / 16,88 g
Inscription en grec au revers, au nom de Démétrios Basileus (ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ)
Musée national des antiquités du Tadjikistan, N 475



par Séleucos I^{er} Nicator, prend ainsi le contrôle de la partie sud de l'Asie centrale et émet elle aussi des monnaies en or, en argent ou en cuivre – statères, tétradrachmes, drachmes, didrachmes, décadrachmes, oboles ou hémioboles. Les premières pièces sont frappées au nom de Séleucos et de son fils Antiochos, vice-roi des satrapies orientales, puis d'Antiochos seul lorsque celui-ci monte sur le trône. Par la suite, les nombreuses monnaies gréco-bactriennes (**cat. 30 à 35**) attestent également, pendant encore plus de cent ans, le développement des échanges monétaires.

Si cette abondance de pièces grecques a pu engager le numismate russe E. V. Zeymal à considérer comme « évident qu'à l'époque, les pièces de monnaie circulaient seulement entre les mains des Grecs, les populations locales n'utilisant pas ce système d'échanges. Leur inclusion dans les échanges monétaires ne commença que dans la seconde moitié du III^e siècle av. J.-C., au moment de l'émergence des premiers États locaux – les Parthes et les Gréco-Bactriens », les monnaies achéménides du trésor de l'Oxus et, surtout, celles découvertes ces dernières années pourraient, selon certains auteurs, démentir cette théorie. Toutes ont été trouvées sur un vaste territoire, du Tadjikistan méridional (sur les sites de Khovaling, ou de Ksirov près de Dangara et dans les villes de Koulyab, Vosse, Shahrtuz et Yavan), ainsi que du Tadjikistan central (à Fayzabad [**cat. 31**] ou sur les sites de Shahr-i Nau et Tupkhona [**cat. 30**] dans la région de Hissar), jusqu'à Pendjikent en Sogdiane.

De l'incorporation de territoires indiens au royaume gréco-bactrien témoignent des monnaies quadrangulaires indiennes à poinçons multiples portant des représentations animales et retrouvées tant à Takht-i Sangin que dans le trésor de l'Oxus.

Dans la seconde moitié du II^e siècle av. J.-C., sous la pression d'un peuple nomade, les Huns (Xiongnu), d'autres tribus nomades, les Yuezhi, migrent vers l'ouest depuis le Gansu, chassant les Saka (Scythes) originaires des steppes du nord et du nord-ouest de l'Asie centrale établis en Sogdiane, et conquièrent le royaume gréco-bactrien, avant de fonder l'Empire kouchan. L'argent est alors exclu du système monétaire kouchan et, de fait, un grand nombre de monnaies en cuivre ou en or à l'effigie des rois kouchans ont ainsi été découvertes sur le territoire tadjik. Parmi la trentaine de trésors exhumés comprenant des pièces de rois kouchans, les plus importants proviennent de Takht-i Sangin, Khalkajar (dans le district de Khuroson), Sayod, Hissar, Pandj et Rudaki. Les villes de Khovaling, Sayod, ou les sites de Tupkhona et Ksirov ont aussi livré des pièces kouchanes isolées. Attestant l'intensification des échanges avec les peuples voisins lors de l'établissement de la route de la Soie, elles émanent de tous les souverains kouchans – Héraos, Vima Thakto, Vima Kadphisès, Kanishka I^{er}, Huvishka, Vasudeva I^{er}, Kanishka II et Kanishka III –, qui sont représentés à l'avvers de ces pièces, le roi se tenant à côté du feu sacré et du symbole de la dynastie.

Sous le règne de Vima Kadphisès, une importante partie de l'Empire kouchan étant située en Inde, le monnayage de ce roi devient exclusivement shivaïte, montrant au revers des images de Shiva, d'abord adapté de l'image d'Héraclès, avec une peau de lion, mais tenant un trident au lieu d'une massue

Cat. 33 Tétradrachme à l'effigie d'Euthydème II portant un diadème ; au revers, Héraclès nu, jeune et couronné, tenant massue, peau de lion et une autre couronne

Tadjikistan, Daraïshur (district de Dangara), rive du réservoir de Nourek
Vers 185-180 av. J.-C.
Argent
D. 3 cm / 15,9 g
Inscription en grec au revers, au nom d'Euthydème Basileus (ΕΥΘΥΔΗΜΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ)
Musée national des antiquités du Tadjikistan, R 474/2

Cat. 34 Tétradrachme d'Eucratide : à l'avant, Eucratide de trois quarts dos, portant un casque décoré d'une corne et d'une oreille de taureau, pointant une lance ; au revers, les Dioscures à cheval tenant une lance et une palme, accompagnés du symbole de la frappe de Merv

Tadjikistan, Daraïshur (district de Dangara), rive du réservoir de Nourek
171-145 av. J.-C.
Argent
D. 3,5 cm / 15,30 g
Inscription en grec au revers, au nom d'Eucratide Megaloi Basileus (ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ)
Musée national des antiquités du Tadjikistan, RN 474/1



et avec son nom écrit en kharoshthi. Puis, les liens entre ces deux divinités disparaissent et Shiva apparaît sous sa forme indienne de Mahadeva devant le taureau Nandin.

À partir des règnes de Kanishka puis de Huvishka, le dieu Wesh/Oesho/Vayu (dieu des espaces célestes, du vent) prend à son tour l'aspect de Shiva, son nom inscrit en bactrien – à l'instar de ceux des nombreux autres dieux du zoroastrisme bactrien désormais également représentés sur les monnaies. Bien que désignés en bactrien par leur nom iranien, ces divinités sont figurées d'après leur équivalent grec (à l'exception de Wesh et Wahman/Manaobago, adaptés de modèles indiens). Ahura Mazda prend ainsi les traits de Zeus-Bel, Mithra ceux d'Apollon-Hélios, Mao (le dieu-lune masculin) l'apparence masculinisée de Séléné, Ardokhsho et Farro/Farn (déesse et dieu de la Fortune) respectivement celles de Tyché et d'Hermès, Chahrivar/Shahrewar (protecteur des guerriers) les traits d'Arès, et Nana/Anahita (déesse des eaux) l'apparence d'Artémis. À partir de Vasudeva, et sous les Kouchano-Sassanides, l'image de Shiva/Wesh/Vayu est régulièrement placée devant le taureau Nandin.

Quelques rares pièces de Kanishka portent aussi une image du Bouddha.

L'EUKRATIDEION

JULIEN OLIVIER

Il est extrêmement rare qu'un nom soit porté par une seule monnaie. C'est le cas de l'*Eukratideion*¹, pièce d'or de 169,20 grammes, large de 58 millimètres, qualifiée de « monstre numismatique » par Anatole Chabouillet². Émise sous l'autorité d'Eucratide I^{er}, souverain d'origine gréco-macédonienne qui règne sur le royaume de Bactriane et une partie du nord-ouest de l'Inde (actuel Pakistan) vers 171-145 av. J.-C., c'est à la fois un *unicum* et la plus lourde pièce d'or de l'Antiquité connue à ce jour. Au droit figure le buste du roi ceint du diadème royal à droite, coiffé d'un casque à cimier orné d'une corne et d'une oreille de taureau. Au revers, la légende indiquant le nom du souverain, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ / ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ (« Du Grand roi Eucratide »), surmonte une représentation des Dioscures à cheval caracolant à droite, lance au poing et tenant une palme contre l'épaule gauche ; un monogramme a été inséré sous les jambes avant des chevaux.

La première attestation de cet objet se trouve dans le journal de Sir M. E. G. Duff³, qui voit la pièce lors d'une réunion de l'Asiatic Society le 1^{er} juillet 1867, quelques jours avant sa vente. Par la suite, plusieurs journaux à Londres puis aux États-Unis⁴ ont transmis le récit, parfois rocambolesque, de la découverte et de l'acquisition de la monnaie⁵. Mis au jour peut-être dans les environs de Merv (actuel Turkménistan)⁶ ou de Boukhara (actuel Ouzbékistan) par sept paysans, l'objet suscita immédiatement la convoitise : une rixe au couteau fit cinq victimes parmi les découvreurs. En 1867, un des deux survivants, un certain Aga Zebalun Bokhâri, apporta la pièce à Londres pour la vendre. Par crainte d'un vol, il la conservait sous son aisselle dans une poche de cuir fabriquée à cet effet. Après avoir essuyé de nombreux refus – une pièce si extraordinaire ne pouvait être qu'un faux ! –, l'homme de Boukhara vendit l'objet à Gaston Louis Feuardent⁷ en pleine nuit, après que l'expert français eut été avisé lors d'un dîner mondain. Ce dernier emmena la pièce à son domicile où, fébrile, il la dissimula sous son oreiller. La maison Rollin et Feuardent proposa la pièce à la Bibliothèque nationale, alors impériale ; un crédit spécial de 30 000 francs-or accordé par Napoléon III permit son acquisition par le Cabinet des médailles le 18 juillet 1867⁸.

Malgré son format hors norme, l'*Eukratideion* est bien une monnaie, non une médaille. Les types sont identiques à ceux du monnayage d'or et d'argent d'Eucratide⁹. De plus, au revers de l'*Eukratideion*, on distingue les traces de plusieurs lettres effacées sur la matrice : deux Σ de ΒΑΣΙΛΕΩΣ et le début de ΜΕΓΑΛΟΥ¹⁰ ; probablement par manque de place, une disposition semi-circulaire fut finalement privilégiée. Ce détail renforce le lien entre la pièce d'or et le monnayage courant, pour lequel la première partie



Cat. 35 Vingt statères d'or d'Eucratide I^{er}, dit « Eukratideion »

Ancien royaume de Bactriane
Vers 170-145 av. J.-C.
Or
D. 5,8 cm / 169,20 g
Bibliothèque nationale de France,
département des Monnaies,
Médailles et Antiques, E3605

de l'inscription est justement disposée à l'horizontale. Par ailleurs, son poids correspond très exactement à vingt statères attiques. Une telle dénomination ne peut cependant s'accorder aux usages habituels – généralement militaires – que l'on attribue aux monnayages grecs en métaux précieux. Ici, il faut vraisemblablement envisager une gratification exceptionnelle – le retour des campagnes indiennes du souverain a parfois été évoqué – à de hauts dignitaires civils ou militaires. Quel qu'en soit le contexte, l'émission d'une telle pièce constitue un acte politique et symbolique fort, en accord avec les vertus d'un roi hellénistique de tradition gréco-macédonienne, héritier d'Alexandre, chef militaire victorieux qui bénéficie du soutien des dieux, dont une des manifestations est la *tryphè*, c'est-à-dire le luxe et la richesse, notamment en or.

- 1 Bopearachchi 1991, Eucratide I^{er}, série 4, p. 202.
- 2 Chabouillet 1867, p. 382-415.
- 3 Duff 1897, p. 111.
- 4 *The Athenaeum, Journal of English and Foreign Literature, Science and Fine Arts*, n° 2108, samedi 21 mars 1868, p. 425; n° 2109, 28 mars 1868, p. 463. « A Coin of Eucratides », *New York Times*, 9 mars 1879, p. 4. *American Journal of Numismatics*, vol. III-3, juillet 1868, « Varia », p. 23; vol. VIII-3, janvier 1874, p. 56; vol. XIV-1, juillet 1879,

- p. 18-20 (repris de l'article du *New York Times*). « Peculiar History of the most Valuable Coin Known to Numismatists », *Chicago Daily*, 17 décembre 1882, p. 24.
- 5 La synthèse la plus complète se trouve dans l'ouvrage de Holt 2012, p. 50-66.
- 6 Chabouillet 1867, p. 389.
- 7 Fils du marchand d'antiquités Félix Feuardent, il ouvre à Londres en 1867 une branche de la firme familiale basée à Paris. En activité à New York à partir de 1876, il est

- probablement la source de l'article du *Times*, ce que confirme son interview pour le *Chicago Daily* (voir la note 4; Holt 2012, p. 55-56).
- 8 BnF, MMA, Ms. 84. Registre E. Acquisitions (1857-1868), p. 236, E 3605.
- 9 Bopearachchi 1991, Eucratide I^{er}, série 5, p. 202 (statères), série 6, p. 203-205 (tétradrachmes) et série 7, p. 206 (drachmes).
- 10 Chabouillet 1867, p. 385.

LE SITE DE TAKHT-I SANGIN

MATHILDE GELIN, ANJELINA DRUJININA

Takht-i Sangin¹ se trouve au sud du Tadjikistan, sur la frange septentrionale de l'antique Bactriane. À la confluence du Vakhch et du Pandj, où les deux cours d'eau prennent le nom d'Amou-Darya – l'Oxus de l'Antiquité –, la ville s'étire sur plus de 3 kilomètres du nord au sud, et de 100 à 500 mètres entre la chaîne de montagnes Aktau/Teshik-Tash à l'ouest et le fleuve à l'est. Aujourd'hui, les seuls reliefs émergeant sont ceux d'une citadelle quadrangulaire bâtie au centre de l'axe nord-sud, ainsi que ceux de longs murs en pierre orientés est-ouest qui barrent le site à environ 500 mètres au nord et au sud de la citadelle, chacun doublé d'un deuxième mur à plusieurs centaines de mètres².

Le site est mentionné par des voyageurs russes à la fin du XIX^e siècle et des recherches ponctuelles y sont menées au début du XX^e siècle. De 1976 à 1991, une mission archéologique soviétique, conduite par I. R. Pitchikian et B. A. Litvinski, entreprend des fouilles sur la citadelle. Les missions récentes, tadjike (de 1998 à 2010, menée par A. Drujinina), française (en 2013-2014, conduite par H.-P. Francfort) et franco-tadjike (depuis 2015, sous la responsabilité de M. Gelin et T. Khoudjagueldiev) ont aussi inclus l'agglomération dans leurs études.

Ces recherches ont permis d'attribuer aux IV^e-III^e siècles av. J.-C. quelques vestiges sur la citadelle et dans des secteurs peu éloignés, mais la majorité des édifices fouillés est datée de la période gréco-bactrienne (milieu du III^e-II^e siècle av. J.-C.). Sur la citadelle, des constructions sont rattachées à l'époque kouchane (I^{er} siècle av. J.-C.-II^e siècle apr. J.-C.).

Le fleuve et les rivières représentaient probablement des voies de circulation non négligeables, même s'ils n'étaient navigables qu'en partie. Ils ont pu être utilisés pour permettre à Takht-i Sangin d'entretenir des relations avec des centres urbains ou forteresses contemporains comme, dans un rayon de 150 kilomètres, Ai Khanoum (sur le Pandj et la Koktcha) et Bactres en Afghanistan, Kukhna Kala (sur le Vakhch) au Tadjikistan, Termez et Kampyr-tepe (sur l'Amou-Darya) en Ouzbékistan. La ville a aussi pu constituer un lieu de passage obligé sur l'étroite bande de terre qui longeait l'Amou-Darya au pied de la montagne.

La position de Takht-i Sangin, à la confluence de deux cours d'eau, entre les débouchés des deux vallées du Vakhch et du Kafirnigan, mais également au niveau de points de franchissement du relief, a sans doute représenté un atout stratégique qui a pu présider au choix de son emplacement. Pourtant, la ville elle-même ne possède pas les caractéristiques défensives des établissements militaires séleucides. Elle est aisément accessible en plusieurs points depuis les hauteurs où n'existe aucune muraille protectrice et les longs murs est-ouest, dépourvus de tours, sont plus tardifs (époque gréco-bactrienne).

En revanche, la citadelle présente le profil d'une place forte solide et défendable : implantée au bord du fleuve et face à un défilé, préservée des remontrées du fleuve et des écoulements de la montagne³, protégée par d'épaisses fortifications en terre crue et en pierre pérennisant le tracé de murailles plus anciennes, elle aurait pu être fondée par Antiochos I^{er}. C'est là, ou à proximité, qu'ont été découverts les vestiges des IV^e-III^e siècles av. J.-C. S'il reste encore à déterminer la date des remparts les plus anciens, on peut formuler l'hypothèse que, à l'époque séleucide, Takht-i Sangin n'était pas une ville mais une forteresse, comme il en existait dans l'empire pour en défendre les axes de circulation majeurs et les frontières. La ville s'est développée à partir de l'époque gréco-bactrienne, et le vaste centre urbain que l'on voit aujourd'hui résulte de plusieurs siècles d'évolution.

La citadelle abrite un grand temple voué à l'Oxus divinisé – dieu des eaux et de la fertilité –, culte attesté par trois inscriptions. Le temple est doublement protégé par le rempart de la place forte et par son propre mur d'enceinte, qui délimitait le téménos (l'espace sacré). Son plan carré de 32 mètres de côté comprend un naos à quatre colonnes centrales, limité au nord et au sud par deux couloirs communiquant avec deux pièces allongées qui le bordent à l'ouest. Il ouvre à l'est sur un portique de deux rangées de colonnes et, en saillie sur ses angles orientaux, deux ensembles de trois pièces agrandissent le plan jusqu'à 51 mètres de côté. Dans chacun d'eux, une pièce contenait d'épaisses accumulations de cendres, qui ont convaincu les premiers fouilleurs qu'il s'agissait d'*ateshga* (local contenant les cendres de feux sacrés) et que le temple aurait pu être voué au culte du feu. Entre ces ensembles et le mur d'enceinte, des constructions ont été ajoutées pour fermer l'espace, formant une cour d'environ 800 mètres carrés. Enfin, le péribole – l'enceinte délimitant le téménos – ouvrait sur des propylées accessibles par une rue venant de l'est.

Plus de 10 000 objets votifs et céramiques, datés principalement du IV^e siècle av. J.-C. au III^e siècle apr. J.-C.⁴, ont été découverts dans les pièces autour du naos : sculptures en terre crue, petite statuaire en bronze et en pierre, plaques d'ivoire décorées, flûtes en os, artefacts en or et en bronze, monnaies et 3 800 armes votives en métal (épées, poignards, pointes de flèche, lances, casques). Ces objets témoignent de la vigueur de l'arthellénistique, qui a perduré dans les formes locales d'expression artistique bien après la disparition du pouvoir politique grec. Par leurs multiples influences, ils mettent aussi en lumière la place centrale de la région, entre Inde, Moyen-Orient et Méditerranée.

La quantité de ces trouvailles, l'omniprésence de figures liées à la thématique de l'eau, ainsi que l'envergure du temple, ont permis d'envisager que le sanctuaire a pu être un lieu de pèlerinage régional. La pérennité du culte de l'Oxus aux périodes yuezhi et kouchane montre que les nouveaux occupants ont adapté leurs pratiques religieuses à celles des Gréco-Bactriens et ont contribué à prolonger l'existence du sanctuaire.

1 On ignore son nom grec antique.
2 Ce texte s'appuie majoritairement sur nos propres recherches et sur les publications des missions archéologiques qui ont fouillé Takht-i Sangin, détaillées dans la bibliographie.

3 La citadelle est bâtie sur d'épaisses couches naturelles alternant pierres et graviers, qui assurent une fonction de drain. Cette particularité pourrait être l'un des éléments ayant contribué à la dénommer, Takht-i Sangin signifiant « trône de pierre » ou « plate-forme de pierre ».

4 Certains remonteraient même au V^e siècle. Par ailleurs, le célèbre trésor de l'Oxus est souvent attribué à Takht-i Sangin, bien qu'on ignore le lieu exact de sa découverte fortuite au XIX^e siècle.

AU TEMPS DES SOUVERAINS SÉLEUCIDES ET GRÉCO-BACTRIENS



Cat. 36 Couverture de boîte rituelle (pyxide) ou de reliquaire similaire à ceux provenant du site d'Ai Khanoum en Afghanistan

Tadjikistan, Takht-i Sangin

iv^e-iii^e siècle av. J.-C.

Schiste

H. 5 ; D. 20 cm

Musée national des antiquités du Tadjikistan, M 7126



Cat. 37 Poignée d'épée (*machaira*?)
en forme de protomé de griffon
Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus
v^e-iv^e siècle av. J.-C.
Ivoire
H. 11 ; L. 4,9 ; P. 4,8 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, M 7243



Cat. 38 Partie inférieure de rhyton en forme de protomé de lion
Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus (corridor 3)
iii^e-ii^e siècle av. J.-C.
Ivoire
H. 8,6 ; L. 8,2 ; P. 5 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, M 7252

Cat. 39 Poignée d'épée représentant Héraclès luttant contre Achéloos

Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus
(corridor 2, dépôt 3)

IV^e siècle av. J.-C.

Ivoire

H. 10,8 ; L. 3,7 ; P. 4,5 cm

Musée national des antiquités du Tadjikistan,

M 7249

Datée du IV^e siècle av. J.-C. (Litvinski et Pitchikian 1994, p. 58), cette poignée d'épée en ivoire a été découverte dans le dépôt 3 du temple de l'Oxus avec d'autres objets réalisés dans ce matériau. Elle est ornée sur chaque face d'un relief présentant le même combat de deux personnages. L'un, portant la léontè nouée autour du cou et la massue, est identifiable à Héraclès. Les oreilles caprines de l'autre pourraient l'assimiler à un silène, mais les fouilleurs y ont reconnu le fleuve Achéloos, opposé à Héraclès pour la séduction de Déjanire. Ils évoluent sur un sol naturel, alors que la partie supérieure est ornée de décor architectural. Achéloos agenouillé, qui semble résister, est cloué au sol par le demi-dieu qui le piétine et le saisit par les cheveux, s'apprêtant à le frapper de sa massue brandie.

Ce relief restitue parfaitement la brutalité de la scène, par le mouvement et la tension des personnages, par la superposition des plans de représentation, par la jambe pliée d'Héraclès qui paraît se détacher de sa gangue d'ivoire et par l'imminence du choc qu'il est sur le point d'asséner. La forme ondulée de la poignée, qui s'amincit aux extrémités et est bilobée au bas, accentue cette impression de mouvement dans l'action.

Achéloos, génie des eaux vives pourvoyeuses de vie mais potentiellement destructrices, est maintenu au niveau du sol par la volonté d'Héraclès, fils de Zeus, qui demeure dans les hauteurs. Les contemporains de cette image pouvaient-ils l'interpréter comme une illustration de la force grecque tentant de maîtriser le fleuve Oxus, lui-même symbole de la Bactriane ?

M. G. et A. D.



Cat. 40 Tête d'Alexandre-Héraclès provenant d'un fourreau de *machaira*

Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus
(corridor 2, dépôt 2)

III^e siècle av. J.-C.

Ivoire

H. 3,6 ; L. 2,8 ; P. 1,5 cm

Musée national des antiquités du Tadjikistan,

M 7013

Cette tête masculine en ivoire est un relief trouvé dans le dépôt 2 du temple de l'Oxus. D'après les fouilleurs, elle décorait la partie basse ou bouterolle du fourreau d'une épée votive (*machaira*). Ses petites dimensions classent l'épée dans la catégorie particulière des armes miniatures. Ce type d'offrandes, très répandu dans le monde hellénistique, est aussi attesté en Arabie ou chez les peuples celtes. L'ivoire peut provenir d'Inde et témoigne des contacts commerciaux entre cette région et la Bactriane. Le personnage, imberbe, est vêtu et coiffé de la léontè, peau du lion de Némée tué par Héraclès et devenue une invulnérable armure. L'une des pattes avant, nouées sur le torse, est également visible par-dessus l'épaule gauche ; le crâne du lion fait office de casque, ses babines supérieures bordant le front et sa mâchoire séparée en deux jouant le rôle de couvre-joues ou paragnathides. La crinière détaillée encadre le visage partiellement fracturé. L'oreille gauche du fauve est manquante, ainsi que le corps du personnage.

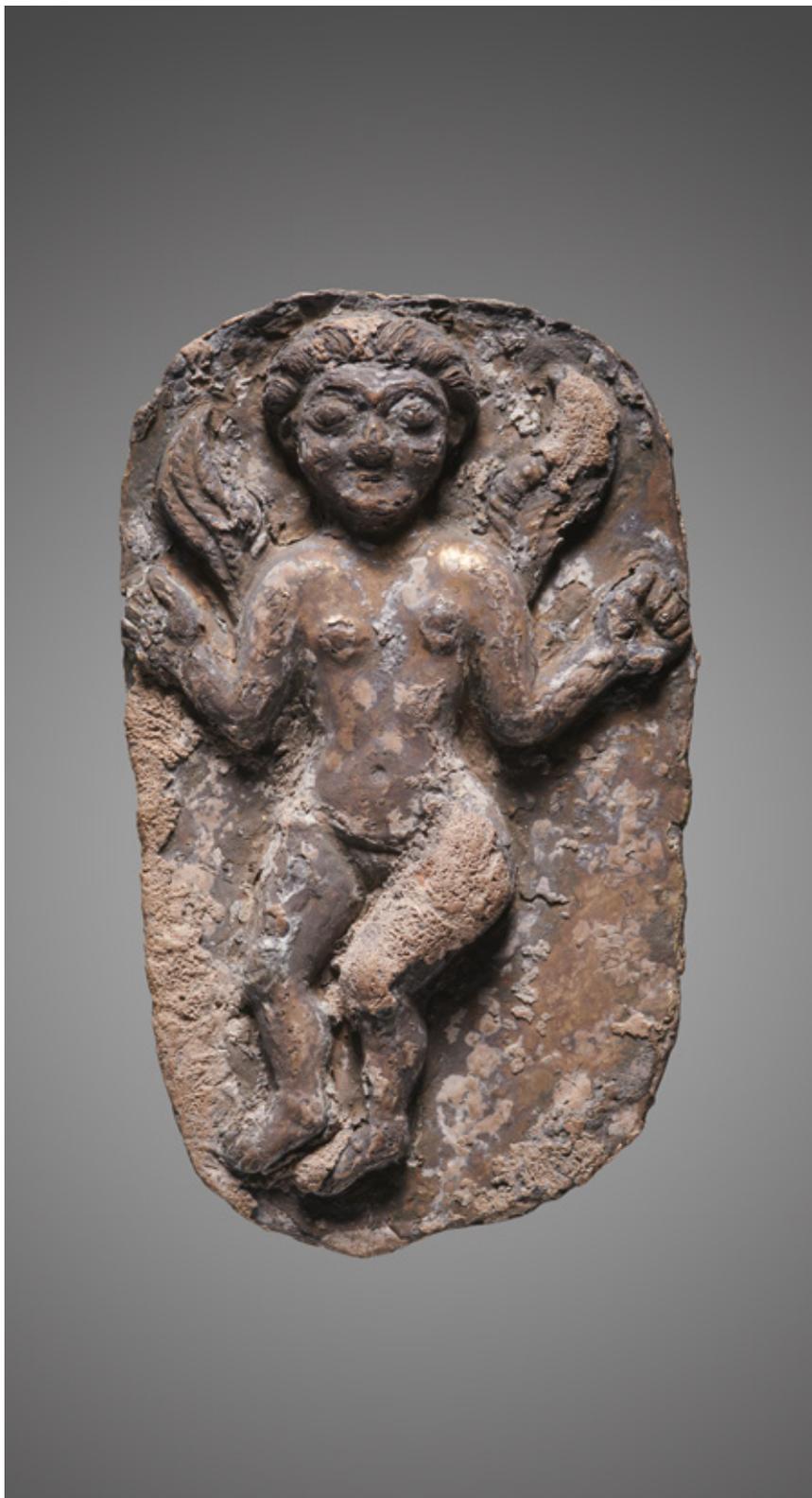
La tête légèrement penchée sur la gauche et les traits du visage font écho au type établi au IV^e siècle av. J.-C. par le sculpteur Lysippe pour les portraits d'Alexandre le Grand. La figuration du conquérant avec les attributs d'Héraclès était abondamment reprise dans l'Antiquité, y compris par lui-même, se considérant comme le descendant du dieu dont il utilisait la popularité en Orient.

Par comparaison avec ces représentations, le relief d'Alexandre-Héraclès de Takht-i Sangin est généralement daté du III^e siècle av. J.-C. (Litvinski 2010, p. 31).

M. G. et A. D.







Cat. 41 Fragment de manche
de poignard orné d'une frise
de postes et de palmettes

Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple
de l'Oxus (corridor 2, dépôt 2)
III^e-II^e siècle av. J.-C.
Ivoire
H. 16 ; L. 5 ; P. 0,5 cm
Musée national du Tadjikistan,
M 7122

Cat. 42 Bouterolle ornée
d'une divinité aquatique
(ichtyocentauresse) ailée
tenant une rame

Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple
de l'Oxus (corridor 2, dépôt 3)
Première moitié du II^e siècle av. J.-C.
Ivoire
H. 6,7 ; L. 11,8 ; P. 1,5 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, M 7287

Cat. 43 Plaque figurant
une harpie ailée

Tadjikistan, Takht-i Sangin
Première moitié du II^e siècle av. J.-C.
Argent doré
H. 5,5 ; L. 3,3 ; P. 0,5 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, 18118

Cat. 44 Autel dédié à l'Oxus par Atrosokès,
avec Marsyas jouant de la double flûte

Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus
(corridor 2, dépôt 4)

II^e siècle av. J.-C.

Bronze, pierre

H. 17,8 ; L. 7,2 ; P. 7,2 cm

Musée national des antiquités du Tadjikistan,

M7010

Cette statuette en bronze a été découverte dans le temple de l'Oxus, à proximité du célèbre fourreau achéménide en ivoire ([cat. 12](#)). Elle représente le silène Marsyas, jouant de la double flûte (double *aulos*), fixée sur un autel miniature en pierre qui porte une inscription en grec du dédicant : « Atrosokès a consacré [cette figurine] en ex-voto au [dieu] Oxus ». C'est ce texte qui, le premier, a permis d'identifier la divinité vénérée dans le temple.

Le personnage et l'autel mouluré sont assez proches de l'Héraclès d'Aï Khanoum par le réalisme figuré, le style et les matériaux employés. L'écriture lapidaire s'associe à ces parallèles pour situer l'ensemble au II^e siècle av. J.-C. (Litvinski et Pitchikian 1981, p. 204 ; Litvinski et Pitchikian 1994, p. 57 ; Rtveladze et Rapin 1999, p. 85).

Marsyas, virtuose de la flûte dans le cortège dionysiaque, et Apollon, lui-même virtuose de la lyre, se provoquèrent en un défi musical que le dieu remporta. Il punit Marsyas de son audace et de son *hubris* et le mit à mort. Marsyas devint une divinité des eaux courantes, qui trouve pleinement sa place dans un temple voué à un fleuve divinisé. Son instrument s'intègre aux célébrations religieuses, comme en témoignent quarante-cinq fragments de flûtes mis au jour dans le temple.

Le dédicant Atrosokès porte un nom bactrien et pratique un culte qui est bactrien, quand l'écriture, le personnage et le mode de représentation se rattachent au monde grec. Comme la plupart des objets du temple de l'Oxus, cette statuette et son inscription associent l'art de Takht-i Sangin à la période gréco-bactrienne, la plus représentée sur le site.

M. G. et A. D.



Cat. 45 Chapiteau ionique de la cella du temple de l'Oxus

Tadjikistan, Takht-i Sangin

Fin du IV^e – début III^e siècle av. J.-C.

Pierre

H. 40 ; L. 94 ; P. 75 cm

Musée national des antiquités du Tadjikistan, M 7012

Cat. 46 Figure féminine en tenue grecque (*chiton* et *himation*)

Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus (corridor 6, dépôt 5)
III^e-II^e siècle av. J.-C.

Terre crue

H. 87 ; L. 40 ; P. 37 cm

Musée national du Tadjikistan, KV 17109





Cat. 47 Jeune homme (du type d'Apollon ou d'Éros)

Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus (corridor 2, dépôt 4)
 III^e-II^e siècle av. J.-C.
 Terre crue stucquée et peinte
 H. 35 ; L. 16 ; P. 15 cm
 Musée national des antiquités du Tadjikistan, M 7109

Ce fragment de statue de jeune homme nu est en terre crue recouverte d'un enduit de stuc polychrome, dont on devine encore la couleur sous l'œil gauche et en d'autres endroits du corps et de la chevelure. La sculpture de terre crue était une tradition bactrienne bien attestée à l'époque hellénistique et au-delà. Malgré leur extrême fragilité, les archéologues en ont découvert plusieurs exemples dans le temple de l'Oxus ou à Ai Khanoum, Dalverzine-tepe, Khaltchayan.

La tête du personnage est tournée vers sa gauche, son bras droit levé à hauteur d'épaule et sa jambe gauche semble s'avancer, les mouvements esquissés animant tout le corps. En contraste, son bras gauche pendait, comme en témoigne l'empreinte en creux sur le flanc. Son visage imberbe est encadré de boucles de cheveux maintenues par un ruban ou diadème, mais retombant librement sur le cou. Une lanière décorée barre le torse, les extrémités nouées pendant sur le sein droit et un bracelet enserre le poignet droit.

Le personnage a été interprété comme étant Apollon, que l'iconographie grecque représentait fréquemment dans cette position, les cheveux un peu longs et libres, un lien sur le torse maintenant son carquois rejeté dans le dos. Mais cette interprétation ne résiste pas à l'absence de trace de carquois ni au corps juvénile et rond, éloigné du dieu athlétique. De ce point de vue, il est plus proche de la figure d'Éros. Enfin, le ruban permet également d'envisager un personnage de lignée royale.

La statuette remonte au III^e ou II^e siècle av. J.-C. (Litvinski et Pitchikian 1994, p. 59) et, avec le style et les matériaux mis en œuvre, incarne le syncrétisme des arts grec et bactrien.

M. G. et A. D.





Cat. 48 Tête de jeune seigneur gréco-bactrien

Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus (corridor 2, dépôt 4)
 III^e-II^e siècle av. J.-C.
 Terre crue stucquée et peinte
 H. 16; L. 12; P. 13 cm
 Musée national des antiquités du Tadjikistan, M 7257

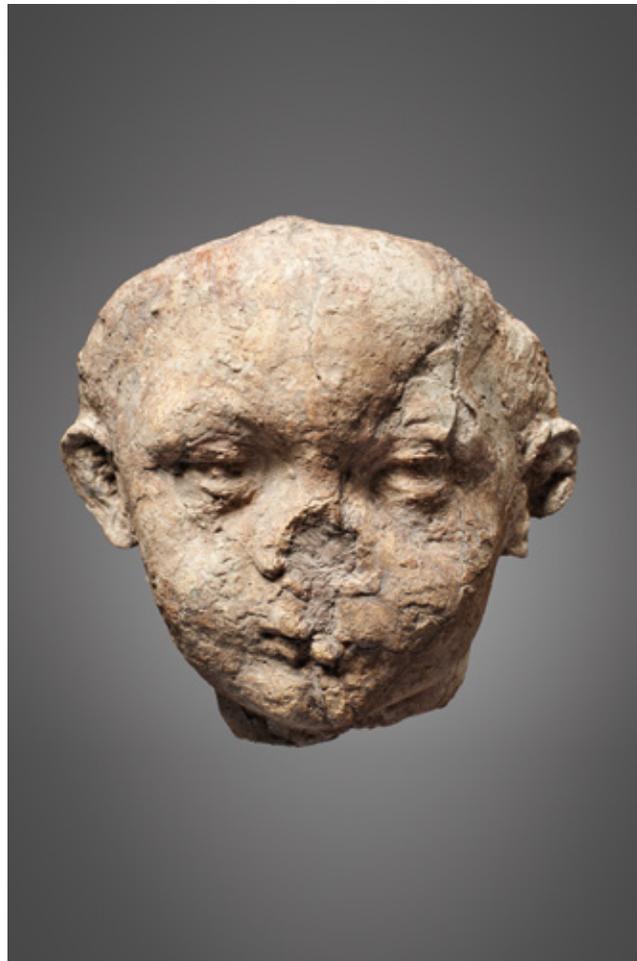


Cat. 49 Tête de seigneur bactrien (satrape)

Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus (corridor 2, dépôt 4)
 III^e-II^e siècle av. J.-C.
 Stuc polychromé
 H. 9; L. 7,5; P. 6 cm
 Musée national des antiquités du Tadjikistan, M 7258



Cat. 50 Tête d'homme séleucide ou gréco-bactrien portant un diadème
Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus (corridor 6)
III^e-II^e siècle av. J.-C.
Terre crue peinte
H. 16 ; D. 13 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, 201172



Cat. 51 Tête de jeune garçon
Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus (corridor 2, dépôt 4)
III^e-II^e siècle av. J.-C.
Stuc polychromé
H. 16 ; L. 18 ; D. 12 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, M 7256



Cat. 52 Éléments de parure : bandes à décor d'oves ioniennes et d'éléments végétaux (1, 6), feuilles de laurier d'une couronne (2, 5), triple feuille de laurier (3), feuille (4)

Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus
 iv^e-iii^e siècle av. J.-C. ? (1, 6) / iii^e-ii^e siècle av. J.-C. (2, 3, 4, 5)
 Or martelé / argent doré (4)
 H. 9,5 ; L. 1 ; P. 1 cm (1) / H. 5 ; L. 1,5 ; P. 0,2 cm (2) / H. 3,7 ; L. 4 ; P. 0,1 cm (3) /
 H. 4,3 ; L. 3 ; P. 0,3 cm (4) / H. 4 ; L. 2 ; P. 0,2 cm (5) / H. 8 ; L. 1,6 ; P. 0,2 cm (6)
 Musée national des antiquités du Tadjikistan, M 7010



Cat. 53 Débris d'or

Tadjikistan, Takht-i Sangin

IV^e-III^e siècle av. J.-C.

Or

Musée national des antiquités du Tadjikistan, 1091/189





Cat. 54 Médaillon orné d'une tête féminine

Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus (corridor 3)
III^e-II^e siècle av. J.-C.
Bronze
H. 2 ; D. 5,4 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, 1091/108

Cat. 55 Intaille ornée d'un cavalier portant un étui à arc au côté

Tadjikistan, Takht-i Sangin
III^e-II^e siècle av. J.-C.
Or, argent et cornaline
H. 1,25 ; D. 0,95 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, 296

Cat. 56 Pendentifs en amphores cantonnées de dauphins affrontés

Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus (dépôt 5)
III^e siècle av. J.-C.
Or, corail et perle
H. 2,4 ; L. 1,7 ; P. 0,2 cm / H. 9 ; L. 1,5 ; P. 0,4 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, 19010





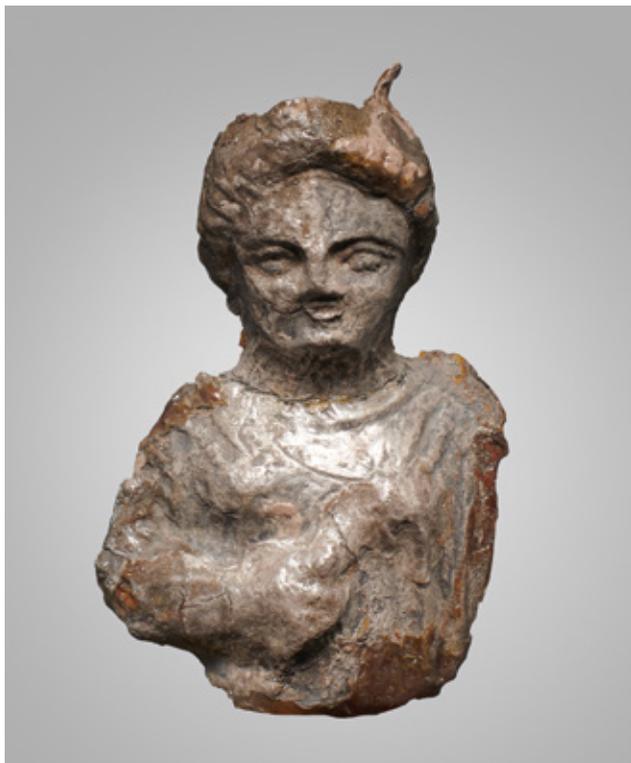
Cat. 57 Élément de mobilier (?) orné d'une scène de bataille entre un cavalier et un fantassin

Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus (corridor 2, dépôt 4)
 III^e-II^e siècle av. J.-C.
 Ivoire
 H. 16,5 ; L. 5 ; P. 0,8 cm
 Musée national des antiquités du Tadjikistan, TS 1170/1091

Cat. 58 Applique de mobilier en forme de tête d'éléphant

Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus (dépôt 5 ?)
 II^e-I^{er} siècle av. J.-C.
 Ivoire
 H. 9 ; L. 6 ; P. 8,2 cm
 Musée national des antiquités du Tadjikistan, M 7253





Cat. 59 Élément de décor de meuble

Tadjikistan, Takht-i Sangin
II^e-I^{er} siècle av. J.-C.
Ivoire
H. 31 ; L. 5 ; P. 0,5 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, M 7192

Cat. 60 Divinité (Hermès ?) portant un *himation*

Tadjikistan, Takht-i Sangin
Début de l'ère chrétienne
Argent
H. 7,3 ; L. 5 ; P. 2,2 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, M 7289

AU TEMPS DES SOUVERAINS SAKA ET INDO-SCYTHES

Cat. 61 Plaque décorative de fourreau d'épée (?)
avec des scènes de chasse et de banquet

Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus (dépôt 5)
II^e siècle av. J.-C. – II^e siècle apr. J.-C. ?
Ivoire
H. 7 ; L. 5 ; P. 0,5 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, M 7119

Cette plaque fragmentaire en ivoire a été trouvée dans le dépôt 5 du temple de l'Oxus. Le rivet en métal visible au bord droit et l'emplacement d'un second à gauche laissent supposer qu'elle était fixée comme élément de décor et, d'après sa forme, probablement sur un fourreau d'épée. Elle regroupe trois scènes sur des registres superposés : en bas, un homme étendu ; en partie médiane, un lièvre et un cervidé courant ; en haut, un second personnage debout et un animal, dont ne subsistent que les extrémités des membres inférieurs.

Les deux registres supérieurs suggèrent la chasse. Le personnage isolé, qui semble en être dissocié, est vêtu d'un *chiton* aux plis prononcés, avec les jambes et bras nus et musclés. Ces codes de représentation rapprochent le relief de l'art grec, tandis que la figuration peu réaliste de l'homme avec le buste de face, une jambe de profil et l'autre en vue verticale, une tête disproportionnée aux oreilles et nez proéminents, et le bas du vêtement non assujéti à la pesanteur, l'en éloigne. Par ailleurs, sa position allongée, en appui sur un coude et les jambes croisées, évoque le thème du banquet cher à l'Orient iranisé et au monde gréco-romain. Enfin, la course d'animaux en position de galop volant fait écho aux conventions de l'art nomade.

Les fouilleurs ont rattaché cette plaque à l'art indo-gandharien (Litvinski et Pitchikian 1981, p. 215) et l'ont datée des I^{er}-II^e siècles apr. J.-C., mais les multiples influences que l'on y lit complexifient son appropriation à un seul modèle. Elle a plus récemment été associée à l'art gréco-bactrien (Francfort 2020, p. 87) et datée du II^e siècle av. J.-C. au II^e siècle apr. J.-C.

M. G. et A. D.





Cat. 62 Plaque de revêtement de coffret ornée d'une scène de chasse : cavaliers archers chassant des mouflons, un lièvre, un renard et un léopard

Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus (corridor 2, dépôt 3)
1^{er} siècle av. J.-C. – 1^{er} siècle apr. J.-C.

Ivoire

H. 6,2 ; L. 21,3 ; P. 1 cm

Musée national des antiquités du Tadjikistan, M 7120

Le galop volant, la position des archers (« flèche du parthe »), leur physionomie (rappelant celle des images du souverain yuezhi Héraos ou des Parthes Artabanos II et Vardanes I^{er}), les costumes, armes et détails du harnachement sont spécifiques du monde des steppes.



Cat. 63 Col d'un moule à chaudron en bronze
donné en offrande au temple du dieu Oxus

Tadjikistan, Takht-i Sangin

Fin du 1^{er} siècle av. J.-C. – début du 1^{er} siècle apr. J.-C.

Terre cuite

H. 15 ; D. 110 cm

Inscription en grec : « Seitomos, fils de Molpares /
du *molparès* Nemiskos a placé un chaudron de bronze
de sept talents en offrande votive au temple
nouvellement érigé en l'honneur de l'Oxus »

Musée national des antiquités du Tadjikistan,
18055-18074/1091



Cat. 64 Ensemble de figures d'applique : Amours « vendangeurs » et musicien (Éros), Victoire, canards et grappes de raisins
Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus
1^{er} siècle apr. J.-C.
Bronze doré
H. 1 à 6 ; L. 1,5 à 5 ; P. 0,1 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
M 7236 à M 7246

Cat. 65 Éros vendangeur tenant une corbeille sur son épaule
Tadjikistan, Takht-i Sangin, temple de l'Oxus (corridor 6)
1^{er} siècle apr. J.-C.
Ivoire
H. 3,5 ; L. 2,5 ; P. 1 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
TS 4137/1091



VESTIGES HELLÉNISTIQUES DU TADJIKISTAN SEPTENTRIONAL ET CENTRAL



Cat. 66 Boucle d'oreille en forme de protomé de sphinx évoquant les kalavinka de la mythologie indienne

Tadjikistan, Douchanbé
II^e-I^{er} siècle av. J.-C.
Électrum
H. 2,5 ; L. 1 ; P. 2,5 cm
Musée national du Tadjikistan,
KP 1344/RMI 1478

Cat. 67 Phalère (pièce d'ornement d'armure ou de harnachement) ornée d'une figure de Dionysos jeune

Tadjikistan, Douchanbé
I^{er} siècle av. J.-C. - I^{er} siècle apr. J.-C.
Bronze doré
H. 1 ; D. 14,5 cm
Musée national du Tadjikistan,
KP 1451/RMI 1610





Cat. 68 Élément de collier torque

Tadjikistan, Shirin
1^{er} siècle av. J.-C. – 1^{er} siècle apr. J.-C.

Or, argent et corail
H. 2,8 ; L. 7 ; P. 1,2 cm

Musée national des antiquités du Tadjikistan, SH 788



Cat. 69 Chapiteau composite pseudo-corinthien
avec feuilles d'acanthé et protomés de lions
cornus ailés d'origine achéménide aux angles

Tadjikistan, Shahr-i Nau (district de Hissar)

II^e siècle av. J.-C. – I^{er} siècle apr. J.-C.

Pierre

H. 21 ; L. 35 ; P. 35,5 cm

Musée national du Tadjikistan, RMN 3200/1



TADJIKISTAN,
YUEZHI,
KOUCHANS
ET KOUCHANO-
SASSANIDES

PIERRE CAMBON

Dans son *Histoire universelle*, Trogue-Pompée mettait en parallèle le destin opposé de l'Empire parthe et du royaume de Bactriane, nés quasiment aux mêmes dates. Quand le premier assure son pouvoir sur l'Iran jusqu'au III^e siècle, le second disparaît au II^e siècle av. J.-C. sous le flot des nomades arrivés du Xinjiang.

Les Yuezhi des sources chinoises vont constituer les bases de l'empire des Kouchans (I^{er}-III^e siècle) qui domine l'Inde du Nord, l'Afghanistan et une partie de l'Asie centrale. Longtemps, ces nouveaux venus restent fascinés par la culture hellénique comme le prouvent l'orfèvrerie retrouvée à Beshkent (cat. 74) ou à Saksanokhur (cat. 70), la phalère de Douchanbé évoquant Dionysos (cat. 67), ou l'alphabet grec utilisé sur les monnaies (cat. 79), voire sur celles de Kanishka la première image du Bouddha sous une forme humaine (cat. 80), écho de l'art du Gandhara qui fleurit autour de Peshawar, dans l'actuel Pakistan, malgré des monarques habillés à la manière des steppes. Paré de la triple titulature, chinoise, iranienne et indienne, Kanishka symbolise aux I^{er}-II^e siècles l'apogée de l'empire (voir le site de Surkh Kotal en Bactriane afghane). Un personnage en pierre trouvé à Tapa-i Shakh témoigne de cette période. Au Tadjikistan, écrit R. Massov : « Le passage de l'Antiquité au Haut Moyen Âge s'accompagne de multiples actions militaires et de luttes politiques, telles qu'une occupation temporaire par les Sassanides des régions du Sud, l'invasion des Hephtalites, des guerres intestines, ainsi que de nombreux autres bouleversements. Cependant, ajoute-t-il, les frontières du Tadjikistan ne formaient pas au Haut Moyen Âge une entité historique et géographique. Le territoire actuel était alors divisé en plusieurs parties distinctes entre elles tant sur le plan culturel que politique : le Tadjikistan du Sud faisait partie du Tokharestan du Nord et la partie est de la vallée du Zeravchan dépendait de l'Oustrouchan, qui constituait déjà à cette époque une entité politique, bien qu'elle maintînt toujours des liens étroits avec la Sogdiane et appartînt en partie au Fergana et de l'Ilak¹. » L'époque kouchano-sassanide (III^e-IV^e siècles) voit l'Empire kouchan affaibli après le règne de Vasudeva, avec l'apparition d'un nouveau pouvoir en Iran, l'empire des Sassanides (224-651). Il passe sous sa domination après l'expédition de Shahpur I^{er} (r. 241-272). Au IV^e siècle, les Kidarites, assimilés par certains aux Kouchans, gouvernent en Bactriane et leur monnayage souligne l'emprise iranienne, sans que l'on sache clairement s'il s'agit de fascination culturelle et de simple allégeance ou d'une domination directe. Si l'Empire iranien connaît alors une période de faste et de grand rayonnement sur ses frontières de l'est, donnant naissance à cet art de Bamiyan (actuel Afghanistan) que Joseph Hackin décrit comme irano-bouddhique, il est bientôt confronté aux invasions hunniques qui mettent en péril son pouvoir : prise de la Transoxiane, vers 385-420 ; prise de la Bactriane, en 425. Malgré leur défaite devant Skandagupta en 455, les Chionites-Hephtalites demeurent une puissance redoutable, à la tête d'un « véritable empire empiétant sur l'Iran, l'Inde et le Turkestan chinois² ». Le shah d'Iran Peroz est tué en 484, lors de l'expédition qu'il mène pour stopper les nomades. S'ensuit une période confuse, une succession de trêves et de combats divers, jusqu'à l'écrasement des Chionites-Hephtalites, en 563-567, par l'alliance

des Sassanides et du nouvel empire des Turks occidentaux (552-630), apparus au Xinjiang. Au cours de cette période, le Tadjikistan se retrouve au cœur même du conflit. Sur sa vie et sa culture alors, les évidences sont rares et les traces matérielles sont le plus souvent des monnaies, dont la circulation ne veut pas dire l'occupation du sol. Les échos d'autres mondes sont fugaces (bractée en or de Pendjikent, v^e siècle, avec la louve romaine allaitant Romulus et Rémus, **cat. 96**). Pourtant, le bouddhisme se diffuse dans la zone dès le 1^{er} siècle, ainsi que l'atteste une tête de Bouddha en calcaire provenant de Karalang, qui semble inspirée du modèle mathurien (**cat. 85**).

1 Massov, Bobomulloev et Bodnova [s. d.].

2 Deydier 1950, p. 110.

L'HÉRITAGE HELLÉNISTIQUE ET GRÉCO-BACTRIEN CHEZ LES POPULATIONS DES STEPPES

Cat. 70 Boucle avec scène de chasse au sanglier

Tadjikistan, Saksanokhur

II^e-I^{er} siècle av. J.-C.

Or

H. 5,3 ; L. 5,4 ; P. 2,4 cm

Musée national des antiquités du Tadjikistan, 48/8

Le cadre rectangulaire de la boucle est décoré d'oves séparés par deux bandes verticales et enferme un personnage en relief chassant un sanglier. Le cheval a une crinière coupée court, ses pattes arrière sont légèrement pliées, sa croupe, son cou et sa tête enserrés dans un harnais. Il porte une selle à troussequin bas, en demi-lune. Le caparaçon, à bords arrondis, est plus long que les jambes du cavalier et ne porte pas d'étriers. Des deux côtés de la selle pendent des rubans se terminant par des glands, dont un en forme de bouton de fleur. L'extrémité de la queue du cheval, plaquée entre ses pattes, forme un nœud. Le cavalier se tient tourné vers la droite. Les traits de son visage, endommagés du côté droit, sont indistincts, ses cheveux sont coiffés en arrière en une queue-de-cheval ou une natte. Il porte une robe couvrant les genoux, aux manches larges, croisée vers la gauche et serrée à la taille par une ceinture étroite. Les plis profonds des manches et du bas de la robe sont bien marqués, le large pantalon est serré aux chevilles. Le pied droit dont le bout pointe vers le bas est représenté schématiquement.

La main droite du personnage, levée à la hauteur de l'oreille droite, semble serrer la hampe d'une lance dont subsiste un fragment. Le bras gauche est plié en avant au niveau de la taille, la main gauche, probablement, tenait une seconde lance, aujourd'hui disparue. En bas à gauche du cadre se trouve le protomé d'un sanglier. Sa hure, aux défenses puissantes, est serrée contre le sabot de sa patte avant, son pelage est figuré par des traits courts, légèrement recourbés. L'encoche sur l'oreille massive de l'animal correspond à l'emplacement d'un ardillon. À en juger par quelques traces, les creux en forme de goutte et de virgule sur le corps du sanglier, tout comme les oves du cadre, étaient remplis de pâte de verre bleu ciel. Au verso, dans les angles de la boucle sont fixées des charnières massives (dont une manquante) servant à l'attacher.

Si le sujet, le vêtement, l'ornement de selle et la présence d'incrustation se rattachent à l'art des steppes, la composition, le cadre orné d'oves et la tridimensionnalité s'apparentent à l'art hellénistique (voir p. 66).

S. B.





- Cat. 71** Boucles d'oreilles en forme de coq (symbole de protection apotropaïque et de fertilité), avec pendeloques en croissant de lune surmonté d'une perle, trouvées dans la tombe d'une jeune fille d'environ quinze ans

Tadjikistan, tombe de Ksirov (district de Dangara)
I^{er} siècle av. J.-C. – II^e siècle apr. J.-C.
Or, argent, perles
H. 3,5; L. 2; P. 2,7 cm / H. 3,5; L. 1,6; P. 3 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, 42/1

- Cat. 72** Fibule à décor de granulations et incrustations de turquoise en forme de virgule

Tadjikistan, nécropole de Beshkent
I^{er}-II^e siècle apr. J.-C.
Or, turquoise, pâte de verre
H. 3,5; L. 1,9; P. 1,1 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, 32/2





Cat. 73 Plaque représentant un cheval recroquevillé, la tête tournée

Tadjikistan, nécropole de Beshkent
I^{er}-II^e siècle apr. J.-C.

Or
H : 2,7 ; L : 3,5 ; P : 0,2 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, 42/5

Cat. 74 Boucles d'oreilles à dauphins affrontés contre le col d'une amphore

Tadjikistan, nécropole de Beshkent
I^{er}-II^e siècle apr. J.-C.

Or, bronze, perles, pâte de verre
H : 2,8 ; L : 1,6 ; P : 1 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, KP 1049



Cat. 75 Boucles d'oreilles avec deux pendeloques en chaînette et dauphins affrontés fixés à une bélière

Tadjikistan, nécropole de Farkhor
I^{er}-II^e siècle apr. J.-C.

Or, pâte de verre
H : 4 ; L : 1,5 ; P : 1,4 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, KP 589





Cat. 76 Poignard à extrémité de pommeau en cœur et garde droite

Tadjikistan, nécropole de Beshkent
I^{er}-II^e siècle apr. J.-C.

Fer

H. 30,5 ; L. 6 ; P. 2,5 cm

Musée national des antiquités
du Tadjikistan, M 7069

Cat. 77 Gobelet à pied

Tadjikistan, nécropole de Tupkhona
(district de Hissar)

I^{er}-III^e siècle apr. J.-C. ?

Terre cuite

H. 20,7 ; D. 15 cm

Musée national des antiquités
du Tadjikistan, T 342



AU TEMPS DES KOUCHANS (I^{er}–III^e SIÈCLE)

Cat. 78 Double statère de Vima Kadphisès : à l'avvers, Vima Kadphisès assis sur un trône, tenant un rameau ; au revers, Wesh (Oesho) devant un taureau et tenant un trident, comme Shiva et le taureau Nandin

Afghanistan

Période kouchane, I^{er}-II^e siècles

Or

D. 2,5 cm / 15,87 g

Inscription en grec à l'avvers : « Roi Vi[ma] Kadphisès » (ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΟΩΗ-ΙΜΟΙ ΚΑΔΦΙΧΗΣ) ;

en prakrit écrit en kharoshthi au revers : « Grand roi des rois suprême du monde grand seigneur

Wima Kadphisès le sauveur » (Maharajasa rajadirajasa sarvaloga ishvarasa mahishvarasa wima

kathphishasa tradarasa)

MNAAG, mission Joseph Hackin (1934-1937), MG 24356

Au Tadjikistan, jusqu'où s'étend l'Empire kouchan (I^{er}-III^e siècle), cet empire à l'origine nomade qui couvre l'Inde du Nord, l'Afghanistan et une partie de l'Asie centrale, et dont les monarques affichent leur origine avec fierté, tout en se parant de la triple titulature, indienne (*maharaja*), chinoise (*devaputra*), iranienne (*raja-ti-raja*) ? Les monnaies, tout comme les nécropoles du sud de Douchanbé, témoignent de son implantation, de Soter Megas aux Kouchano-Sassanides. Le monnayage d'or qui apparaît sous Vima Kadphisès (I^{er}-II^e siècles) semble traduire une crise dans l'approvisionnement en argent, due sans doute au conflit avec l'Iran des Parthes, tout en soulignant que les Kouchans contrôlent dès lors la route de l'or et celles de l'Altai. Il atteste aussi une finesse de gravure qui pourrait s'expliquer par l'appel à des artisans gandhariens, comme paraissent le suggérer l'usage des caractères grecs et celui de l'alphabet kharoshthi. Rendu avec « une précision tout ethnographique », Vima Kadphisès symbolise sur ses monnaies la puissance de l'empire. Vu frontalement, il est figuré sur un trône, assis à l'europpéenne, les flammes sortant de ses épaules. Vêtu du lourd caftan des steppes, il est barbu et porte le bonnet comme les bottes de feutre, écho d'un art dynastique dont le témoignage se retrouve dans la pierre à Sonkh, non loin de Mathura. Au revers, Shiva près du taureau Nandin – ou Wesh (Oesho), qui en prend l'apparence – illustre le poids de l'hindouisme quand la première image figurée du Bouddha sous une forme humaine est attestée plus tard, aux côtés des figures du zoroastrisme, au temps de Kanishka son successeur, dont les dates de règne restent encore l'objet de controverses (78 ou 127 apr. J.-C.).

P. C.







- Cat. 79** Tétradrachme à l'effigie de Héraos portant un diadème ; au revers, roi cavalier couronné accompagné d'une Victoire ailée

Tadjikistan, Vakhch
Première moitié du I^{er} siècle apr. J.-C.
Argent
D. 3,5 cm / 15,20 g
Inscription en grec fautif au revers :
« étant Tyran Héraos Sanab Kushan »
(*TYPANNYOY HΣOAOY ΣAZABOY KOIAPPOY*)
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, H 377/1

- Cat. 80** Monnaie de Kanishka : à l'avvers, représentation du Bouddha debout ; revers illisible, peut-être un roi faisant une oblation

Provenance inconnue
Vers 128 apr. J.-C. ?
Cuivre
D. 1,5 cm / 3,15 g
Musée national du Tadjikistan,
KV 14974/60

- Cat. 81** Statère à l'effigie de Kanishka I^{er} tenant une lance et un croc à éléphant, et faisant une oblation ; au revers, Oesho (Wesh) à quatre bras tenant le foudre, le sceptre, la hachette et la gazelle

Provenance inconnue
127-153 apr. J.-C.
Or
D. 2,7 cm / 7,88 g
Inscription en bactrien, à l'avvers :
« Roi des rois Kanishka des Kouchans »
(*Chaonano chao Kanishki koshano, PAO NANO PAO KA-NHFKI KOPANO*) ;
au revers : « Oesho » (*OHPO*)
MNAAG, mission Joseph Hackin
(1934-1937), MG 24357

- Cat. 82** Drachme : à l'avvers, Kanishka I^{er} faisant une oblation ; au revers, le dieu zoroastrien Mithra

Tadjikistan, district de Hissar
128 apr. J.-C. ?
Cuivre
D. 1,7 cm / 4,15 g
Inscription en bactrien, fragmentaire
à l'avvers : [Sh]ao Ka[nishka] (*AOKA*) ;
au revers : « Mithra » (*HIOPO*)
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, N 277/2

- Cat. 83** Statère à l'effigie de Vasudeva I^{er} nimbé en armure cataphracte, faisant une oblation et tenant un trident et un sceptre ; au revers, Oesho (Wesh) tenant un diadème et un trident, devant un taureau

Tadjikistan, district de Yavan
(à proximité du col de Chormazak)
Vers 191-227 apr. J.-C.
ou vers 190-230 apr. J.-C.
Or
D. 2 cm / 7,96 g
Inscriptions en bactrien, à l'avvers :
« Roies rois [Vasudeva des Kouchans] »
(*Chaonano chao [Vasudeva koshano]*)
PAONANO PAO [BAZOANO KOPANO]) ;
au revers : « Oesho » (*OHPO*)
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, N 437

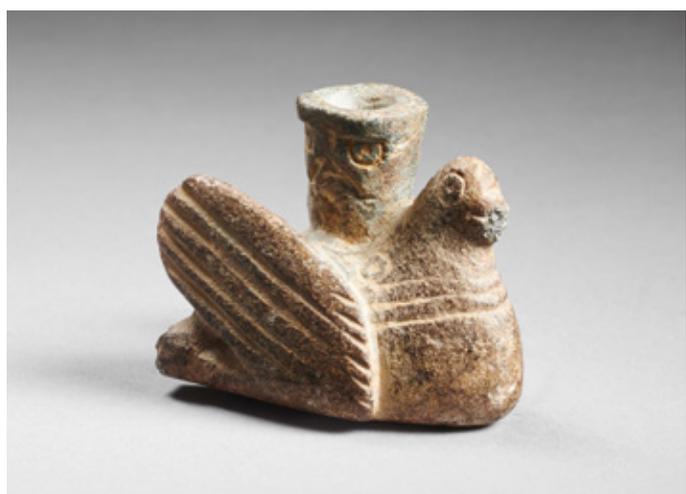
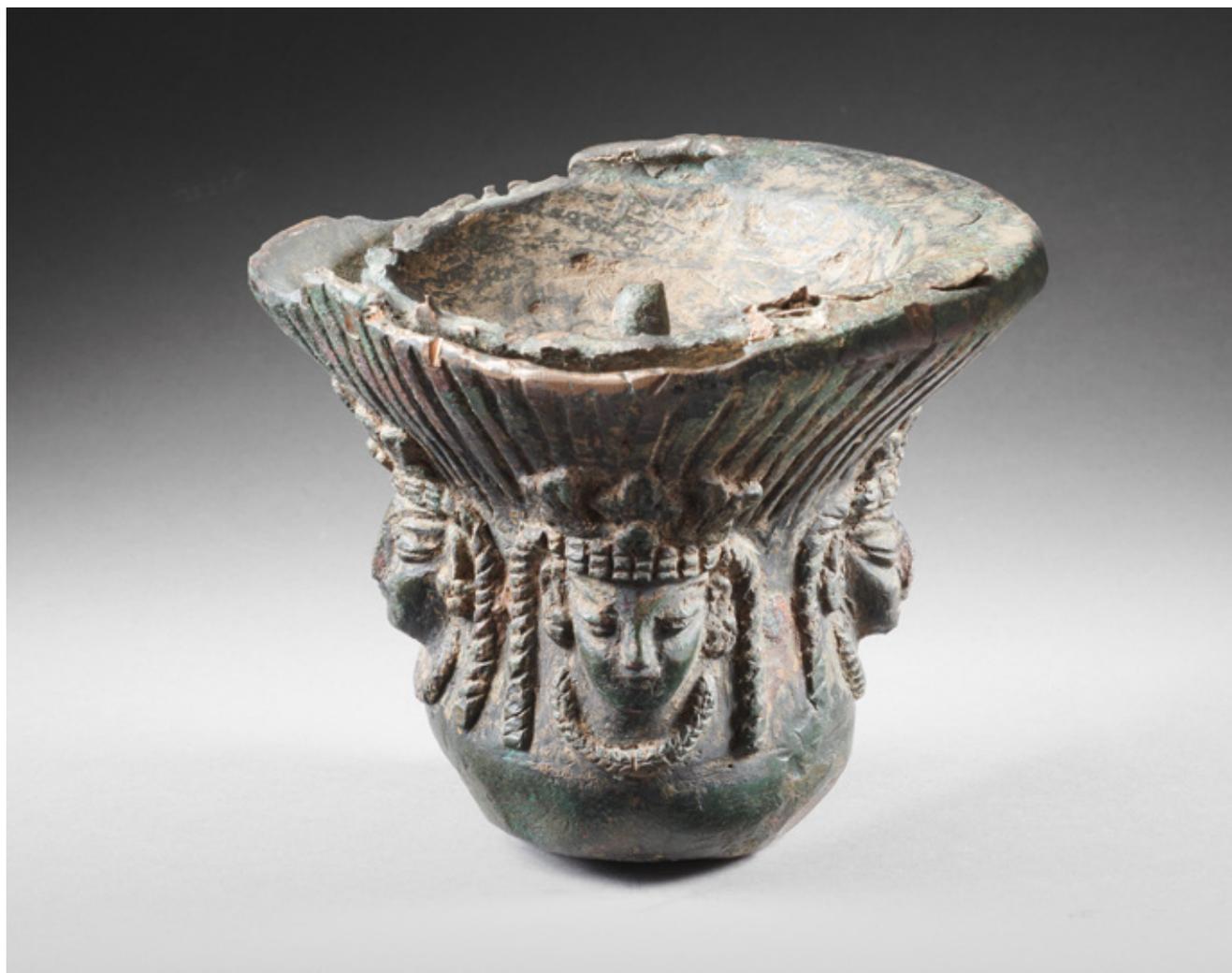


Cat. 84 Jambes de personnage vêtu
d'une tunique et d'un pantalon

Tadjikistan, Tapa-i Shakh
II^e-III^e siècle apr. J.-C.
Albâtre
H. 7 ; L. 4 ; P. 2 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, TS 166

Cat. 85 Tête de Bouddha, évoquant
le style kouchan de Mathura

Tadjikistan, Karalang
(district de Kolkhozabad)
Époque kouchane, I^{er} siècle apr. J.-C.
Calcaire marneux
H. 15 ; L. 11 ; P. 13 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, 356



Cat. 86 Lampe ornée de quatre têtes féminines

Tadjikistan, Kobadian
II^e-III^e siècle apr. J.-C.
Bronze
H. 12 ; D. 14 cm
Musée national du Tadjikistan, KV 15125

Cat. 87 Flacon à antimoine en forme d'oiseau

Tadjikistan, district d'Isfara
II^e-III^e siècle apr. J.-C.
Pierre
H. 4 ; L. 4,5 ; P. 3,8 cm
Musée national du Tadjikistan, KV 12965

L'ESSOR DES SOGDIENS AU TEMPS DES SASSANIDES
ET DES KOUCHANO-SASSANIDES





Cat. 88 Monnaie à l'effigie du souverain sassanide Shahpur I^{er} (r. 241-272) portant une couronne crénelée et un globe céleste ; au revers, pyrée flamboyant flanqué de deux personnages

Provenance inconnue
Période kouchano-sassanide,
III^e siècle
Argent
D. 2,8 cm / 3,96 g
MNAAG, mission Joseph Hackin
(1934-1937), MG 24385

Cat. 89 Monnaie à l'effigie d'Ardachir II (r. 379-383) portant une couronne crénelée ; au revers, pyrée flamboyant entre deux personnages

Afghanistan
Période kouchano-sassanide, IV^e siècle
Argent
D. 2,9 cm
MNAAG, mission Joseph Hackin (1934-1937),
MG 24264

Cat. 90 Couronne à merlons rappelant celles figurées sur les représentations de souverains achéménides, puis parthes (I^{er} siècle av. J.-C. – I^{er} siècle apr. J.-C.) et sassanides

Tadjikistan
III^e-VI^e siècle
Or
H. 17 ; D. 35 cm
Musée national du Tadjikistan,
KV 14205 – 14208



- Cat. 91** Plaque figurant Héraclès nu mais couronné et botté, portant une peau de félin et levant une massue contre un petit personnage (Achéloos?)

Tadjikistan, Pushing
(district de Dangara)
III^e-IV^e siècle
Terre cuite
H. 17,5 ; L. 8,7 ; P. 3 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, 358



- Cat. 92** Tête d'homme rappelant le couronnement d'un couvercle d'ossuaire sogdien conservé au musée de l'Ermitage (CA 13711)

Tadjikistan, colline de Zakottepa
(district de Tourounzade)
IV^e-V^e siècle ?
Terre cuite
H. 10,5 ; D. 10,5 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, 363 / KV 17110

- Cat. 93** Tête d'homme (tokharien?)

Chine, province du Xinjiang,
Yotkan (oasis de Khotan)
II^e-III^e siècle
Terre cuite
H. 5 ; L. 4 ; P. 2,8 cm
MNAAG, mission Jules-Léon Dutreuil
de Rhins (1891-1894), MG 14778



Cat. 94 Récipient en forme de pastèque

Tadjikistan, nécropole de Chorku
(district d'Isfara)
1^{er} siècle av. J.-C. – 1^{er} siècle apr. J.-C.
Terre cuite
H. 22 ; L. 18 ; P. 26 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, ISF 122



Cat. 95 Récipient en forme d'oiseau

Tadjikistan, district d'Isfara
IV^e-V^e siècle
Terre cuite
H. 16 ; L. 24 ; P. 11 cm
Musée national du Tadjikistan, RMI 2968



Cat. 96 Bractée figurant une louve allaitant deux nourrissons

Tadjikistan, Pendjikent

v^e siècle

Or

D. 2,5 cm

Musée national des antiquités du Tadjikistan, KP 208/243

Cette bractée en or, trouvée dans une cachette du mur de clôture du deuxième temple sur le site de l'enceinte fortifiée de l'antique Pendjikent, est une fine plaquette ronde portant, sur la face, l'empreinte en relief de la Louve du Capitole allaitant deux nourrissons (Romulus et Rémus). L'inscription accompagnant l'image, déformée par le maître graveur ayant fabriqué le coin, reste indéchiffrable (Belenitski 1958a, p. 135).

S. K.



Cat. 97 Médaillon sertissant un camée romain tardif

Tadjikistan, fortifications du site de Shirin I
 IV^e-VI^e siècle
 Calcédoine, or
 H. 2,2 ; L. 1,4 ; P. 0,3 cm
 Musée national des antiquités du Tadjikistan, KP 942/766

Le médaillon, à double face, est de forme ovale. Le décor de son pourtour est réalisé selon un procédé imitant celui de la granulation. Une fine feuille d'or estampée de motifs végétaux (feuilles, jeunes pousses, fleurs) recouvre partiellement la face bombée du médaillon laissant une ouverture au milieu. Ses bords irréguliers encadrent, à la façon d'un voile, un visage féminin souriant gravé sur calcédoine et représenté de face. Les sourcils, bien marqués, se rejoignent au-dessus de l'arête du nez, les pupilles des yeux grands ouverts sont figurées en creux. Les ailes du nez, large et légèrement aplati, sont également soulignées ; les joues sont pleines. Les deux plis autour du cou suggèrent la présence d'un vêtement.

Le revers plat du médaillon est décoré d'un personnage masculin dans un cadre ovale. L'homme, debout devant une cruche d'où dépassent des rameaux, avec sa main gauche sur sa hanche, tient une coupe de la main droite. Sa tête est coiffée d'un couvre-chef plat (probablement un casque souple), une cape est jetée sur ses épaules laissant la poitrine à nu. Le bas de son corps, de la taille aux genoux, est dissimulé sous un vêtement.



S. B.





LES MARCHANDS
SOGDIENS
ET LA ROUTE
DE LA SOIE

SHAROFIDDIN KURBANOV

**« Les activités culturelles [des Sogdiens]
le long des routes de caravaniers de l'Asie centrale
ne cèdent presque en rien aux activités culturelles
des Phéniciens le long des routes de commerce maritime. »**

V. Barthold

Les inscriptions cunéiformes de l'époque des rois achéménides, les textes sacrés de l'Avesta, les récits de compagnons d'armes d'Alexandre le Grand et d'espions chinois, ainsi que les pierres tombales de l'ancienne Turquie et les œuvres de savants du califat d'Arabie mentionnent, de manière récurrente, le nom d'une région entre deux fleuves en Asie centrale : Sogdie, Sughd ou Sogdiane.

C'est le pays natal d'Apama, reine vénérée dans toute l'Asie, fille de Spitaménès, épouse de Séleucos et mère d'Antiochos I^{er} ; un pays d'agriculteurs et d'artisans habiles, de marchands téméraires et entrepreneurs, de musiciens et de danseurs talentueux tels que les décrivent des sources chinoises. Un pays riche et prospère dont les habitants, d'après les auteurs du Haut Moyen Âge, se distinguaient non seulement par leur persévérance mais aussi par une bravoure sans précédent.

L'époque antique de cette région a fait l'objet de nombreuses études approfondies et se caractérise par la présence de migrations, de processus d'assimilation et d'échanges culturels à long terme entre différents peuples. Les découvertes archéologiques démontrent que cette région était le carrefour des anciennes routes de migration depuis l'Europe de l'Est, de l'Asie Mineure et centrale. L'étude de ces vagues de migration aide à comprendre les différents épisodes de l'histoire du Tadjikistan à l'époque antique.

Malgré un relief difficile et l'isolement des vallées montagneuses, l'orientation latitudinale des chaînes de montagnes et de vallées, l'existence de failles et de brèches font que trois des cinq itinéraires les plus empruntés passaient par les hautes montagnes du Tadjikistan. Elles étaient les voies de communication les plus courtes reliant les pays du Proche et du Moyen-Orient avec la Chine et l'Asie du Sud-Est.

La richesse en ressources minières des montagnes de la vallée du Zeravchan a constitué un facteur majeur qui a défini le rôle historique de cette région. Déjà au chalcolithique, le site de Sarazm jouissait d'une position clé et était un centre important de production et de transformation des métaux, favorisant de nombreux échanges¹. Son exploration a mis en évidence l'existence, à l'âge du bronze (IV^e - début de II^e millénaire av. J.-C.), d'un grand centre proto-urbain, d'une superficie de plus de 100 hectares,

avec un réseau de communication développé (voies piétonnes et de circulation, passages), une implantation de bâtiments différenciés et un centre culturel monumental. Le haut niveau de développement et le début de la différenciation sociale de la société se traduisent également par une idéologie complexe (cultes astraux évoquant l'image d'un taureau, culte de la déesse-mère, patronne du foyer, culte des morts, etc.) et un système de signes en formation². Au cours de cette période, Sarazm, fondé par un peuple pratiquant des activités de commerce, préfigure le passage ultérieur de la route de la Soie par ce territoire.

L'importance des Sogdiens s'accroît surtout durant le déclin et après la chute de l'Empire kouchan, lorsqu'ils s'emparent du tronçon oriental de la route de la Soie, de Merv à Dunhuang, petite ville à l'extrémité ouest de la Grande Muraille. De cette ville nous sont parvenues les célèbres « anciennes lettres » sogdiennes, découvertes par A. Stein dans une tour de guet. Il s'agit de la correspondance datant du début du IV^e siècle apr. J.-C. entre une jeune Sogdienne de Drouan (nom sogdien de Dunhuang) et sa mère résidant à Samarkand. Ces archives décrivent la situation politique dans le Turkestan oriental, la vie quotidienne de colons sogdiens installés le long de routes commerciales, les sentiments et les émotions qu'éprouve la jeune femme, qui hait son tuteur, un marchand, et qui, séparée de lui, finit par souffrir de cette séparation³.

Sous les dynasties Han et Tang, les Sogdiens ont mis en place un système ramifié de colonies et de comptoirs reliés entre eux par des routes commerciales. Progressivement, des colonies vastes ou plus petites sont installées dans le bassin du Tarim, dans les steppes mongoles et en Chine du Nord⁴.

En Chine, d'après ces « anciennes lettres », des colonies sogdiennes étaient déjà implantées au début du IV^e siècle à Luoyang, à Chang'an, à Lanzhou, à Wuwei, à Juquan et à Dunhuang. L'ouverture, dans différentes localités, de comptoirs marchands favorisait l'établissement d'importantes communautés dont l'impact ne se limitait pas au commerce, mais se faisait également sentir dans les domaines de la culture et de la religion⁵. Pendant la période d'essor de la route de la Soie, les Sogdiens y représentaient la population étrangère la plus nombreuse. Ils résidaient majoritairement dans la ville de Tourfan, un centre commercial d'envergure sur le bras nord de la route de la Soie. Beaucoup d'entre eux étaient commerçants, propriétaires d'échoppes dans les marchés ou faisaient transporter leurs marchandises par des caravanes sur de longues distances. Néanmoins, les colons agriculteurs ou artisans étaient tout aussi nombreux. Aux VII^e-VIII^e siècles, il existe des implantations et des colonies permanentes de Sogdiens dans la région de Jetyssou (du Semirechie, à l'est du Kirghizstan et au Kazakhstan), au Turkestan oriental, en Mongolie et dans la Chine du Nord (Ordos). Des chroniques de dynastie de l'époque parlent d'un grand nombre de Sogdiens : prêcheurs religieux, aventuriers politiques chanceux, peintres, musiciens et danseurs, dont les activités professionnelles se situent sur le territoire actuel de la Chine⁶.

Avant l'invasion arabe et au cours des premiers siècles qui suivirent, les Sogdiens sont considérés comme les « Phéniciens de l'Asie centrale ». La langue sogdienne sert de langue d'échanges depuis Merv (au Turkménistan) jusqu'en Mongolie, et de la Chorasmie (en Ouzbékistan) jusqu'en Inde du Nord⁷. Parmi les inscriptions sur les tessons de poterie découverts à Merv figure une inscription en sogdien provenant d'une école. D'autres sources écrites y rapportent en outre l'existence d'un marché sogdien. À Karabalgasun (Mongolie), capitale de l'État ouïgour, une stèle monumentale porte un texte, gravé sur l'ordre d'un khan, non seulement dans la langue ouïgoure mais aussi en chinois et en sogdien. Si l'inscription en chinois rend hommage à la puissance redoutable du voisin des Ouïgours, le texte sogdien ne peut être vu autrement que comme une reconnaissance de la valeur culturelle de ce petit peuple de l'Asie centrale, bien que faible d'un point de vue militaire et ayant perdu jusqu'à son indépendance politique, car à l'époque où le texte de Karabalgasun est gravé, la Sogdiane fait déjà partie intégrante du califat d'Arabie. De son système d'écriture est d'ailleurs issu l'alphabet ouïgour, qui servit à son tour de base aux écritures mongole et manchoue. Des inscriptions sogdiennes datant de la même période ont été retrouvées sur certaines pièces de monnaie provenant de la Chorasmie et du Tokharestan du Nord (rive droite de la Bactriane), cependant qu'au Ladakh, en Inde du Nord, est toujours visible une inscription rupestre en sogdien, gravée par un marchand de Samarkand se rendant chez le souverain du Tibet.

L'influence sogdienne est aussi présente dans les régions occidentales reculées, en dépit du royaume iranien des Sassanides, dont les rois font obstacle aux activités commerciales et probablement culturelles des Sogdiens à l'ouest, comme le révèle Ménandre, auteur byzantin, dans ses récits décrivant les événements des années 560. Au cours de cette période, les Sogdiens tentent, à deux reprises, d'établir des relations commerciales et culturelles régulières avec les régions du centre de l'Iran⁸. L'accueil réservé par le roi sassanide à la première ambassade d'Asie centrale avec, à sa tête, un Sogdien, Maniakh, est très défavorable : le roi achète la soie apportée par les marchands sogdiens et la fait brûler ostensiblement devant les ambassadeurs, qui n'ont plus d'autre choix que de retourner dans leur pays natal. La deuxième visite se termine d'une façon encore plus dramatique, le roi ordonnant d'empoisonner les ambassadeurs⁹. Toutefois, les autorités sassanides échouent dans leur tentative de couper aux Sogdiens la route vers l'ouest. Toujours d'après les récits de Ménandre, les Sogdiens, en empruntant d'anciennes routes à travers la steppe, contournent le territoire iranien par la côte nord de la mer Caspienne et établissent le contact avec Byzance. L'ambassade d'Asie centrale, avec, à sa tête, le même Maniakh, arrive à Constantinople. En réponse, l'empereur byzantin envoie un ambassadeur dans la région de Jetyssou (Semirechie), au quartier général du khagan turc, alors suzerain de l'Asie centrale¹⁰. Par la suite et pendant de longues années, l'Asie centrale et Byzance vont pratiquer de multiples échanges d'ambassades et de caravanes ; en témoignent la découverte en Asie centrale, et particulièrement en Sogdiane, de pièces de monnaie byzantines et d'autres objets, ainsi que la présence, dans des musées et trésors d'églises de l'Europe de l'Ouest, de soieries.

Tandis que la Chorasmie, dans le Nord-Ouest, continue à entretenir des contacts avec les peuples de l'Europe de Est et de l'Oural, les Sogdiens conduisent leurs caravanes vers l'Extrême-Orient, l'Iran et l'Inde. Au croisement des routes commerciales, ils jouissent d'une grande stabilité, intégrant dans leur culture et leur art les acquis culturels et artistiques des peuples voisins tout en leur faisant connaître leur propre culture. Depuis le Ferghana (Tadjikistan du Nord), les marchands acheminaient vers les pays de l'Occident et de l'Orient les fameux « chevaux célestes », de la turquoise, des armes et du cuivre. La ville de Marsmand (dans l'Oustrouchana) fournissait les meilleurs couteaux et épées sogdiens ; Fayzabad (Vachgird) et Chuman (dans la vallée de Hissar) commercialisaient le blé et le safran ; Buttam (dans le Haut Zeravchan), l'or, l'argent, le chlorure d'ammonium, le borax et le soufre ; la région de Badakhchan, le spinelle, la lazulite, le grenat, l'or et l'argent.

Les sources anciennes iraniennes, grecques, romaines et les textes chinois, perses, tadjiks et arabes du Moyen Âge, permettent de définir les quatre tronçons de la route de la Soie passant par le Tadjikistan. Le premier tronçon, dit « sogdien », reliait Samarkand à Kokand (dans l'actuel Ouzbékistan) en passant par Pendjikent, Vagaton (Navruzshakh), Aïni (Varz), puis Shahrïstan (Bundjikat) et l'Oustrouchana, avant de gagner la vallée de Ferghana par Kurkat, Khodjent et Kanibadam.

Le deuxième, appelé également « de Karateguin », mentionné par Ptolémée (II^e siècle) dans sa *Géographie*, reliait Termez à Kachgar (Chine) par Toursounzade, Hissar, Douchanbé, Kafirnigan (Andigon), Fayzabad (Vachgird), Darband (Saridjar), Garm (Gurkand), Hait, Lyakhsh, la vallée des rivières Surkhob et Kyzylsou, Darout-Korgon (au Kirghizstan) et la vallée de l'Alaï. Le troisième tronçon, « de Khatlon », bifurquait depuis le deuxième en direction du sud et partait de Douchanbé vers Nourek (Tamilot), Dangara (Bourban), Khovaling (Mouk), Khulbuk, Rustak (Sayod), Farkhor, Pandj (Kovbanj), Kolkhozabad (Khalevard), Kourgan-Tioube (Lekeband), Kobadian, puis enfin Balkh (Bactres), en Afghanistan, pour rejoindre plus loin la branche sud de la route de la Soie.

D'après l'archéologue A. Zelinski, le quatrième tronçon, dit « du sud » ou « la grande route de Pamir », allait, en Afghanistan de Balkh à Shighnan (Barpandja), puis à Khorog, avant de se séparer en trois routes. La première, celle de Wakhan, passait par Ishkashim, Langar et la vallée de la rivière Wakhan-Darya jusqu'à Tashkurghan en Chine. La deuxième, celle de Shighnan, passait par Khorog, Soutchan, Djilondy, Mourgab, franchissait le col de Kulma avant d'aboutir à Tashkurghan. La troisième reliait la route de Karateguin à celle de Pamir par Darband, Tavildara, Kala-i Khumb, la vallée de la rivière Pandj, Vantch (Kala-i Rokharv), Yazgoulem, Rushan (Kala-i Vomar), Khorog.

Sur le territoire du Tadjikistan, l'une des premières localités anciennes traversées par la route de la Soie était la ville d'Isfara, centre administratif du district homonyme de Ferghana, province indépendante de l'État samanide. Les sources écrites du x^e siècle parlent de deux villes, Tamakhouch et Bamakakhouch, situées au nord de l'actuelle Isfara.

La route de la Soie passait également par la ville de Kand, décrite dans le document sogdien provenant de la forteresse de Mugh (début du VII^e siècle) qui occupait aux VIII^e-X^e siècles l'emplacement du marché au centre de la ville actuelle de Kanibadam. Dans ses mémoires, Zahir ud-din Babur la cite sous le nom de Kandi Bodom, qui signifiait « amande douce » ou, selon une autre version, « la ville des amandes ». Depuis Kanibadam, la route conduisait à Khodjent, ville clé de la route de la Soie, dont l'histoire commence lorsque la région, peuplée de tribus de la steppe, était un centre de la culture de l'âge du bronze au début du II^e millénaire av. J.-C. Khodjent, sous le nom d'Alexandria Eschaté, a fait partie, durant un millénaire, des trois villes sogdiennes les plus importantes.

Depuis Khodjent, la route prenait la direction sud-ouest vers la ville d'Istaravchan (Oura-Toubé) célèbre pour ses monuments, dont le plus remarquable est l'enceinte fortifiée de Mugeppa, qui a survécu aux invasions des armées achéménides et macédoniennes et dont les tours et les portes ont été reconstruites d'après les photographies de la fin du XIX^e siècle. À 30 kilomètres de Khodjent en direction d'Istaravchan, la route bifurquait et menait respectivement à Zafarabad, centre du district, et à Bekabad (en Ouzbékistan). À 4 kilomètres en direction du nord-ouest, sur la rive droite de Shirinsai s'élevaient les vestiges de l'enceinte fortifiée de la citadelle de Shirin, qui faisait partie de l'ancienne ville oustrouchane de Kurkat, dont le nom signifie « ville de Cyrus ». À 25 kilomètres d'Istaravchan, près de Shahrستان, se situait autrefois l'ancienne capitale oustrouchane, la ville de Bundjikat, reliée durant le Haut Moyen Âge par les branches de la route de la Soie à de nombreuses villes sogdiennes. À la frontière sud-ouest de Shahrستان se trouvent quelques sites archéologiques comme l'enceinte fortifiée de Kala-i Kakhkakh I et II, de Childukhtaron, de Tirmizaktep. La branche nord de la route de la Soie montait ensuite en serpentant depuis Shahrستان vers le col du même nom (point culminant à 3 372 mètres d'altitude) avant de descendre dans la vallée de Zeravchan vers le centre administratif d'Aini.

La branche sogdienne de la route de la Soie a, depuis l'Antiquité, favorisé le développement de villes et d'enceintes fortifiées telles que Pendjikent, Vagaton (Navruzshakh), Shahrستان (Bundjikat), Istaravchan (Oura-Toubé), Khabatak, Kurkat, Nau, Khodjent, Kanibadam ou Isfara. Leur structure, composée de deux parties (une citadelle et une ville entre cette dernière et les remparts, comme à Khodjent, Istaravchan, Khabatak ou Kurkat), a évolué durant la période antique pour former, à l'époque féodale, des structures à trois (Isfara, Kanibadam) ou même quatre composantes (Pendjikent) – avec une forteresse, la ville entre les remparts, un faubourg habité par les artisans et une nécropole.

La route de la Soie ne fut donc pas une simple route de caravaniers mais un phénomène multifonctionnel et unique dans l'histoire de l'Eurasie¹¹, un axe d'échanges entre l'Orient et l'Occident dans lequel les Sogdiens ont joué un rôle inestimable dans l'intégration au commerce international de tribus et de peuples de ces vastes territoires de l'Asie centrale.

1 Isakov 1991, p. 132-133.

2 Karimova 2016, p. 138-199.

3 Staviski 1966, p. 271.

4 Masson 1999, p. 4.

5 Belenitski 1954, p. 136.

6 Staviski 1995.

7 Freyman 1934; 1962, p. 42.

8 Ghirshman 1999, p. 105-115.

9 Staviski 1966, p. 272.

10 *Ibid.*, p. 274.

11 Rtveladze 2005, p. 200-201.



PRÉSENCE SOGDIENNE EN ASIE CENTRALE ET EN CHINE

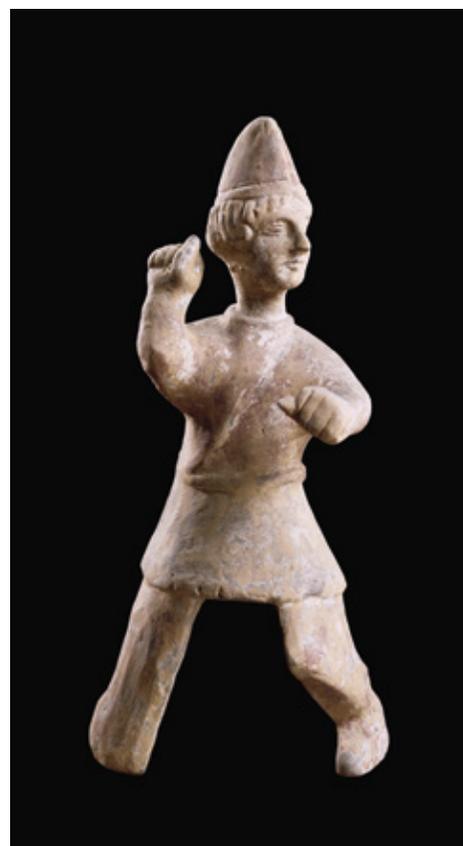
Cat. 98 Chameau de Bactriane

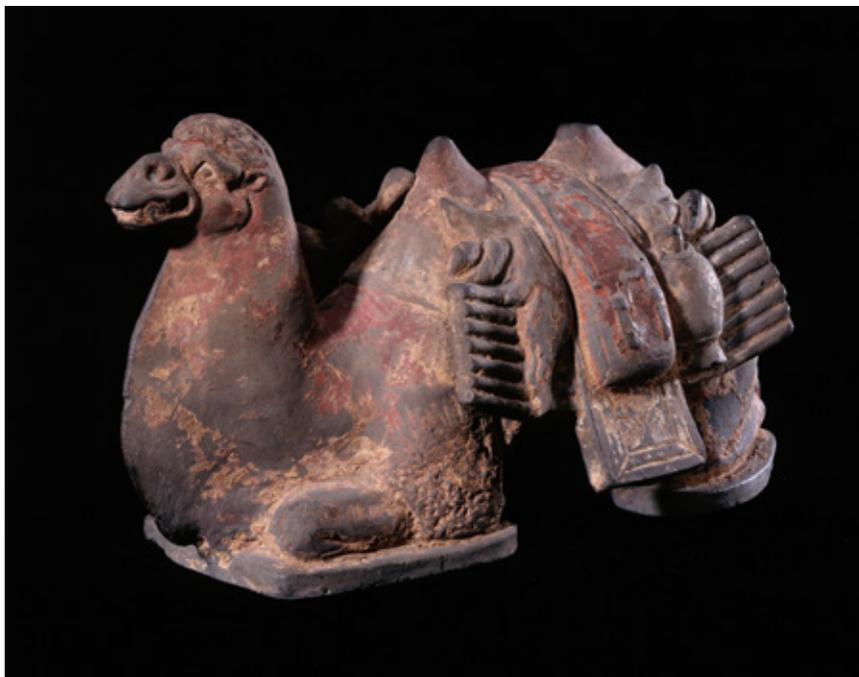
Chine, province du Xinjiang, Yotkan
(oasis de Khotan)
II^e-III^e siècle apr. J.-C.
Terre cuite
H. 7,5 ; L. 6,5 ; P. 2,3 cm
MNAAG, mission Jules-Léon Dutreuil de Rhins
(1891-1894), MG 14771

Cat. 99 Mingqi représentant un jeune homme (cavalier?) occidental

Chine
Dynastie des Han postérieurs, III^e siècle
Terre cuite
H. 34 ; L. 14 ; P. 11 cm
MNAAG, don Robert Rousset (1978), MA 4660

Le personnage porte un caftan et un bonnet conique
« scythe » rappelant la coiffe des princes kouchans
de la première moitié du III^e siècle, telle que représentée
à Mathura, Dalverzine Tepe ou sur des monnaies
de Vasudeva ou Kanishka II.

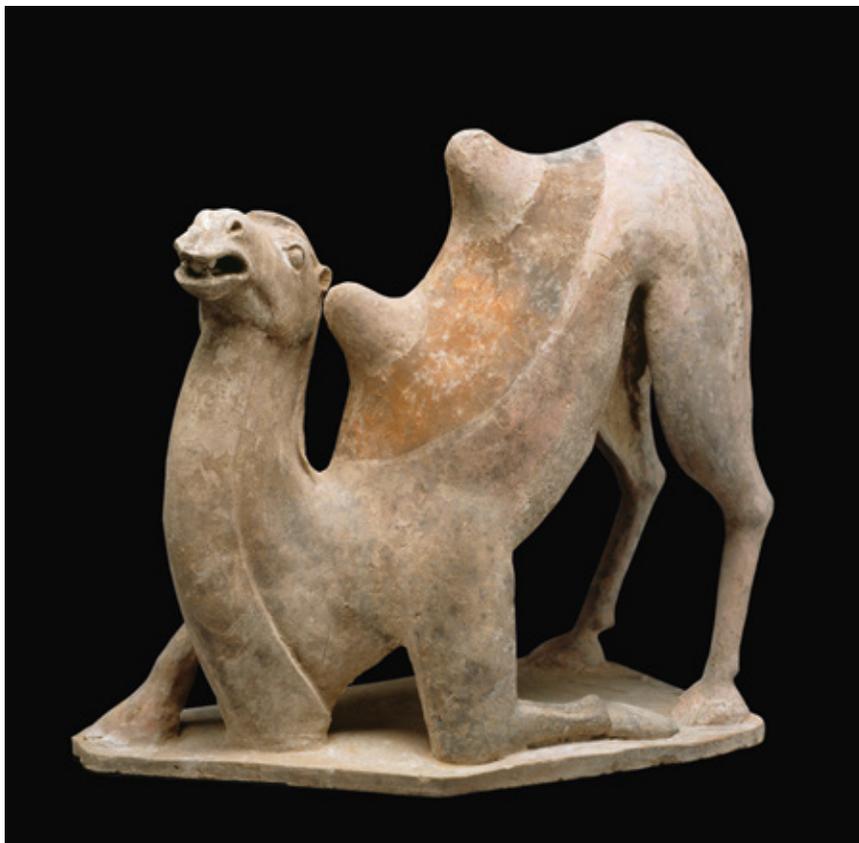




Cat. 100 Mingqi représentant un chameau assis

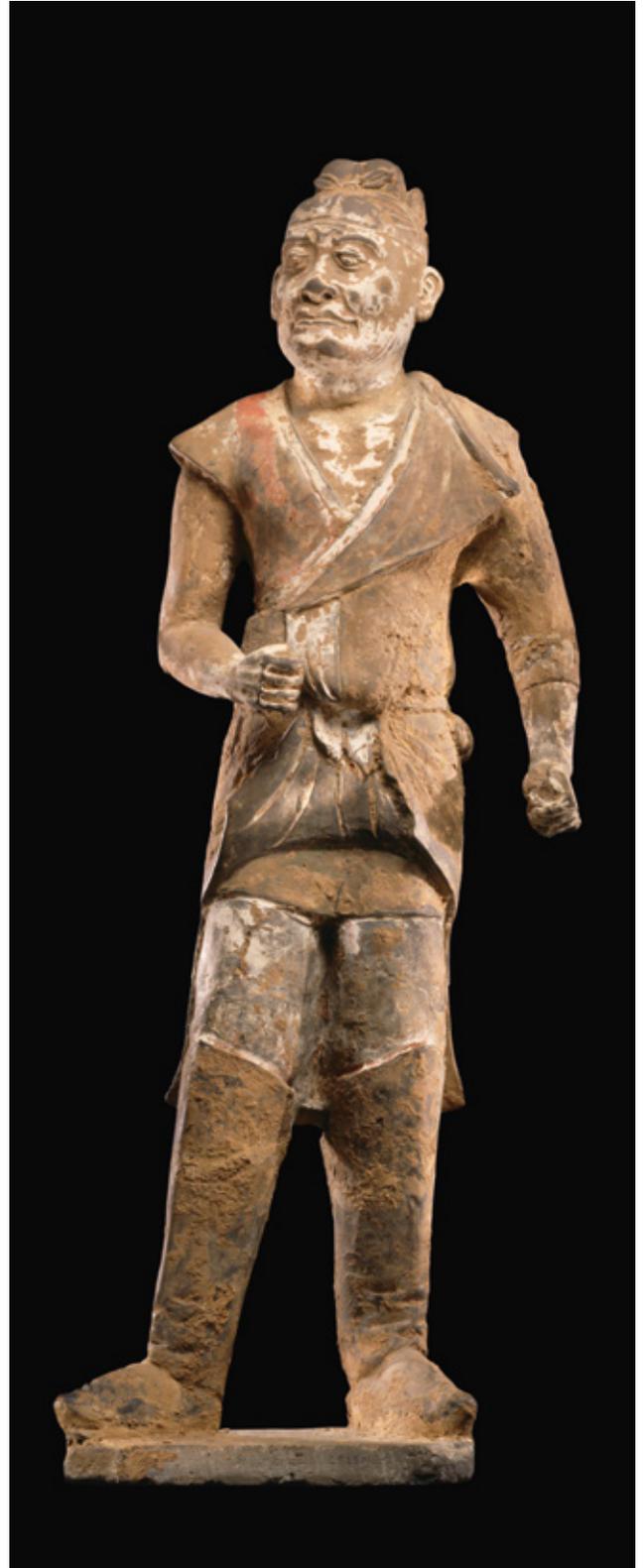
Chine du Nord
Dynastie des Wei du Nord,
premier quart du VI^e siècle
Terre cuite
H. 13,7 ; L. 25,5 ; P. 12 cm
MNAAG, don Hélène Schmeidler
en mémoire de Patrick Schmeidler
(1997), MA 6317

Le chameau de Bactriane, à l'épaisse toison d'hiver, est chargé d'un bât de planches, d'une sacoche double à sangles, d'une pièce de viande et d'une gourde *bianhu*.



Cat. 101 Mingqi représentant un chameau se relevant

Chine du Nord
Dynastie des Tang ou des Sui,
début du VII^e siècle
Terre cuite
H. 34,4 ; L. 40,5 ; P. 19 cm
MNAAG, don Jacques Polain (2000),
MA 6842





Cat. 102 Mingqi représentant un palefrenier

Chine du Nord
Dynastie des Tang, VII^e siècle
Terre cuite
H. 36,5 ; L. 17 ; P. 7 cm
MNAAG, don Jacques Polain (1993),
MA 6108

L'homme est vêtu d'un pantalon étroit et d'un caftan rouge à revers de type tokharien, à l'instar de certains personnages identifiés comme des Turks. Son caftan est cependant croisé à la manière chinoise (côté gauche sur côté droit) et il porte un couvre-chef chinois adopté dès les VI^e-VII^e siècles par les Barbares installés en Chine.

Cat. 103 Mingqi représentant un palefrenier

Chine du Nord
Dynastie des Tang, fin du VII^e siècle
Terre cuite
H. 85 ; L. 25 ; P. 18 cm
MNAAG, ancienne collection Jacob (2000),
MA 2962

Le personnage est vêtu d'un caftan à revers double et d'un pantalon serré dans de hautes bottes. Il est coiffé d'un chignon à double coque recouvert d'une étoffe *putou* nouée à l'avant.

Cat. 104 Fragment de bordure de soierie façonnée avec animaux affrontés dans des médaillons emperlés

Chine, province du Gansu,
Dunhuang, grottes de Mogao
VIII^e-IX^e siècle
Soie
H. 6 ; L. 26,2 cm
MNAAG, mission Pelliot (1906-1908),
EO 1203/E

Cat. 105 Manteau à motif d'animaux et d'oiseaux affrontés

Asie centrale ou Chine
 VIII^e-IX^e siècle
 Soie, samit
 H. 146 ; L. (manches) 246 cm
 MNAAAG, don Christian Deydier en l'honneur de Jacques Chirac,
 ancien président de la République (2020), MA 13112

Ce somptueux caftan adopte la coupe des vêtements d'Asie centrale, fermée sur le côté gauche et pourvue de longues manches ajustées (**cat. 146**). Il a été confectionné à partir de deux soieries aux motifs différents – exécutés en bleu, vert, jaune et blanc sur fond rouge – qui répondent à la définition de samit. Ce tissu façonné est caractérisé par un décor à effet de trame lié en sergé qui, contrairement au lampas d'apparition plus tardive, est dépourvu d'armure de fond.

Le tissu principal, utilisé pour le corps et les manches, présente un motif en registres alternés de cerfs et de béliers affrontés. Chaque animal, inscrit dans un cartouche rectangulaire délimité par une frise perlée, fait face à son semblable. Le tissu employé pour les inserts de part et d'autre du vêtement, ainsi que pour le col et les extrémités de manches – dont une seule est conservée – montre quant à lui des couples d'oiseaux affrontés, faisans et pigeons en alternance, perchés sur une palmette fendue au centre d'un médaillon de rinceaux floraux stylisés.

La technique, le style et l'iconographie permettent de rattacher ces tissus à un vaste ensemble de soieries traditionnellement attribuées à la Sogdiane (**cat. 104**), que l'on peut observer sur de nombreuses représentations picturales et sculptées (**cat. 116, 159**). Les spécialistes s'accordent aujourd'hui sur le fait que l'aire de fabrication de ces tissus s'étendait sur une zone bien plus vaste, depuis le Proche-Orient jusqu'en Chine (Otavsky 2011). Le choix des motifs et nombre de détails iconographiques – la frise perlée, le ruban noué sur l'encolure des animaux ou les dessins schématiques qui ornent leur pelage – témoignent de la pérennité de l'influence sassanide dans ces régions, tandis que la disposition des motifs – qui repose sur la symétrie axiale – et le style délié attestent l'influence chinoise.

H. G.





Cat. 106 Dalle de couche funéraire ornée
d'une scène de fête sogdienne
de Nouvel An

Chine, province du Henan, région d'Anyang
Époque des Qi du Nord (550-577)
Calcaire gris
H. 50 ; L. 106 ; P. 11 cm
MNAAC, acquisition Worsch, EO 2062



Cat. 107 Miroir décoré de lions et d'oiseaux entre des rinceaux de vigne

Chine
Dynastie des Tang, VIII^e siècle
Bronze
D. 13,2 ; P. 1,2 cm
MNAAG, legs Raymond Koechlin (1932), EO 2973

Cat. 108 Gourde ornée d'une palmette

Chine
Dynastie des Qi du Nord (550-577)
Terre cuite à glaçure plombifère verte
H. 20,1 ; L. 18,8 ; P. 8,2 cm
MNAAG, legs Raymond Koechlin (1932), EO 2933



LA SOGDIANE

Cat. 109 Monnaie avec figure à couronne ailée, inscrite au nom de Rakhanch, seigneur sogdien de Pendjikent

Tadjikistan, Shahristan, Kala-i Kakhkakha I (pièce 631)
VII^e siècle
Argent
D. 1,9 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, RTL 213

Cat. 110 Monnaie inscrite au nom du seigneur sogdien Turgara, avec autel du feu au revers

Tadjikistan, Pendjikent
VIII^e siècle
Cuiivre recouvert d'argent
D. 2,5 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, 319

Cat. 111 Coupe ornée d'une figure féminine tenant une étoffe et des sarments de vigne

Tadjikistan, nécropole de Lyakhsh I
VI^e-VII^e siècle
Argent doré
H. 6 ; D. 22 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, KP 540/43-1

Le motif rappelle les « danseuses paradisiaques » sassanides, mais aussi les « divinités à l'arbre » indiennes. Il s'agit peut-être d'une allusion à la viticulture pratiquée par les Sogdiens.





Cat. 112 Sceau inscrit en sogdien

Tadjikistan, Pendjikent
VII^e-VIII^e siècle
Pierre
H. 3 ; L. 2,8 ; P. 1,8 cm
Musée national du Tadjikistan, KV 13527

**Cat. 113** Céramique en forme de hérisson

Tadjikistan, Pendjikent
VIII^e siècle
Terre cuite
H. 7,5 ; L. 7,5 ; P. 14,5 cm
Musée national du Tadjikistan, 13546



Cat. 114 Os inscrit en sogdien

Tadjikistan, Pendjikent

vii^e-viii siècle

Os

H. 16,5 ; L. 3 ; P. 1 cm

Musée national des antiquités du Tadjikistan, P 103

Le document, découvert dans la salle 2a du site XXVI de l'enceinte fortifiée de l'antique Pendjikent, est rédigé à l'encre sur les deux faces d'une côte de vache, trois lignes d'un côté et deux de l'autre. Le texte est conservé presque intégralement, à l'exception de quelques lacunes en fin de phrases au verso. L'écriture est une cursive de type « mughien » telle qu'elle figure sur les documents sur bois provenant de la forteresse du mont Mugh (Lurje et Marshak 2002).

La traduction mot à mot du texte est la suivante :

« [Pour] Nakhvané. Dès à présent dans la journée
Que Vachangrotch remette la moitié
À Nanaïvanda [et] l'autre moitié à Vasta
Qu'il remette également...
Après, de la vaisselle aux gens (???) »

S. K.





LES VESTIGES
DES CITÉS
SOGDIENNES
AU TADJIKISTAN

PAVEL LURJE



u Moyen Âge, les terres comprises entre les rivières Zeravchan et Kachkadarya, dans la partie centrale de la Transoxiane, étaient appelées Sogd (Sogdiane) ; la région au nord-est de cette dernière, vers le Syr-Darya, était connue sous le nom d'Oustrouchana. Selon des sources préislamiques, toutefois, l'Oustrouchana apparaît comme une des principales cités de Sogdiane, et de fait, les cultures archéologiques de l'Oustrouchana et de la Sogdiane sont très proches à cette période. La partie orientale de ces deux régions se trouve sur le territoire du Tadjikistan, qui peut se vanter de posséder deux sites majeurs : Pendjikent pour la Sogdiane, et Kala-i Kakhkakha aux environs de la ville moderne de Shahrستان dans l'Oustrouchana. Ces deux sites ont été fouillés et ont livré des vestiges artistiques préislamiques de la plus haute importance.

Située à 60 kilomètres à l'est de Samarkand, dans l'extrémité occidentale du Tadjikistan, Pendjikent était une ville de taille moyenne, qui a connu son apogée entre le ^v^e siècle et la fin du ^{viii}^e siècle. Un chantier de fouilles a débuté sur le site en 1946, dirigé par les éminents orientalistes et archéologues A. Y. Yakubovski, A. M. Belenitski et B. I. Marshak. Les fouilles n'ont jamais cessé depuis, ne serait-ce que le temps d'une saison. Les découvertes faites à Pendjikent n'auraient pas été possibles sans le travail laborieux de générations de restaurateurs, qui ont inventé une méthode de préservation spéciale pour les fresques et les décors sur bois de Pendjikent. Plus de la moitié de la cité a été fouillée (**fig. 5**). Elle comprenait une ville fortifiée de 12,5 hectares implantée sur le haut plateau dominant le Zeravchan, une citadelle comportant un palais sur la colline voisine, un palais et des fortifications extérieures, des villas suburbaines et une nécropole de petits mausolées contenant des ossuaires (**cat. 131**). Comme il est fréquent en Asie centrale, la quasi-totalité des constructions étaient faites de briques d'adobe et de terre compressée (nommée localement *pakhsa*), le bois n'étant employé que pour les plafonds des plus grandes salles.

Le cœur de la cité (initialement plus modeste) était constitué de deux grandes enceintes sacrées identiques, d'une surface d'environ 1 hectare chacune, et proches l'une de l'autre. Les principaux sanctuaires étaient érigés sur le côté ouest de chacune d'elles et au fil du temps, les cours des temples ont été embellies de portiques, de piliers, de chapelles auxiliaires, de galeries, etc., et richement décorées de peintures et de sculptures en argile (**cat. 115**). L'arrêt du développement des temples, ainsi que plus généralement l'interruption de la vie dans la cité, sont dus à sa conquête par les troupes musulmanes en 722.

Le dernier souverain indépendant de la principauté de Pendjikent, Devashtich, fut un acteur majeur de la vie politique au début du ^{viii}^e siècle. Étant parvenu à prendre le contrôle des terres au sud-est de Samarkand et à s'autoproclamer roi de Sogdiane, il fit alliance avec d'autres principautés de Transoxiane et avec des troupes de Turks, de Chinois et d'Arabes. En 722, le gouverneur arabe de Samarkand mena

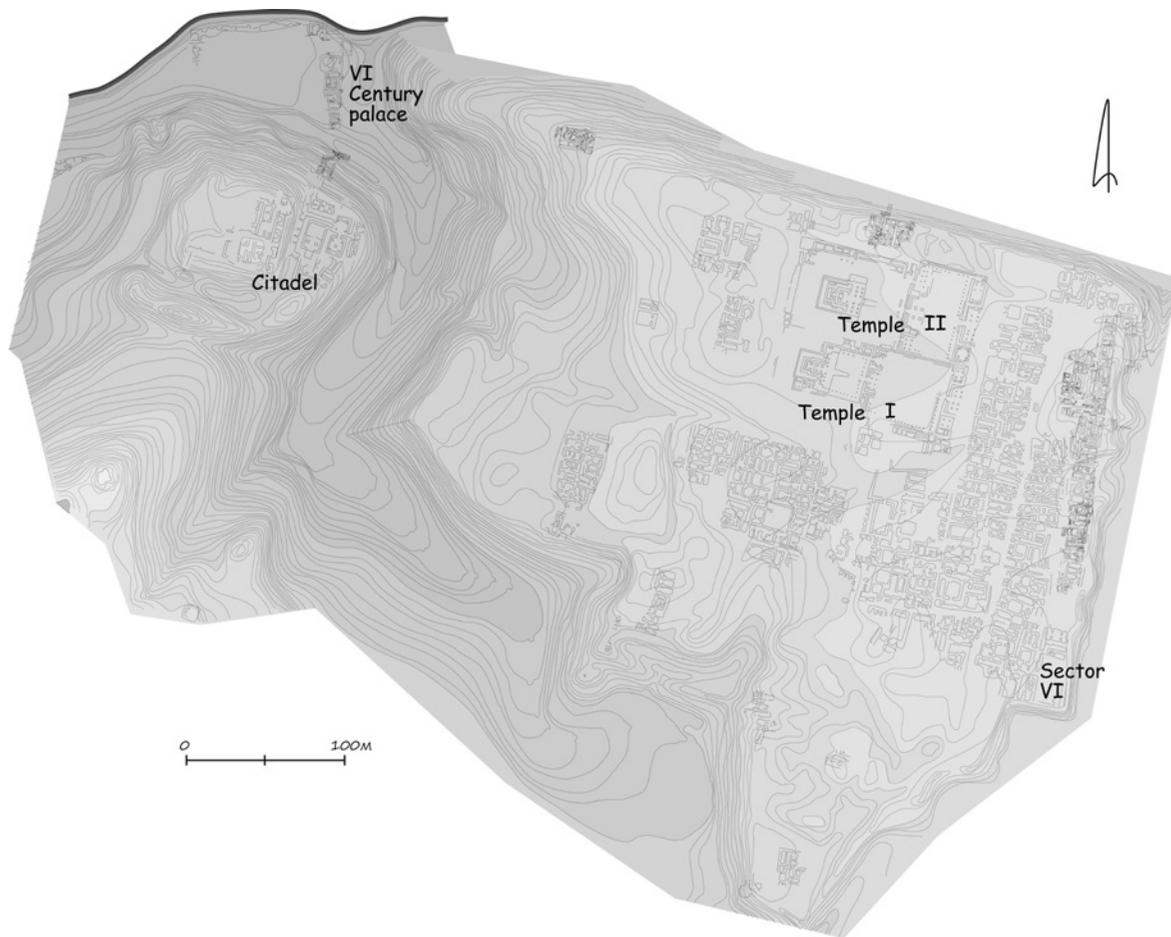


Fig. 5

Plan du chantier de fouilles de Pendjikent, 1946-2018, par Alexei Akulov

un raid en direction de Pendjikent, qui fut prise et incendiée en grande partie. Devashtich et ses troupes s'enfuirent vers la rivière Koum dans la région du Haut Zeravchan, où ils furent battus, et Devashtich crucifié. Les archives de Devashtich, découvertes dans le château du mont Mugh à la confluence des rivières Koum et Zeravchan en 1932-1933, sont notre principale source documentaire concernant l'expansion musulmane en Asie centrale.

Bien que les temples n'aient presque plus été utilisés par la suite, tandis que le palais servait de caserne pour les garnisons musulmanes, la cité fut de nouveau habitée vers la fin des années 730. Les maisons somptueusement ornées datent de la décennie suivante. On ne peut exclure qu'à cette période de riches familles de Samarkand se soient établies à Pendjikent pour tenter d'échapper à la propagande autour de la nouvelle religion. Ceci expliquerait la prolifération de marchands locaux et l'installation d'une classe d'aristocrates, qui avaient coutume d'orner certaines pièces de leur demeure.

L'habitat au sein de Pendjikent était extrêmement dense, au point qu'il n'y avait pratiquement aucun espace libre à l'intérieur des remparts de la ville (seuls quelques arbres et bassins ont pu être localisés dans les cours des temples). Les maisons comportaient deux, voire trois niveaux, et étaient mitoyennes, formant des blocs compacts ; généralement, elles n'étaient pas rectangulaires et nous constatons de fréquentes variantes dans la distribution des pièces par rapport aux maisons voisines. Les rues étaient pour la plupart couvertes de voûtes, et sans doute surmontées de pièces construites au-dessus. Il n'y avait pas de fenêtres, et seules quelques ouvertures étroites et des lanternes au plafond devaient éclairer faiblement ces salles ; ainsi, les fresques se trouvaient dans une semi-obscurité et n'étaient probablement éclairées que lors d'occasions particulières. Les maisons abritaient des pièces de vie (d'ordinaire avec un plafond voûté et des combles), des cuisines, des magasins, fréquemment couverts de plâtre de gypse, une rampe en colimaçon menant à l'étage supérieur et, dans de nombreux cas, des espaces de réception ornés.

Des peintures murales ont été retrouvées sur les petits portiques à l'entrée (*iwan*), les corridors ou les couloirs de réception conduisant à l'intérieur de la maison (dont les voûtes étaient de même décorées), les petites pièces (*capellae*, vraisemblablement des résidences d'hiver) dotées d'un four orné, un mur ajouré à l'entrée et des *sufas* (podiums) autour de la pièce et, en particulier, les salles de réception carrées.

Ces salles carrées, dont les dimensions étaient comprises entre 20 et 81 mètres carrés, respectaient toujours la même distribution (**fig. 6**) : l'entrée était placée au centre d'un mur, faisant face à une grande niche accueillant la représentation du dieu sur le mur opposé, quand ce n'était pas plutôt une niche en trompe l'œil. Les murs étaient bordés de *sufas* en adobe, dont un plus large en face de la porte, sans doute réservé à l'hôte le plus prestigieux. Les murs de ces pièces pouvaient être très hauts (les peintures atteignent 4 mètres de hauteur au-dessus des *sufas*), et quatre piliers en bois soutenaient le plafond en bois. Ce dernier pouvait être à pans droits avec un lanterneau central, ou bien en panneaux de bois en charpente croisée imitant une coupole. Les éléments en bois du plafond étaient ornés de panneaux sculptés, eux aussi peints à l'origine. La plupart des artefacts retrouvés sont antérieurs à l'incendie causé par le sac des musulmans en 722, ce sinistre ayant permis la conservation du bois sous forme carbonisée. Le décor en bois présentait non seulement des motifs ornementaux et floraux, mais également des dieux, des chevaliers, des animaux, des scènes de chasse et même des groupes de figures. Les caryatides (**cat. 119**) soutenaient probablement une fausse coupole en bois.

Le programme iconographique des peintures était remarquablement varié, mais exécuté selon un même style figuratif singulier (les motifs entièrement abstraits comme **cat. 118** sont rares et attestés dans les strates les plus anciennes de Pendjikent). On y rencontre des représentations de dieux et de déesses, le plus souvent dans une (fausse) niche, ainsi que différents rites religieux : processions, festivités, feu sacré sur un autel ou scènes de dévotion ; les scènes de chasse à cheval et les batailles

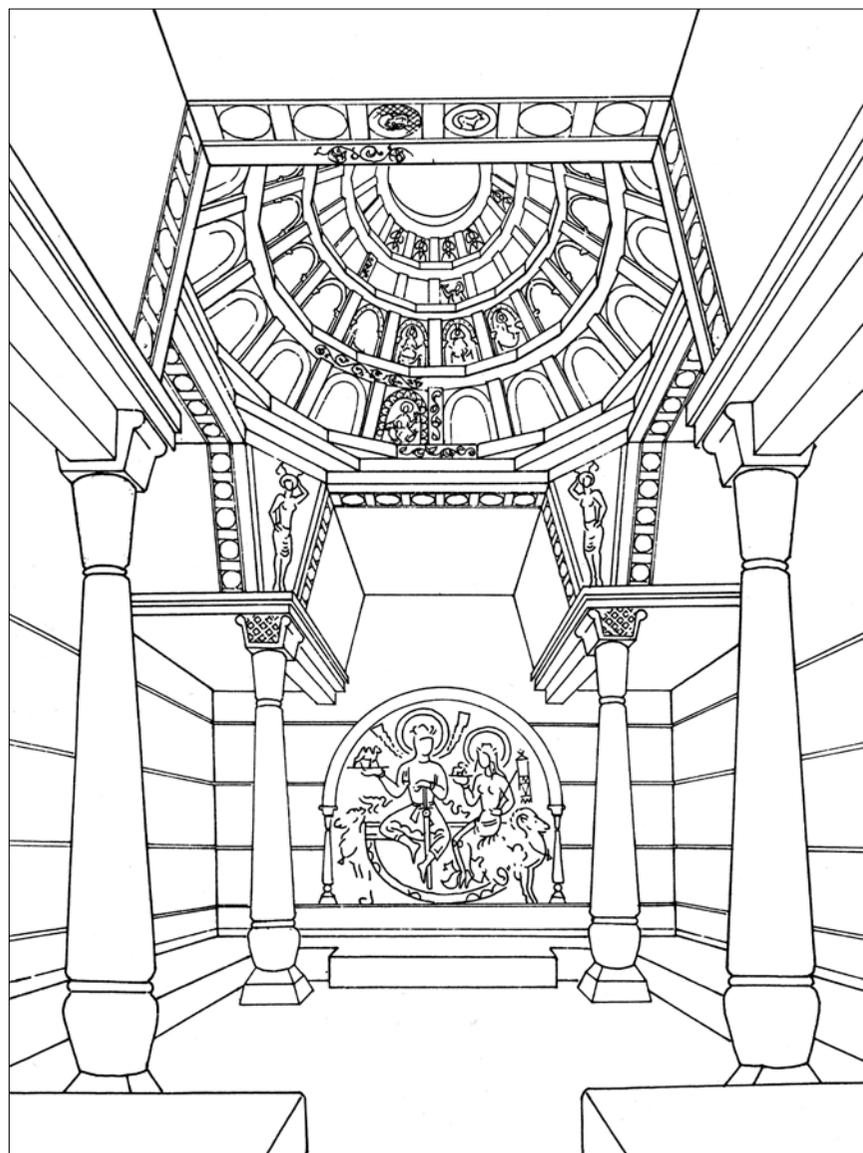


Fig. 6
Reconstitution d'une salle de Pendjikent
Source : B. I. Marshak et E. P. Bouklaeva.
D'après Marshak 2002, p. 16

sont relativement courantes, et les représentations de festins très fréquentes (cat. 116). Les peintures étaient souvent divisées en plusieurs registres, dont les sujets pouvaient être indifféremment liés ou non. La partie inférieure des peintures contenait des motifs ornementaux (cat. 118) ou des illustrations de fables ou de récits figurés de manière élémentaire. Dans plusieurs grandes salles, des descriptions de scènes épiques se déploient selon un ordre narratif (comme dans des bandes dessinées modernes) ; les peintures de la salle noire (cat. 116) sont de bons exemples de ce programme iconographique.

Après 750, nous constatons une évolution rapide dans le mode de vie à Pendjikent : il semble qu'après la révolte d'Abu Muslim et l'avènement des Abbassides, la majorité de la population ait accepté l'islam. Les pièces de monnaie sogdiennes en bronze sont remplacées par les monnaies islamiques, il n'y a pas de nouvelles peintures murales et, dans certains cas, on observe une destruction délibérée des images. À la même époque, la vie dans la cité se dégrade progressivement, les rues ne sont plus entretenues et aucune pièce de monnaie postérieure à 770 n'a été retrouvée

dans l'ancienne Pendjikent. La population s'est déplacée vers la terrasse inférieure du Zeravchan, pour occuper de nouveaux modèles de villas agrémentées d'eau et d'une végétation abondante.

Ce n'est qu'un siècle après son avènement en Sogdiane que l'islam arriva en Oustrouchana. Après la conquête de cette région par les troupes musulmanes, le fils du souverain, l'*afshin* Haydar, lui-même converti, hérita de ces terres et devint par la suite le célèbre général du califat. Les spécialistes associent ces événements avec la destruction de sites à Shahrstan, bien que des raids antérieurs aient également été rapportés. Les géographes musulmans tendaient à confondre Shahrstan avec Bundjikat, la capitale de l'Oustrouchana, sans qu'aucune preuve

irréfutable ne permette de conforter cette hypothèse. En tous les cas, le site de Shahristan, aujourd'hui appelé Kala-i Kakhkakh (littéralement « la forteresse du roi rieur »), comprend ce qui pourrait être les palais des rois (*afshin*) de l'Oustrouchana. Les monuments de Shahristan ont été explorés dans les années 1950 à 1970 par une expédition archéologique dirigée par Numan N. Negmatov dans le nord du Tadjikistan.

Le site (fig. 7) se divise en plusieurs secteurs. Kala-i Kakhkakh I (environ 6 hectares) s'étend comme Pendjikent sur la terrasse d'un fleuve ; Kala-i Kakhkakh II est plus petit, séparé par une gorge ; de dimensions supérieures, Kala-i Kakhkakh III se trouve sous les habitats contemporains de Shahristan de l'autre côté du torrent et n'est pas visible en surface. Parmi ces trois secteurs, Kala-i Kakhkakh III est une ville de la période islamique (cat. 130, 135) ; Kala-i Kakhkakh II possède des remparts, une forteresse préislamique monumentale, avec une architecture établie délibérément sur plusieurs niveaux et des espaces intermédiaires libres, cependant que Kala-i Kakhkakh I comporte des strates aussi bien préislamiques que du début de la période islamique, au sein de remparts monumentaux. Les fouilles de Kala-i Kakhkakh I ont porté sur des casernes militaires, une mosquée hypostyle aux caractéristiques plutôt archaïques, des quartiers d'habitation et d'ateliers et les fortifications.

Le palais de Kala-i Kakhkakh I nous semble particulièrement intéressant. Le haut donjon carré central fut entouré plus tardivement d'une structure palatiale dotée d'un large couloir en forme de T, d'un corridor, d'une grande salle du trône rectangulaire, d'une petite salle du trône carrée et de plusieurs autres pièces ; il est à noter que de grands récipients de stockage (*khum*) étaient enfouis dans le sol des salles de réception. Les façades étaient décorées de briques à motifs figuratifs, tandis que l'intérieur des salles du trône, le couloir et le corridor étaient agrémentés de peintures murales et de reliefs en bois sculpté, tous de grande qualité ; le palais fut en partie incendié, mais grâce au travail considérable des restaurateurs, nous pouvons observer des parties significatives de son programme iconographique.

Les décors du palais de Kala-i Kakhkakh I montrent d'étroites similitudes avec les peintures murales et la sculpture de Pendjikent, quoiqu'un certain nombre de variations puissent aussi être constatées. Alors que l'art de Kala-i Kakhkakh est princier, nous avons à Pendjikent essentiellement affaire à des commandes de riches bourgeois. La différence est évidente du point de vue de la quantité des œuvres, de l'organisation des bâtiments, des motifs plus élaborés et de la finesse des traits, des caractéristiques artistiques singulières des diverses parties de la commande à Kala-i Kakhkakh (comme l'attention accordée à l'élégance de détails mineurs au détriment de la lisibilité générale ; cette tendance est visible tant dans les peintures que dans les sculptures en bois ; par ailleurs, les reliefs en bois figuraient sans doute des récits liés à ceux représentés sur les décors peints). Soulignons qu'aucune maison urbaine du type de celles mises au jour à Pendjikent n'a



Fig. 7

Vue aérienne de Kala-i Kakhkaka I. Le palais est situé sur le flanc le plus éloigné de la colline ; Kala-i Kakhkaka III se trouve à l'intérieur de la ville moderne, sur la rive opposée du fleuve.

jamais été retrouvée à Kala-i Kakhkaka. La date de la construction du palais est toujours débattue, mais serait en tous les cas postérieure à l'apogée de Pendjikent.

Les sites de Kakhkaka ne sont pas les seuls vestiges de cette période dans la vallée de Shahrstan. Plusieurs châteaux et demeures ont été fouillés dans les environs. Citons notamment Chilkhudjra et Urtakurgan, situés non loin l'un de l'autre, à 2 kilomètres au sud de Kala-i Kakhkaka. Le premier est peut-être le château le mieux préservé de l'Asie centrale préislamique ; le noyau central pourvu de trois pièces est ceint d'une galerie avec des tours d'angle ; une rampe en colimaçon mène à l'étage supérieur, conservé en grande partie. Urtakurgan est un édifice carré organisé autour d'un couloir en forme de T, avec des salles de réception et des pièces de vie, et une rampe conduisant à l'étage supérieur. Un certain nombre d'ornements en bois y ont également été découverts ([cat. 121](#)).

PENDJIKENT

Cat. 115 Sculpture colossale figurant Shiva et son épouse Uma, dit « Uma-Maheshvara »

Tadjikistan, Pendjikent, temple II (pièce 15, aile sur la rue)

Vers 690-722

Terre crue stucquée

H. 150 ; L. 170 ; P. 60 cm

Musée national des antiquités du Tadjikistan, 60

Cette grande statue de terre crue qui occupait seule la chapelle du temple date de la dernière période de l'indépendance de la ville, vers 690-722. Elle représente le groupe dit « Uma-Maheshvara », composé de Shiva trônant en pose de « délassement royal » (*rajalilasana*) sur le taureau Nandin et accompagné de son épouse Parvati (Uma) figurée en plus petit, assise sur la cuisse gauche du dieu. Le haut des bustes et les têtes manquent. L'œuvre n'a jamais été peinte, contrairement aux autres sculptures en terre crue de Pendjikent, sans doute pour donner l'illusion de la pierre. Le type iconographique est purement indien, mis à part le détail des bottes portées par le dieu. Le pénis en érection est couvert par le tissu du pagne, ce qu'on pourrait interpréter comme une concession à la pudeur généralement de mise dans l'art sogdien, mais cette variante existe aussi en Inde. Le traitement de Shiva ne manifeste ici aucun caractère syncrétique, à la différence du type plus répandu qui est identifié épigraphiquement sous le nom iranien Weshparkar (voir [cat. 126](#)). La chapelle ayant été pourvue, grâce à un corridor latéral, d'une entrée indépendante donnant sur la rue, et ainsi été isolée du reste du temple, on pourrait faire l'hypothèse d'un local concédé à une communauté shivaïte (mais pas nécessairement indienne). Autre fait curieux, la niche avec sa sculpture a été soigneusement bourrée de briques peu avant la prise de la ville par les Arabes en 722 : aurait-on voulu soustraire à leurs regards cette image qu'ils auraient considérée comme particulièrement choquante ?

F. G.



Cat. 116 Scène de banquet ; scène de bataille ; scène au château

Tadjikistan, Pendjikent (secteur VI, salle 1)
Premier quart du VIII^e siècle
Peinture de pigments naturels sur torchis
H. 123,5 ; L. 300 cm / H. 143 ; L. 245 cm / H. 132 ; L. 150 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
KP 190/909, KP 190/903 et KP 190/967







La salle noire (6,85 par 6,7 mètres), ainsi nommée en raison du fond sombre des peintures murales, se trouve dans la partie sud-orientale de l'ancienne Pendjikent, parmi un groupe de riches maisons pour la plupart décorées, exhumées au début des années 1950. Elle fait partie des salles les mieux préservées parmi celles contenant des peintures narratives. Au centre du mur sud figurait une représentation d'une divinité, dont il reste peu de chose ; le trône en forme de lion suggère la déesse Nana, mais son vêtement et sa pose sont inhabituels et évoquent plutôt l'art bouddhique post-Gandhara. Près de la queue du lion, une magnifique harpiste presque grandeur nature, vêtue d'une sorte de costume indien et se tenant sur un pied, a été entièrement conservée. Le trapèze rougeâtre au-dessus de sa tête n'est autre qu'un chapiteau ; en effet, il s'agit de la figuration d'une caryatide (voir [cat. 119](#)) qui soutenait l'arche au-dessus de la déesse. Les peintures des autres parties de la salle présentent un état de conservation variable. Les vestiges du registre supérieur sont extrêmement lacunaires ; il est donc impossible de déterminer s'il avait un lien avec le registre inférieur ou s'il relatait une autre histoire. Le récit épique décrit dans le registre inférieur n'a pas été identifié. Il est intitulé par B. I. Marshak « le cercle des Anneaux et des Dragons », un nom romanesque qui se fonde sur la différence entre les manches des armes des deux camps : un pommeau en forme d'anneau dans un cas et une tête de dragon dans l'autre. L'histoire semble débiter sur le mur nord, où une réception d'« Anneaux » est décrite (p. 166-167) : le roi est si surpris de voir un jeune homme avec un



chameau (?) qu'il jette son bol à terre (peut-être a-t-il été averti par le jeune homme de la présence de poison dans son vin) ; les dignitaires sont assis à côté du roi sous un dais ; le roi des « Dragons » se tient sur un tabouret de camp dans le coin, des plats disposés devant lui. D'autres parties du mur occidental accueillent des combats à pied et des batailles à cheval ; les guerriers vaincus sont foulés par des sabots de chevaux : le déroulement et l'issue de la bataille sont représentés de façon concomitante. Sur le mur sud, deux guerriers du clan des « Anneaux » se battent contre un « Dragon », probablement un roi (p. 168). Une réception est en partie visible au sommet. Après la description de la divinité, nous voyons (p. 169) le roi des « Anneaux » s'approcher de la porte ouverte d'une forteresse, un jeune homme laissant entrer deux guerriers à l'intérieur ; on note la présence singulière d'un petit taureau blanc qui passe la tête à travers la porte. Les participants aux deux batailles apparaissent également dans l'angle nord-est, où un char portant le prince est représenté au-dessus d'un cavalier. D'une manière générale, les adversaires des deux camps revêtent une apparence très fidèle à la tradition sogdienne (pas de costumes étrangers, ni de monstres ou de démons), de sorte que ces batailles paraissent opposer deux clans internes menés par deux rois ; il est impossible de déceler la sympathie de l'auteur pour l'un ou pour l'autre. L'absence de tout personnage féminin – à l'exception de la superbe harpiste – est inhabituelle.

P. L.

Cat. 117 Divinité à quatre bras (Vaishravana ?),
en cotte de maille, coiffée
d'une couronne ailée à tête de mort,
avec des flammes jaillissant
de ses épaules

Tadjikistan, Pendjikent
v^e-viii^e siècle
Peinture de pigments naturels sur torchis
H. 38 ; L. 48 ; P. 6 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
KP 190/942



Cat. 118 Tulipes

Tadjikistan, Pendjikent, palais
vi^e-viii^e siècle
Peinture de pigments naturels sur torchis
H. 105 ; L. 90 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
KP 190/934

Cat. 119 Caryatide

Tadjikistan, Pendjikent
vii^e-viii^e siècle
Bois calciné
H. 120 ; L. 20 ; P. 25 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
Rest 1418





SHAHRISTAN



Cat. 120 Élément de décor architectural
à motif de rosette

Tadjikistan, Shahrstan
VI^e-VII^e siècle
Bois calciné
H. 12 ; L. 60 ; P. 60 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, 542/744

Cat. 121 Tête d'homme

Tadjikistan, Kala-i Kakhkaha,
château de Chilkhudjra
VI^e-VII^e siècle
Bois calciné
H. 18 ; L. 12 ; P. 9,7 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, 542/743



Cat. 122 Tête de déesse

Tadjikistan, Kala-i Kakhkaha I, palais (salle du trône 1)
 Fin du VIII^e siècle
 Bois calciné
 H. 56 ; L. 23 ; P. 10 cm
 Musée national des antiquités du Tadjikistan,
 KHa A075 B-III / RTL-43

La salle du trône rectangulaire, mesurant 17,5 par 11,5 mètres, était la plus grande pièce du palais. Elle comportait une niche à l'une de ses extrémités, des podiums situés à différents niveaux et probablement deux rangées de colonnes. On lui connaît des équivalents dans l'architecture palatiale de Sogdiane et de l'Iran sassanide. Cette salle ayant brûlé à une date ancienne, plusieurs objets en bois y ont été découverts, dont les pièces **cat. 122 et 123**. Les fouilleurs supposent que l'arc orné d'une tête féminine couronnée faisait autrefois partie d'un *takht* (une sorte de trône, voir Voronina 2013, p. 57) ; on peut aussi penser à un paravent léger.

Cette dame aux traits quelque peu mongoloïdes est tournée de trois quarts vers la gauche et porte un diadème composé de trois demi-rosettes séparées par des pétales ; le diadème s'inscrit dans une voussure circulaire décorative, où l'on peut reconnaître un fragment de croissant sur la droite (Voronina, *loc. cit.*). Il s'agit sans doute de la déesse Nana, tenant le soleil et la lune dans ses mains supérieures. Une caryatide en bois retrouvée dans la même salle pourrait bien être un support de cet arc à la déesse. Il convient de noter que le diadème de cette divinité est similaire à celui de Nana représentée dans la peinture murale de la petite salle du trône du palais ; ce qui signifie que le décor des deux salles présentait une unité iconographique.

P. L.





Cat. 123 Élément architectural
avec une tête de femme

Tadjikistan, Kala-i Kakhkakh I,
palais (salle du trône 1)
VII^e-VIII^e siècle
Bois calciné
H. 24,5; L. 15; P. 6,5 cm
Musée national du Tadjikistan,
RTL 45 / KV 17106

Cat. 124 Élément architectural figurant
un personnage princier

Tadjikistan, Kala-i Kakhkakh I,
palais (salle du trône 1)
VII^e-VIII^e siècle
Bois calciné
H. 55; L. 20; P. 11 cm
Musée national du Tadjikistan,
706 / KV 17105



LES PEINTURES ÉPIQUES DE SHAHRISTAN

FRANTZ GRENET

Plusieurs parties du palais de Shahrīstan ont livré des restes de peintures murales : la salle du trône ; les corridors, d'où provient notamment une image de la louve romaine allaitant les jumeaux Romulus et Rémus, pour laquelle ont été proposées plusieurs explications dont aucune ne s'impose actuellement : une allusion indirecte au mythe d'origine des Turcs dont l'ancêtre a été nourri par une louve ? Un écho du prestige de Byzance, seul empire qui au VIII^e siècle résiste à la conquête arabe ? Une scène délibérément exotique associée à des représentations théâtrales ?

Les peintures de la « petite salle de réception », disposées en trois registres délimités en haut et en bas par des frises de rinceaux, couvrent toute la hauteur de la salle et ses quatre murs (10 par 10 mètres). Les dominantes chromatiques sont le rouge orangé, le blanc, le gris et le bleu de lapis-lazuli, ce dernier employé pour les fonds. La plus grande partie du décor peint a été retrouvée tombée au sol. Toute la documentation graphique et photographique est reproduite dans une publication japonaise¹. La seule étude d'ensemble est due au restaurateur V. M. Sokolovski, qui s'abstient d'interpréter, mais propose des restitutions graphiques bien argumentées, quoique évidemment moins sûres en haut qu'en bas². L'interprétation avancée ici anticipe sur un article qui sera publié par l'auteur de ce texte, S. Azarnouche et M. Shenkar.

Au mur ouest, face à l'entrée, selon une disposition commune aux salons sogdiens, la composition est interrompue sur toute sa hauteur par l'image d'un dieu assis sur un trône à avant-trains de chevaux, rappel du char solaire de Mithra.

Le registre supérieur figure des banquets et des personnages statiques qui vont réapparaître dans les scènes narratives : Nana accompagnée de démons gardiens ([cat. 125](#)), Weshparkar ([cat. 126](#)), des guerriers en armure ([cat. 127](#)), mais semble-t-il aucun guerrier démoniaque ; il y a aussi un groupe d'animaux féroces ou fantastiques dont la présence ne s'explique pas.

Les deux registres inférieurs se lisent comme une narration, dont le sens global va de gauche à droite (avec des inversions dans des scènes particulières). Le début, perdu, se situe à l'extrémité gauche du mur est (registre moyen), la fin à l'extrémité droite du mur nord (scène de banquet au registre

inférieur). De manière récurrente apparaît le héros principal, un roi assis jambes croisées dans un char tiré par deux chevaux ailés. Il assiste sans y participer directement aux combats menés par ses chevaliers contre des guerriers démoniaques (**cat. 128**). Il a fait l'objet d'interprétations diverses : un ancêtre divinisé de la dynastie (selon Negmatov), Mithra ou le dieu Soleil lui-même (selon Marshak) ; nous considérons pour notre part qu'il s'agit de Kay Kawus, l'un des Kayanides (les souverains légendaires de l'Iran), réputé être monté au ciel – d'où le char aux chevaux ailés. Plusieurs épisodes de la fin du cycle, au registre inférieur, se prêtent à des comparaisons étroites avec le récit que donnera le poète persan Ferdowsi de la seconde guerre contre les démons du Mazandéran (la première guerre, où Kawus fait prisonnier laissait toute la tâche à son champion Rostam, est illustrée à Pendjikent). Dans une scène figurant son armée en déroute (**cat. 127**), le roi s'avance vers Nana en faisant un geste de supplication (chez Ferdowsi, il « se tient devant Dieu en pleurant ») ; à droite Weshparkar couvre la retraite en tirant à l'arc (**cat. 126**). Plus loin a lieu la joute décisive où l'adversaire principal est tué à la lance. Ensuite viennent une scène d'action de grâces, puis les chevaliers pansant leurs chevaux blessés. Dans les dernières séquences, le château occupé par les seigneurs démoniaques se rend ; certains prêtent serment à un chevalier dans lequel on peut reconnaître Olad, un ennemi capturé par Rostam lors de la première guerre, rallié, et qui reçoit pour récompense la souveraineté sur le Mazandéran ; juste après gisent à terre d'autres démons couronnés (Ferdowsi : « Kawus ordonna que ceux des démons qui restaient insoumis soient décapités, leurs corps répandus sur la route »). Le banquet auquel préside le roi clôt le récit. Chez Ferdowsi, le combattant principal demeure Rostam et, bien qu'ici les destructions ne permettent plus de distinguer le caftan à peau de panthère qui est son signe distinctif, on est tenté de le reconnaître dans celui qui remporte la « joute décisive » : comme Rostam à Pendjikent, ce héros, non casqué (un trait unique qui, comme la blessure qu'il reçoit au visage, suggère sa bravoure surhumaine), a une coiffure à bonnet et chignon et chevauche un cheval bai (bicolore à dominante rouge), caractéristique de Rakhsh, la monture de Rostam.

Kay Kawus n'est certes pas le plus glorieux des Kayanides mais, réputé fondateur de Samarkand, il a pu connaître en Sogdiane une popularité particulière. Le dernier roi non musulman d'Oustrouchana, qui accéda au pouvoir après 792 et fut détrôné en 822, s'appelait Kawus. Le type iconographique de certains démons (**cat. 125**) oriente aussi vers cette date tardive. Par rapport à celles des peintures épiques de Pendjikent dont les sujets peuvent être identifiés, un chemin a été parcouru : à Pendjikent, on avait plutôt des récits des gestes spécifiques de Rostam et de son fils Faramarz, qui entreront dans le *Shah-nameh* (*Le Livre des rois*) de Ferdowsi et le *Faramarz-nameh* (*Le Livre de Faramarz*) plus tardif ; à Shahrستان, on a le reflet d'un stade plus intégré, où le roi d'Iran se retrouve au premier plan et où la narration prépare de plus près celle de Ferdowsi. Chronologiquement, ces peintures se situent probablement à mi-distance entre la chute de l'Empire sassanide (650) et la date où Ferdowsi commencera son long travail (957).

1 Wall Paintings 2011.

2 Sokolovski 2009.

Cat. 125 Fragment de peinture murale représentant un démon à trois yeux portant des têtes de mort dans sa coiffure

Tadjikistan, Kala-i Kakhkaha I, palais
(pièce 4, mur est, registre supérieur, moitié droite)
VIII^e-IX^e siècle
Peinture sur torchis stuqué
H. 79 ; L. 50 ; P. 4 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, RTL 253

Cette tête appartient à un démon qui devait être figuré plein corps et torse nu. Il se trouvait à droite de la déesse Nana trônant sur son lion. Le visage furieux, aux yeux exorbités, comporte un troisième œil et des crocs saillant des deux mâchoires béantes. D'épaisses lignes noires indiquent les sourcils froncés et jointifs, et la barbe disposée en plusieurs rangées sur les plis inférieurs du visage. L'abondante chevelure rouge feu est hérissée tout autour de la tête. La coiffure se compose de trois crânes. Au cou pend un collier orné de ce que V. M. Sokolovski décrit comme des clochettes, mais qui pourraient être en fait des petits crânes, attribut habituel des *dharmapala*. C'est en effet clairement à l'iconographie des « défenseurs du Dharma », les « Huit Terribles », que se rattachent ce démon et au moins trois autres visibles dans la salle bleue. La comparaison la plus proche est avec Mahakala. Ce type iconographique est inconnu dans la peinture de Pendjikent qui s'arrête vers 750 et où les guerriers démoniaques sont différents, mis à part parfois les crocs et un crâne sur la tête (voir [cat. 125](#)). Sous la forme canonique qu'ils ont reçue dans le bouddhisme tantrique tibétain, les *dharmapala* sont dits avoir été introduits par Padmasambhava dans la seconde moitié du VIII^e siècle. Des analogies sont aussi possibles avec les « *vajra* à tête de feu » qui apparaissent sur des bannières de Dunhuang à l'époque de l'occupation tibétaine (781-848). Plutôt que directement du Tibet, le type représenté ici pourrait dériver de modèles subhimalayens qui ne nous sont pas parvenus pour cette époque.

Conformément au statut des *dharmapala* dans le bouddhisme, ce démon n'est pas présenté comme adversaire mais comme auxiliaire redoutable, en l'occurrence de la déesse Nana qui, sur ce cycle peint, préside en plusieurs lieux aux combats. De manière générale, les démons les moins humanisés semblent, sous leurs diverses formes, figurés asservis, auxiliaires de la déesse ou du souverain au char à chevaux ailés, tandis que les démons qui affrontent les héros, eux aussi variés (certains sont ailés, d'autres ont des couronnes), ont l'apparence de guerriers sogdiens dont ils ne se distinguent que par leurs crocs et leur expression féroce ([cat. 128](#)).

F. G.



Cat. 126 Fragments de peinture murale représentant le dieu
Weshparkar tirant à l'arc

Tadjikistan, Kala-i Kakhkakh I, palais (pièce 4, mur est)

viii^e-ix^e siècle

Peinture sur torchis stucqué

H. 65 ; L. 65 ; P. 6 cm / H. 62 ; L. 71 ; P. 4 cm / H. 42 ; L. 102 ; P. 4,5 cm

Musée national des antiquités du Tadjikistan, RTL 215

Le dieu Weshparkar tirant à l'arc, en se tournant vers l'arrière de son cheval immobile, couvre la retraite de l'armée (selon l'interprétation générale proposée ici, c'est-à-dire la deuxième guerre de Kay Kawus au Mazandéran, il s'agit du huitième et dernier jour de combat, quand Kawus implore la divinité, ici Nana, scène figurée à l'extrémité gauche du mur). Déjà à Pendjikent, Weshparkar paraît occuper avec Nana le sommet du panthéon sogdien dans la religion nationale qu'on peut considérer comme une variante spécifique de zoroastrisme. Dès son origine dans le panthéon monétaire kouchan du II^e siècle de notre ère, c'est une divinité syncrétique, qui combine *Vayush-uparo-kairyō*, « Vayu qui agit dans les hauteurs », dieu iranien des espaces célestes décrit dans l'Avesta comme auxiliaire redoutable des guerriers, et des traits iconographiques empruntés à Shiva. Si, comme plusieurs raisons amènent à le penser, ce cycle peint date des environs de 800, on a ici la plus tardive attestation connue de cette divinité. Son équipement est celui d'un cavalier sogdien (protège-bras en lamelles, plastron rigide richement décoré, dague attachée horizontalement à la ceinture). Le traitement de la tête marque une simplification par rapport au type du Shiva tricéphale reproduit encore sur une peinture de Pendjikent : les deux têtes latérales, féminine et démoniaque, qui en contexte iranien convenaient aussi à l'ambivalent Vayu (dieu dédoublé entre un « bon » Vayu et un « mauvais » Vayu), ont laissé place à deux petites têtes identiques qui ne sont plus que des vestiges iconographiques.

F. G.



Cat. 127 Fragment de peinture murale représentant une scène de bataille

Tadjikistan, Kala-i Kakhkakh I, palais
 (pièce 4, mur est, registre inférieur, moitié gauche)
 VIII^e-IX^e siècle
 Peinture sur torchis stucqué
 H. 102 ; L. 90 ; P. 3,5 cm
 Musée national des antiquités du Tadjikistan, RTL 217

Ces trois cavaliers de l'armée iranienne (ils n'ont pas les crocs caractéristiques des guerriers démoniaques), chevauchant de front au galop volant, suivent immédiatement le souverain au char à chevaux ailés (Kawus dans notre interprétation) qui supplie Nana de secourir son armée en déroute. Ces guerriers sont indifférenciés par leur équipement. Celui au premier plan a un cheval rouge, unicolore, ce qui ne permet pas d'y reconnaître Rakhsh, le cheval de Rostam – héros mythique de la Perse antique –, qu'on peut en revanche proposer d'identifier dans une scène suivante. Le cavalier a reçu deux flèches à l'arrière de son casque et s'agrippe au col de sa monture pour ne pas tomber. Son expression paniquée, bouche et yeux grands ouverts, contraste avec l'impassibilité qui est de mise dans toute la peinture sogdienne chez les guerriers qui combattent du bon côté.

F. G.



Cat. 128 Fragment de peinture murale
représentant un démon

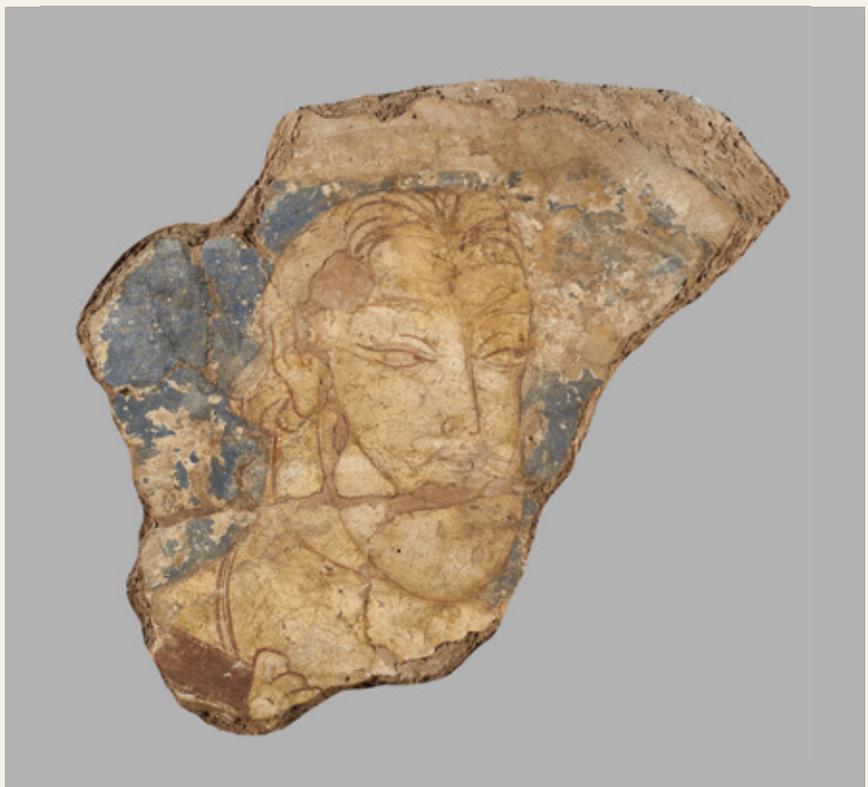
Tadjikistan, Shahrستان
VIII^e-IX^e siècle
Peinture sur torchis stucqué
H. 50 ; L. 40 ; P. 4,5 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
RTL 211

Cat. 129 Fragment de peinture murale
représentant un seigneur

Tadjikistan, Shahrستان
VIII^e-IX^e siècle
Peinture sur torchis stucqué
H. 50 ; L. 41 ; P. 3 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
RTL 216

Cat. 130 Fragment de foyer avec sur une face
un croissant inscrivant un motif hélicoïdal
surmonté de deux oiseaux affrontés,
et sur l'autre un serpent gueule ouverte
enroulé en spirale

Tadjikistan, Shahrستان
VIII^e-IX^e siècle
Terre crue
H. 24 ; L. 28 ; P. 16 cm
Musée national du Tadjikistan,
KP 1213/218





LE ZOROASTRISME DES SOGDIENS

FRANTZ GRENET

Dans les deux listes, d'époque achéménide ou pré-achéménide, que donne l'Avesta des « pays aryens » (les pays qui ont accepté le plus tôt la liturgie zoroastrienne), est mentionné « Gava habité par les Sughdha ». La réalité que recouvre cette expression fait débat : Gava « pays des vaches » pourrait qualifier la plaine où hivernent les Sughdha du haut pays. Seul le dernier nom va subsister comme désignant une vaste région géographique et historique, centrée sur la vallée du Zeravchan, dont le cours supérieur se trouve au Tadjikistan. Plus au sud, la limite avec la Bactriane, autre vieille terre zoroastrienne (rebaptisée Tokharestan à l'époque kouchane), a fluctué mais a toujours été en territoire tadjik.

Les plus anciens indices archéologiques rattachables au zoroastrisme viennent du trésor de l'Oxus (voir p. 52) et du temple de Takht-i Sangin (voir p. 78). Il semble que le temple fouillé a pris à l'époque hellénistique la suite d'un temple ou lieu de pèlerinage achéménide voisin, mais non retrouvé, d'où proviendrait le trésor. Situés juste à la frontière de la Bactriane et de la Sogdiane, ces sanctuaires successifs ont pu avoir une valeur confédérale. Le matériel du trésor de l'Oxus se compose principalement d'ex-voto en plaques d'or qui montrent des traits essentiels du rituel zoroastrien encore en usage aujourd'hui : couvre-bouche (*padam*) destiné à protéger la pureté du feu sacré, tiges (*barsom*) manipulées pendant le service. L'architecture et le matériel du temple de Takht-i Sangin ne se prêtent pas de manière aussi évidente à des interprétations zoroastriennes. On sait par des dédicaces en grec que la divinité principale était Wakhshu, le fleuve Oxus divinisé.

L'étape suivante de la documentation appartient à l'époque de l'Empire kouchan (vers 50-230), duquel relevait le territoire tadjik au sud des monts Hissar. Le bouddhisme gagne du terrain, mais il est peu présent sur les monnaies, dont les revers figurent un riche panthéon où sont représentées la moitié des trente divinités du calendrier zoroastrien, le plus souvent modelées sur des types grecs. Celles qui s'imposeront dans la durée sont à caractère syncrétique : Nana, divinité mésopotamienne qui a absorbé Anahita, déesse iranienne des eaux, et Wesh (Weshparkar, voir **cat. 126**) – l'Iranien Vayu –, dieu des espaces célestes, qui a pris des traits de Shiva. Ces deux divinités continuent de jouer un rôle majeur dans le panthéon sogdien à partir du moment, au VI^e siècle, où il nous devient accessible par divers supports artistiques : sculptures de bois et d'argile (**cat. 136, 141**),



Cat. 131 Ossuaire

Tadjikistan, Pendjikent
VI^e-VIII^e siècle
Terre cuite
H. 58 ; D. 50 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
KP 191/902



Cat. 132 Temple miniature du feu (chortok) en forme de tour à coupole

Tadjikistan, Zol-i Zard
III^e-IV^e siècle
Pierre
H. 68,5 ; L. 22 ; P. 22 cm
Musée national du Tadjikistan, KV 17103



figurines de terre cuite, et surtout peintures murales. Celles-ci proviennent pour la plupart de la ville de Pendjikent, où les salons de réception incluent l'image de la divinité ou du couple divin protecteur de la famille. Ce sont principalement les deux grands temples qui permettent d'accéder à la réalité du zoroastrisme sogdien, divergeant du zoroastrisme d'État de l'Iran sassanide en ce qu'il accorde une place essentielle aux images de culte, et de surcroît assez divers par lui-même. Le temple I abritait des images de divinités, qui sont presque toutes identifiables dans le panthéon zoroastrien, et de la fête de l'Abrezagan (« aspersion d'eau ») ; à une certaine étape de son existence, il comportait une chambre à autel du feu central du type répandu en Iran. Le temple II ne renfermait quant à lui que des images de Nana et de divinités étroitement associées. L'une de ses peintures donne à voir Nana et Déméter (dont on retrouve le nom dans le calendrier) associées dans la lamentation pour Perséphone. On a dans ce cas affaire à un syncrétisme qui doit plus à la Mésopotamie et à la Grèce qu'au fonds zoroastrien.

Cat. 133 Ossuaire ou ostothèque

Tadjikistan, Migtepa
(district d'Oura-Toubé)
vi^e-vii^e siècle
Terre cuite
H. 29 ; L. 73,5 ; P. 35 cm
Musée national du Tadjikistan,
KP 207/2493



Cat. 134 Autel du feu

Tadjikistan, Shahrïstan
IX^e siècle
H. 26 ; L. 40 ; P. 60 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
123/218

Cat. 135 Récipient zoomorphe

Tadjikistan, Kala-i Kakhkaha III (Shahrïstan)
VII^e-VIII^e siècle
Terre cuite
H. 16,5 ; L. 19,5 ; P. 12 cm
Musée national du Tadjikistan,
1113/342216 / KV 17107

Plus conformes à la norme zoroastrienne codifiée sont les pratiques funéraires : isolement des corps par rapport à la terre et parfois exposition dans une « tour du silence », rassemblement des os dans des ossuaires en terre cuite qui, dans certaines régions (en Ouzbékistan : entre Samarkand et Boukhara, et dans l'oasis de Shahr-i Sabz), illustrent avec précision le service pour les morts et le jugement de l'âme. Les versions connues au Tadjikistan portent un décor simplifié (cat. 131, 133). Le cycle du Nouvel An, où l'on festoie en l'honneur des âmes des ancêtres, est figuré par une peinture de Pendjikent (cat. 116), et de façon plus élaborée sur des tombeaux de riches Sogdiens en Chine du Nord (cat. 106).

PERSISTANCE DE CULTES ANCIENS DANS LES RÉGIONS MONTAGNEUSES

NARGIS J. KHOJAEVA

Deux statues ont été trouvées dans le district d'Aïni : une statuette masculine en bois (**cat. 136**) a été mise au jour dans une grotte de la montagne de Kukh-i Surkh en 1979, non loin de Sarvoda, une forteresse du Haut Moyen Âge au cœur de la vallée du Zeravchan. La seconde (**cat. 141**), une divinité sogdienne, a été retrouvée par hasard dans le même secteur par la population locale.

La statuette masculine portait un costume fait d'une mince cote de mailles, les restes de fourreaux en bois pour une épée et un poignard, des souliers, ainsi que les vestiges d'une couronne ; la figurine était accompagnée de nombreux autres objets de nature culturelle, tels des clochettes de différentes tailles, une dizaine de plaques métalliques, des miroirs, des baguettes, un sceau en pierre figurant un sanglier avec une inscription sogdienne, et de l'ambre de la Baltique. Son style suggère une datation aux alentours du VI^e siècle. La statue était revêtue à l'origine de riches vêtements et d'une couronne en cuivre surmontée de l'emblème rayonnant du soleil. Elle tenait une triple tête de gardien évoquant la triade zoroastrienne « Bonnes pensées, bons mots, bonnes actions ». On s'accorde sur le fait que cette statue serait une représentation du dieu Mithra et proviendrait d'un temple¹. À l'époque préislamique, la population d'Asie centrale pratiquait non seulement le zoroastrisme, le bouddhisme, le christianisme et le manichéisme, mais observait par ailleurs d'anciens cultes déjà vénérés avant le zoroastrisme, qui est une des plus anciennes religions au monde. C'est un témoignage particulièrement intéressant concernant le type de cultes qui avaient cours dans cette région à cette époque. Aux côtés du zoroastrisme, quelques très anciennes idolâtries persistaient dans cette contrée reculée.

La divinité sogdienne provenant des ruines de la forteresse de Choubak, près du lac Alaoudin, également situé dans le secteur d'Aïni, est une découverte très récente. Cette figurine de bronze représente un cavalier dont les attributs complexes attestent son rang aristocratique. Sa couronne trifoliée, ainsi que le *mijmar*, sorte de petit autel du feu, indiquent qu'il s'agit d'une divinité. Or, la présence d'un oiseau portant un anneau posé sur sa



tête, de même que les boucles d'oreilles du personnage nous laissent supposer qu'il s'agit d'un dieu zoroastrien. D'après la mythologie zoroastrienne, l'oiseau avec un anneau ou une perle dans le bec est un emblème divin. Les trois feuilles de la couronne sont les symboles de trois feux qui étaient importants pour les zoroastriens de l'antique Iran : Atash-i Vahram, Atash-i Burzen Mihr et Atash-i Mobad. Cette divinité sogdienne que l'on peut dater entre les ^v^e et ^{vii}^e siècles était peut-être l'idole principale révérée par la population locale. D'après des sources islamiques écrites du Moyen Âge (Narshakhi, Biruni, Baladhuri), les Sogdiens vouaient un culte au feu en même temps qu'ils priaient des idoles. Baladhuri pointe qu'en Sogdiane les temples du feu et les sanctuaires d'idoles étaient souvent proches, et que les individus se rendaient dans ces deux endroits pour prier. On sait que les statuette d'idoles et les images des divinités zoroastriennes ne se trouvaient pas seulement dans les temples des dieux, mais aussi dans les temples du feu. Cet élément a été confirmé par la récente découverte à Khabatak (Afghanistan) d'une inscription dédiée à Kanishka le Grand. La célèbre spécialiste du zoroastrisme, M. Boyce, considère que le culte des idoles a dû être adopté sous Artaxerxès II (r. 404-358 av. J.-C.), puis abandonné à l'époque du roi sassanide Ardashir (r. 224-241 apr. J.-C.)².

Grâce aux sources islamiques écrites, étayées par les trouvailles archéologiques, nous pouvons en déduire que certaines croyances très anciennes en Asie centrale ont perduré à travers les siècles avant d'être absorbées par la religion zoroastrienne.

Cat. 136 Mithra/Ahura Mazda nu

Tadjikistan, Kukh-i Surkh
(district d'Aini)
v^e-vi^e siècle
Bois
H. 98 ; L. 38 ; P. 20 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, KP 590/979

- 1 Yakubov 1996, p. 41-42.
- 2 Boyce 1975, p. 91-96.



Cat. 137 Ornement de diadème du dieu Mithra/
Ahura Mazda

Tadjikistan, Kukh-i Surkh (district d'Aïni)
v^e-vi^e siècle
Laiton
H. 1,3 ; D. 9 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
KP 590/958

Cat. 138 Botte du dieu Mithra/ Ahura Mazda

Tadjikistan, Kukh-i Surkh (district d'Aïni)
v^e-vi^e siècle
Cuir
H. 43 ; L. 12,5 ; P. 2,2 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
KP 590/959





**Cat. 139 Autel du dieu Mithra/
Ahura Mazda**

Tadjikistan, Kukh-i Surkh (district d'Aïni)
v^e-vi^e siècle
Bronze
H. 11,5 ; L. 11,5 ; P. 15,5 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, KP 590/960

**Cat. 140 Torque, sceptre et cloche
du dieu Mithra / Ahura Mazda**

Tadjikistan, Kukh-i Surkh (district d'Aïni)
v^e-vi^e siècle
Argent (1) / bronze (2,3)
H. 11,9 ; L. 14,5 ; P. 2,5 cm /
H. 10,6 ; L. 11 ; P. 8,3 cm /
H. 12 ; D. 10 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, KP 590/961



Cat. 141 Roi sogdien (Devashtich ?)
ou dieu Verethranga (?)

Tadjikistan, district d'Aïni
VII^e-VIII^e siècle
Bronze
H. 37 ; L. 24 ; P. 10 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
A 1060

Cat. 142 Autel du feu

Tadjikistan, district d'Aïni
VII^e siècle
Bronze
H. 45 ; D. 20 cm
Musée national du Tadjikistan,
KV 15608







LA DIFFUSION
DU BOUDDHISME
SUR LES
TERRES
DU TADJIKISTAN

VALÉRIE ZALESKI

Les territoires du Tadjikistan, situés au nord de l'ancien Gandhara, aux confins orientaux des empires iraniens et aux confins occidentaux du Xinjiang chinois, ont été au cœur des réseaux d'échanges des routes terrestres de la Soie, parcourues par les marchands et empruntées par les pèlerins bouddhistes voyageant depuis ou vers l'Inde. Le sud du pays a été partie intégrante de cette terre d'élection du bouddhisme que fut le Tokharestan (l'ancienne Bactriane) jusqu'à la conquête arabe au VIII^e siècle. La découverte de plusieurs sites par les archéologues soviétiques a corroboré les témoignages des pèlerins traducteurs ayant voyagé dans ces régions (Faxian, Xuanzang, Yijing ou Hyecho/Hui Chao). Des sites bouddhiques ont ainsi été implantés au Tadjikistan dans les vallées des tributaires de l'Oxus (Amou-Darya), les rivières Kafirnigan (sites d'Ushtur Mullo et de Kala-i Kafirnigan), Vakhch et Pandj (sites de Kafyr Kala et d'Adjina-tepa), comme furent édifiés en Afghanistan les sites dans la vallée de Kunduz ou autour de la ville de Balkh (capitale de l'ancienne Bactriane), et dans l'actuel Ouzbékistan ceux dans les vallées de l'Amou-Darya (près de l'ancienne Termez) et du Surkhan-Darya. Leur recensement a montré que le bouddhisme s'est répandu dans ces régions essentiellement à partir de l'hégémonie des Kouchans au II^e siècle et qu'il a été à l'origine d'un art dans la continuation de l'art kouchan du Gandhara, avec notamment le même type de monastère sur plan quadrangulaire autour d'une cour (mais bâti en terre crue) et le même type de sculptures.

Sans doute éclipsé sous les Sassanides et les Hephtalites (le premier souverain kidarite était bouddhiste), le bouddhisme redevient florissant alors que la région est sous l'hégémonie des différentes confédérations et qaghanats (empires) des Turks (occidentaux et ouïgours, vers 550-840)¹, comme en témoigne Xuanzang au début du VII^e siècle. Il se propage ensuite dans les régions plus septentrionales du Ferghana et du Semirechie.

Les sites de la vallée du Vakhch : Adjina-tepa et Kafyr Kala

Le monastère bouddhique d'Adjina-tepa, dégagé et publié sous la direction de B. Litvinski et T. Zejmal², a été érigé vers le milieu du VII^e siècle, comme l'indiquent les monnaies semblables aux monnaies sogdiennes de Samarkand trouvées sur le site. Il a été brusquement abandonné vers le milieu du VIII^e siècle, probablement à la suite de la première invasion arabe du Vakhch en 737, puis partiellement réoccupé à la fin du VIII^e siècle, comme le laissent présumer les dirhams arabes (741/742 à 779/780) retrouvés dans ses dernières strates.

Édifié en terre crue et plusieurs fois réparé, il comprenait un monastère et un grand stupa disposés en enfilade (**fig. 8**), s'inscrivant dans la lignée des complexes bouddhiques gandhariens (Takhti-Bahi et Jaulian à Taxila, puis Tapa Shotor et Bagh Gai à Hadda). Le monastère situé au sud a été construit autour d'une cour entourée de quatre couloirs voutés en L desservant les autres bâtiments monastiques (sanctuaire,

salle d'assemblée, cellules...). Au nord, le grand stupa à escaliers axiaux, cantonné aux angles de stupas en réduction, se dressait dans une cour elle aussi cernée de couloirs voûtés en L formant un déambulatoire ouvrant sur des chapelles abritant de petits stupas. Des *iwans* axiaux donnant sur les cours du monastère et du stupa (substitués possibles des *torana* indiens et préfigurant l'architecture islamique des madrasas) les reliaient aux couloirs voûtés en L et aux salles axiales. Chapelles et cellules étaient couvertes en coupole.

D'après la multitude de vestiges retrouvés (dont certains ont été déblayés lors de la rénovation du monastère et déposés dans la cour du stupa), il apparaît que toutes les pièces et couloirs autour du stupa, ainsi que quelques pièces du monastère avaient leurs murs et plafonds décorés de peintures représentant des figures bouddhiques, dans une gamme de rouges, jaunes, bleu lazurite, blanc, noir, parfois rehaussée de feuille d'or. Certaines pièces abritaient des sculptures en terre crue peinte (nombreux bustes et têtes de Bouddha et de moines) et leur mode de réalisation, sans structure de renfort, les rattachait aux sites de Sogdiane (en particulier de Pendjikent) et de Chorasmie. Des représentations de divinités, de personnages princiers, laïques, vraisemblablement des donateurs (cat. 145, 146), laissent présumer l'existence de scènes édifiantes de la vie de Shakyamuni.

L'image en terre crue d'un Bouddha en *parinirvana* colossal (12 mètres de long) dans l'angle nord-est du couloir de circumambulation autour du stupa (cat. 143) constitue la découverte la plus spectaculaire du site. Des bustes de personnages vêtus à l'indienne se trouvaient à proximité (cat. 154), peut-être des princes Malla de Kushinagara, dont le vêtement et la position sont similaires à ceux adoptés dans les arts indianisés pour les figures (princières) de *bodhisattva*. Le sanctuaire central du monastère (pièce I) abritait lui aussi une image colossale du Bouddha (haute de 4 mètres si assis, ou de 7 mètres si debout, et dont on a retrouvé un fragment de tête aux boucles bleues d'environ 90 centimètres de diamètre), flanquée de deux Bouddha assis de taille similaire. Le sanctuaire accueillait sans doute également une représentation sculptée de l'assaut de Shakyamuni par les démons de l'armée de Mara avant son Éveil, tel qu'évoqué dans les monuments du Gandhara ou du bassin du Tarim, et surtout figuré en milieu *theravada* sur le mur faisant face à l'image principale des sanctuaires. Le reste des pièces du monastère portait peu de décors, conformément à la vocation ascétique des lieux.

Les peintures, prolongeant le décor sculpté comme en Asie centrale orientale, devaient figurer des scènes de prédication du Bouddha ou d'offrandes. Sur les plafonds voûtés du déambulatoire autour du stupa se tenaient des rangées de (mille) Bouddhas assis nimbés et auréolés, intercalés de fleurs (cat. 153). Ces images des « Mille Bouddhas », rappelant celles peintes dans les grottes de Bamiyan, ont été associées à la prédominance dans ces régions des écoles Mahasanghika et Lokottoravada³, favorisant les représentations des images de Bouddha supra-humain, ou supra-mondain, présent dans tous les univers⁴. Ces figurations ornent aussi les parois ou les plafonds de nombreux sanctuaires du bassin du

Tarim et de Chine : d'abord repérées dans l'oasis de Khotan (à Karadong au IV^e siècle⁵), puis au V^e siècle à Dunhuang (grottes 272 et 275) et Bingling Si (grotte 169 datant de 420)⁶ dans le Gansu, et à Yungang dans le Shanxi, elles sont très fréquentes à partir du milieu du VI^e siècle dans les sanctuaires excavés des oasis de Kucha, Tourfan, Khotan et particulièrement Dunhuang où, entre la fin du VI^e et le VIII^e siècle, sous les Zhou du Nord (557-581), les Sui (581-618) et le début des Tang, elles sont souvent associées à de grandes images cultuelles des trois bouddhas passé, présent et futur de la présente ère, accompagnant ensuite des visualisations de *sutra* du bouddhisme *mahayana* (*Sutra du Lotus* ou *Sutra d'Amitabha*...). Ces « Mille Bouddhas » pourraient ainsi constituer la trace d'une diffusion vers l'ouest d'une iconographie associée à la fortune de *sutra* mahayanistes dans le bassin du Tarim et en Chine.

En faisant la circumambulation rituelle autour du stupa, les pèlerins arrivaient au couloir XXVIII et pouvaient accéder aux chapelles voûtées abritant de petits stupas, peut-être encouragés par le décor peint à y laisser des offrandes. Puis ils passaient dans un vestibule les menant au sanctuaire XXXIV derrière le stupa, où ils pouvaient se recueillir devant ses images sculptées (un Bouddha assis à la robe rouge constellée d'étoiles dorées, entouré d'au moins une image plus petite de Bouddha debout) et son décor peint, avant de continuer leur circumambulation et parvenir, au terme de leur parcours, devant l'image colossale du Bouddha en *parinirvana*. La présence de statuaire colossale inscrit le site dans une tradition réputée remonter à l'image colossale de Maitreya en bois de santal doré érigée par Madhyantika à Darel⁷ (admiration par Faxian et Baoyun au début du V^e siècle, puis par Xuanzang en 632) et peut-être inspirée par les *sutra* consacrés à Maitreya, lui attribuant une taille tantôt double de celle de Shakyamuni, ou dix fois supérieure et au-delà, exagérant progressivement la démesure de sa taille⁸. Mais elle pourrait également être associée, comme à Bamiyan, aux sectes Mahasanghika et Lokottoravada, considérant le corps matériel des bouddhas comme illimité⁹.

Si le Bouddha est représenté, dès l'époque kouchane, plus grand que nature ou plus grand que les figures l'entourant (notamment sur les reliefs du Gandhara illustrant le *parinirvana* ou le bouddha du passé Dipankara), les premières traces d'images réellement colossales ont aussi été repérées en Asie centrale, dans les oasis de Khotan et de Kucha (grottes de Kyzil), dans la seconde moitié du IV^e siècle¹⁰. Les plus anciennes figures préservées ne remontent qu'au V^e siècle, tant en Asie centrale à Dunhuang qu'en Chine et en Inde (Ajanta et Kanheri). Les exemples se multiplient ensuite dans toute l'Asie, au Sri Lanka (à Avukana), comme en Afghanistan (vallées de Kakrak et de Bamiyan, monastères de Tapa Sardar¹¹ et de Tepe Narenj¹²), en Chine (grotte Fengxiangsi à Longmen) et en Asie centrale (grotte 96 à Mogao, 130 à Dunhuang, vestiges d'Ak Beshim au Kirghizstan, de Kuva et de Gyaur Kala en Ouzbékistan), jusqu'en Asie du Sud-Est (Wat Na Phra Men à Nakhorn Pathom). De même, la représentation du *parinirvana* colossal, peut-être initiée au Gandhara, n'est préservée qu'à partir du V^e siècle en Inde (à Kushinagara et dans la grotte 26 d'Ajanta). Le *parinirvana* colossal fut souvent associé en Asie centrale et en Chine

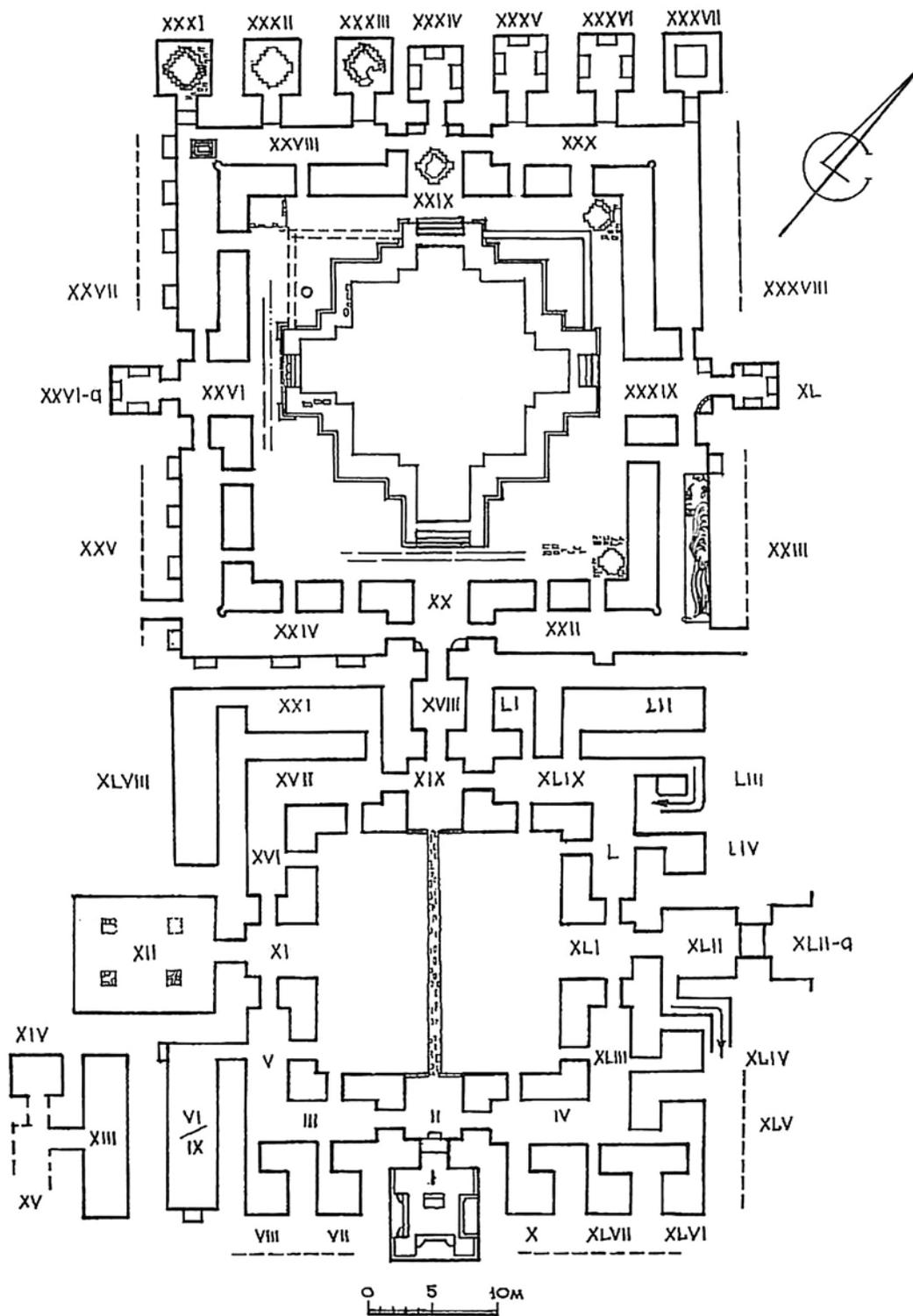


Fig. 8
Plan du monastère bouddhique d'Adjina-tepa
D'après Litvinski et Zejmal 2004, fig. 3.

au souci de perpétuation du bouddhisme jusqu'à la venue du bouddha du futur Maitreya (avec la conception des trois bouddhas des temps passé, présent et à venir¹³), comme en témoignent les ensembles excavés ou édifiés de Bingling Si, Maijishan, Xiangtangshan sud, Mogao, Kyzil, Kumtura, Karashahr/Yanqi, Krasnaya Rechka près d'Ak Beshim, ou Tapa Sardar. Si l'on extrapole les recherches d'Akira ou de Miyaji sur Bamiyan¹⁴, le *parinirvana* associé ici aux Mille Bouddhas du *kalpa* aurait également pu l'avoir été, comme à Tapa Sardar, à une image du bouddha Maitreya. Or, la chevelure en ondes fines du Bouddha, le traitement du drapé de sa robe rouge et le quintuple coussin sur lequel repose sa tête, le distinguent de la tradition indienne et évoquent la statuaire gandharienne et, justement, le *parinirvana* colossal de Tapa Sardar. Le décor désormais peu visible de ce coussin (des faisans tête retournée) et du piédestal (fleurs à cinq pétales, réseau de lignes doubles formant des losanges comme à Kyzil et cercles emperlés) aux motifs bien connus dans les arts sassanide et sogdien s'inscrivait dans la lignée de ceux des Bouddhas en *parinirvana* de la grotte Fe de Bamiyan (vi^e siècle) et de la grotte 158 de Mogao (datant de la période tibétaine, 781-847).

Les figures vêtues à l'indienne situées à proximité (**cat. 154**) se rattachent pour leur part à l'esthétique des Gupta, par leurs bijoux à cabochon et le modelé de leur torse rappelant celui des sculptures des dernières phases (vii^e siècle) de Hadda, de Fondukistan ou de Bamiyan. Mais l'élongation de leur silhouette fait aussi écho à l'esthétique de l'art sogdien. Les images du Bouddha assis en méditation portent une robe lui couvrant les deux épaules mais lui découvrant les pieds comme dans l'art Gupta (à la différence du Gandhara) et présentent parfois une retombée de tissu figurée de manière naturaliste, aux plis souples et dissymétriques (**cat. 151**) comme à Tapa Sardar.

À Kafyr Kala, une citadelle semblable à celle de Pendjikent, qui fut peut-être comme elle une cité-État occupée entre le ii^e et le viii^e siècle de notre ère, abritait dans son angle sud-est un sanctuaire bouddhique érigé au vi^e siècle et utilisé jusqu'au début du viii^e siècle. Ses murs sud et est étaient dotés d'une saillie sur laquelle se trouvaient des statues. Il était bordé sur trois côtés de galeries voûtées dont les murs étaient couverts de peintures représentant les Mille Bouddhas (**cat. 160**) et d'autres figures bouddhiques, d'un style proche de celui des peintures d'Adjina-tepa. Kafyr Kala a aussi livré des sceaux et des fragments de décor en terre cuite estampée (tesson ou éléments de décor architectural) qui figurent des scènes dans des cadres emperlés illustrant bien l'identité cosmopolite du milieu tokharien dans lequel s'est implanté le bouddhisme : outre une chasse au mouflon et un lion attaquant un cavalier (**cat. 161**), qui montrent une réinterprétation locale des motifs visibles sur les objets d'argenterie sassanide, une scène décrit une procession de donateurs en pantalon et caftan (**cat. 162**), celui en tête tenant un faisceau de brindilles sacrées et portant une couronne de type sassanide avec un croissant et un disque (symbole solaire de Mithra).

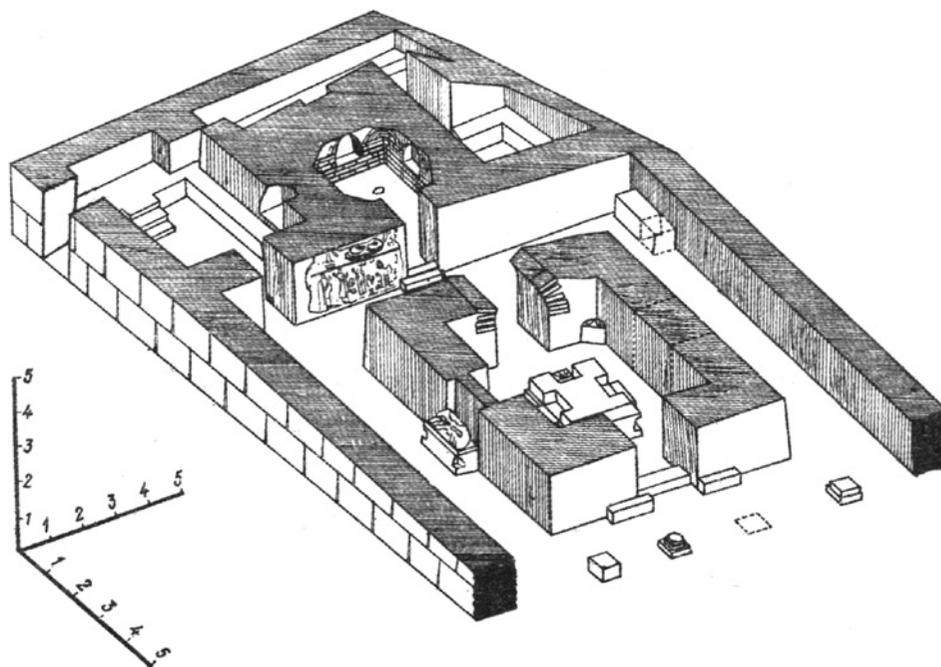


Fig. 9

Vue axonométrique du sanctuaire de Kala-i Kafirnigan
D'après Abdullaev 2015, fig. 187.

Les sites de la vallée de la Kafirnigan

Le site de Kala-i Kafirnigan a livré les vestiges d'un ensemble constitué d'un sanctuaire carré précédé d'un portique en *iwan* et entouré sur ses trois autres côtés par un déambulatoire menant à un sanctuaire carré plus petit au dos, dont le dernier état, du début du VII^e siècle jusqu'au VIII^e siècle, a certainement servi de temple bouddhiste¹⁵. Le sanctuaire contenait en effet une structure centrale, avec une image assise du Bouddha et trois images debout, tandis qu'au milieu du côté extérieur du mur sud une grande niche abritait une image du Bouddha assis (**cat. 158**). Des piédestaux dans les angles, comme à Tapa Sardar, supportaient des statues, peut-être de gardiens des orientes (*lokapala*). Il était orné de peintures qui semblent avoir été réalisées par des artistes locaux : parmi elles, une scène d'offrande (*pranidhi*) (**cat. 159**).

Le site de Khisht-tepa sur la rive droite d'un affluent du Pandj, à l'écart des voies de circulation, a révélé les vestiges d'un ensemble bouddhiste du VII^e siècle (sans doute après le passage de Xuanzang en 631, qui n'y trouva aucune trace de moines bouddhistes) ou du VIII^e siècle (Hui Chao ayant rapporté que la population y était turque et adepte du bouddhisme hinayana)¹⁶. Il comprenait une cour centrale desservant plusieurs pièces et un sanctuaire entouré d'un déambulatoire au sud duquel une salle abritait un stupa à escaliers axiaux et des statues dans les angles.

L'ensemble était décoré de peintures et a livré des stupas miniatures (**cat. 157**) dans lesquels étaient parfois incluses des tablettes votives inscrites du credo bouddhique en brahmi (**cat. 155**), comme dans d'autres sites bouddhiques tels Sarnath, Ghazni ou Gilgit.

Ces sites, tout en montrant la combinaison d'éléments issus des traditions d'Inde et du Gandhara, mais aussi de certains sites des oasis du Turkestan chinois, attestent une école originale « du Tokharestan » par leurs salles voûtées et leurs *iwān* construits en terre crue, leurs sculptures réalisées sans structure de renfort et leurs peintures à la saveur locale.

En Sogdiane, en dépit de la mention de croyances bouddhistes dans l'histoire des Tang et de la présence de traducteurs réputés d'ascendance sogdienne de textes bouddhiques dans les colonies d'Asie centrale et de Chine, les traces de la présence du bouddhisme restent en revanche très ténues. Ce ne serait qu'après avoir émigré dans le bassin du Tarim, le corridor du Hexi ou dans d'autres régions de culture bouddhiste, après la prise de Samarkand par les Turks dans les années 560, que de nombreux Sogdiens côtoyant les Chinois ou les autres populations locales de ces régions¹⁷ seraient devenus adeptes du bouddhisme, aux côtés des manichéens, des nestoriens ou des mazdéens¹⁸, notamment dans les communautés de Khotcho et Dunhuang. De fait, aucun monastère bouddhique n'a été identifié en Sogdiane, et outre quelques vestiges isolés, pour la plupart retrouvés à Samarkand en Ouzbékistan, seules deux œuvres mises au jour à Pendjikent – un moule en terre cuite figurant un Bouddha assis de la cour du temple II¹⁹ et une peinture d'une maison édifiée vers 700²⁰ – peuvent être rattachées au bouddhisme. Elles présentent d'ailleurs des particularités iconographiques similaires aux quelques images excavées des grottes de Yungang et sculptées de Kucha.

La peinture, provenant d'une lunette au-dessus de la porte de la salle de réception (28) d'une maison du secteur XXV²¹, représenterait le bouddha du futur Maitreya, figure messianique du bouddhisme (**fig. 10**), particulièrement vénéré en Asie de l'Est et en Asie centrale aux ^{v^e-vii^e} siècles, comme en attestent aussi bien les vestiges que les textes (par exemple dans les grottes de Kyzil, où il est toujours situé dans une lunette sous la voûte des sanctuaires). La figuration possible d'un dragon, tout à fait compatible avec la figure de Maitreya et habituelle dans l'imagerie chinoise des Wei et des Qi du Nord, s'expliquerait également parce que cette créature est l'un des gardiens de l'enfer zoroastrien²². Cette image, par son emplacement et son iconographie, et bien que figurant une divinité étrangère, aurait eu une fonction apotropaïque. L'incorporation d'une composante exogène, repérée dans l'iconographie des figurations sogdiennes²³ (**cat. 115**), pourrait alors ici provenir de l'Asie centrale orientale.

L'existence d'une école « tokharienne » d'art bouddhique dans les sites du Tadjikistan permet de présumer que la diffusion du bouddhisme aurait pu se faire le long de sites jalonnant une route joignant la vallée de l'Amou-Darya au Xinjiang, cheminant entre le Zeravchan, les Pamirs et



Fig. 10

Reconstitution de la peinture murale située au-dessus de la porte de la salle de réception d'une habitation du début du VIII^e siècle, à Pendjikent. D'après Marshak 1990, fig. 24.

les monts Alaï, le long des rivières Kafirnigan et Vakhch au Tadjikistan²⁴, puis de la rivière Kyzylsou au Kirghizstan jusqu'à Kachgar. Tandis que les vestiges de Sogdiane teintés de culture indienne empruntée à l'art bouddhique du Gandhara et du Tokharestan, mais aussi du bassin du Tarim, pourraient indiquer que cette région aurait bien pu être, comme l'a suggéré K. Abdullaev, le chaînon reliant le Tokharestan au Xinjiang²⁵.

1 Lévi et Chavannes 1895, p. 354-355 et p. 357; Chavannes 1903, p. 198, 242-245; Golden 1992, p. 127-141.

2 Litvinski et Zejmal 1971; 2004.

3 Pathak 2008.

4 Bareau 1955, p. 57, 60-61, 76.

5 Francfort et Debaine-Francfort 1993; Debaine-Francfort, Idriss et Wang 1994; Debaine-Francfort et Idriss 2001.

6 Pepper 1995, p. 25-28.

7 Takakusu, Watanabe et al. 1924-1932, p. 858a; Demiéville 1951, p. 379 et note 4, p. 382 et note 4; Soper 1959, p. 270.

8 Miyaji 1992, p. 17-18; 2003, p. 128.

9 Bareau 1955, p. 58, 75-76.

10 Rhie 2002, p. 666-668.

11 Taddei et Verardi 1978, p. 82, 91; Taddei 1992, p. 461-462; Verardi et Papparatti 2005, p. 424-425, 434, 441; Filigenzi 2008, p. 54.

12 Paiman 2012, p. 35-36, fig. 10, 12 et 13; 2013, p. 62-63, 49, 70-71.

13 Lee 2010, p. 41, 47-48.

14 Miyaji 2003, p. 137-152.

15 Litvinski 1981, p. 35-66.

16 Mullokandov 1990, p. 12-20.

17 Grenet 1996, p. 65-84.

18 Zhang 2001.

19 Marshak et Raspopova 1997-1998.

20 Marshak 1990, p. 304-305.

21 Marshak et Raspopova 1990; Marshak 1990, p. 304-305.

22 Marshak 1990, p. 304-306.

23 Belenitski 1958b, p. 173; Compareti 2008, p. 14.

24 Le Berre 1965, p. 85.

25 Abdullaev 2000, p. 175.

LE SITE D'ADJINA-TEPA



Cat. 143 Mise au jour d'une statue colossale de Bouddha en parinirvana datant de la seconde moitié du VII^e siècle – première moitié du VIII^e siècle

Tadjikistan, Adjina-tepa
(district de Vakhch)
Musée national des antiquités
du Tadjikistan

Cat. 144 Stupa votif

Tadjikistan, Adjina-tepa
(district de Vakhch),
cour du stupa principal
Seconde moitié du VII^e siècle –
première moitié du VIII^e siècle
Terre cuite
H. 60 ; L. 200 ; P. 200 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, RTL 13

Cat. 145 Tête de femme

Tadjikistan, Adjina-tepa
(district de Vakhch),
cour du stupa principal
Seconde moitié du VII^e siècle –
première moitié du VIII^e siècle
Terre crue
H. 23 ; L. 20 ; P. 15 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, RTL 99/470





Cat. 146 Torse de personnage en caftan (tokharien ?)

Tadjikistan, Adjina-tepa (district de Vakhch), corridor XXVIII
 Seconde moitié du VII^e siècle – première moitié du VIII^e siècle
 Terre crue, traces de polychromie
 H. 70; L. 44; P. 13,5 cm
 Musée national du Tadjikistan, RTL 79 / KV 13990 80

Dans le couloir de circumambulation, à l'angle opposé du *parinirvana* (zone XXVIII), le buste grandeur nature d'un personnage laïc a été retrouvé abrité dans une niche. Le personnage porte un vêtement à col croisé et double revers en fine étoffe, au plissé fin évoquant un drapé mouillé, et un vêtement de dessous à col montant, également en fine étoffe. Bien que de type iranien, ce costume est traité d'une façon qui le distingue de celui des Tokhariens tels que connus par leurs représentations peintes en Asie centrale (grotte 8 de Kyzil, ou Balalyk-tepe), mais le rapproche davantage des habits plus souples drapant des figures héritées de la tradition hellénistique dans l'art du Gandhara, tels ceux du couple princier de Fondukistan (niche E), ou même de certains personnages de la peinture sogdienne par exemple par les plis des manches. De la même façon, les mèches de cheveux bouclés, à l'origine peintes en noir et réunies en chignon au sommet de la tête, sont modelées avec une vivacité rappelant la facture nerveuse des coroplastes pour certaines figures de Hadda.

Une tête d'enfant coiffée d'un chapeau a été découverte à proximité, avec des arcades sourcilières et des yeux largement étirés vers les tempes, selon un mode centrasiatique. Ces deux images, qui auraient pu faire partie d'un même groupe, comme sur une des plaques de Kafyr Kala ([cat. 162](#)), auraient initialement appartenu à un ensemble (une scène bouddhique d'offrandes ?) tapissant le couloir de déambulation, avant d'être ensuite placées dans une niche pour les sauvegarder.

V. Z.







Cat. 147 Tête de Bouddha

Tadjikistan, Adjina-tepa (district de Vakhch)
Seconde moitié du VII^e siècle –
première moitié du VIII^e siècle
Terre crue
H. 45 ; L. 30 ; P. 16 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
RTL 150

Cat. 148 Tête de Bouddha

Tadjikistan, Adjina-tepa (district de Vakhch)
Seconde moitié du VII^e siècle –
première moitié du VIII^e siècle
Terre crue
H. 12,5 ; L. 10 ; P. 15,5 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
RTL 150/473

Cat. 149 Tablette votive figurant un bouddha auréolé assis en méditation entre deux stupas

Tadjikistan, Adjina-tepa (district de Vakhch), cour du monastère
 Seconde moitié du VII^e siècle – première moitié du VIII^e siècle
 Terre cuite
 H. 16,5 ; L. 14 ; P. 7 cm
 Musée national des antiquités du Tadjikistan, RTL 95 (15) / 459

Cette tablette votive a été retrouvée dans les débris de la niche n° 1 du bras sud de l'angle nord-ouest du déambulatoire. Deux terres différentes ont été utilisées, l'une rouge et l'autre vert clair pour faire ressortir le bouddha central. D'autres fragments de tablettes ont été découverts à proximité, dont un très proche de celui-ci et réalisé également à l'aide de deux couleurs de terre.

Cette tablette votive, figurant un bouddha assis les jambes croisées dans la position du lotus entre deux stupas (dont un seul est intact), répond à un type connu dans le monde bouddhique à l'époque des Tang, mais qui semble avoir été peu représenté parmi les vestiges d'Asie centrale : quelques exemples provenant de moules apparentés bien que distincts ont été mis au jour au Xinjiang à Dunhuang (conservés dans la collection Otani au musée national de Tokyo ; au MNAAG, EO 1235 et EO 1236) et dans la grotte 13 à Wang Fo Xia (conservés au British Museum, MAS 956). Les fins plis de la robe du bouddha rappellent ceux des images en stuc du monastère (**cat. 146**) ou d'images de la peinture sogdienne. De même, le stupa préservé, avec une haute base quadrangulaire flanquée d'un escalier axial et surmontée d'un dôme en bulbe aplati et une série de parasols, évoque les stupas votifs miniatures retrouvés dans le monastère de Khisht-tepa (**cat. 157**). Ces particularités pointent vers une fabrication locale de ces tablettes votives produites à destination des fidèles, qui attesterait un moment de grande activité du monastère, confirmée par les vestiges d'images colossales comme celle du Bouddha en *parinirvana* (**cat. 143**).

V. Z.





Cat. 150 Pied d'un bouddha assis en méditation

Tadjikistan, Adjina-tepa (district de Vakhch)
Seconde moitié du VII^e siècle –
première moitié du VIII^e siècle
Terre crue, traces de polychromie
H. 26; L. 40; P. 50 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
38413 (2)



Cat. 151 Jambes d'un bouddha assis en méditation

Tadjikistan, Adjina-tepa (district de Vakhch)

Seconde moitié du VII^e siècle –

première moitié du VIII^e siècle

Terre crue, traces de polychromie

H. 45 ; L. 100 ; P. 30 cm

Musée national des antiquités du Tadjikistan,

RTL 10/39310 KVP



Cat. 152 Jambes d'un bouddha assis en méditation

Tadjikistan, Adjina-tepa (district de Vakhch)
 Seconde moitié du VII^e siècle –
 première moitié du VIII^e siècle
 Peinture sur torchis stuqué
 H. 55 ; L. 95 ; P. 7 cm
 Musée national des antiquités du Tadjikistan,
 RTL 19 / 30920 KVP

Cat. 153 Les « Mille Bouddhas » (fragment)

Tadjikistan, Adjina-tepa (district de Vakhch),
 voûte du couloir XXVII
 Seconde moitié du VII^e siècle –
 première moitié du VIII^e siècle
 Peinture sur torchis stuqué
 H. 41 ; L. 50,5 ; P. 3 cm
 Musée national des antiquités du Tadjikistan,
 RTL 7 / 38410 KVP



Cat. 154 Torse de figure princière, de devata ou de bodhisattva

Tadjikistan, Adjina-tepa (district de Vakhch),
 corridor XXIII
 Seconde moitié du VII^e siècle –
 première moitié du VIII^e siècle
 Terre crue
 H. 75 ; L. 35 ; P. 30 cm
 Musée national du Tadjikistan,
 RTL 9 / KV 14096



AUTRES SITES BOUDDHIQUES DU TOKHARESTAN

Cat. 155 Tablette initialement incluse dans un stupa votif, inscrite du credo bouddhique (*dharma-paryaya*)

Tadjikistan, Khisht-tepa
Seconde moitié du VII^e siècle – première moitié du VIII^e siècle
Terre crue
H. 0,9 ; D. 2 cm
Inscription en brahmi :
« Des conditions qui proviennent d'une cause, le Tathagatha a expliqué la cause, ainsi que leur suppression. Telle est la doctrine du grand ascète »
(*Ye dharma hetu prabhava hetum tesham tathagato hya va da tesham cha yo nirodha evam vadi maha shramanah*)
Musée national des antiquités du Tadjikistan, KP 551/3



Cat. 156 Tétradrachme de Vima Kadphisès

Tadjikistan, Khisht-tepa
Vers 112/113-127 apr. J.-C.
Bronze
D. 2,5 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, KP 551/8



Cat. 157 Stupas votifs

Tadjikistan, Khisht-tepa
Seconde moitié du VII^e siècle – première moitié du VIII^e siècle
Terre crue
H. 10 ; L. 8 ; P. 8 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, 1191/282, 1191/283, 1191/286



Cat. 158 Tête de Bouddha

Tadjikistan, Kala-i Kafirnigan
VII^e-VIII^e siècle
Terre crue, traces de peinture
H. 37 ; L. 27 ; P. 16 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, RTL 221



Cat. 159 Scène d'offrande (*pranidhi*)

Tadjikistan, Kala-i Kafirnigan, couloir autour du sanctuaire
 VII^e-VIII^e siècle
 Peinture sur torchis stucé
 H. 78,5 ; L. 102 ; P. 6 cm
 Musée national des antiquités du Tadjikistan, RTL 226

Cette peinture murale provient du mur flanquant l'entrée du petit sanctuaire bouddhique de Kala-i Kafirnigan, actif aux VII^e-VIII^e siècles. Elle figure une procession de donatrices aux épaules couvertes d'un manteau à motifs inscrits dans des médaillons emperlés (**cat. 104**) et d'un donateur masculin (plus jeune ?) agenouillé, précédés d'un moine vêtu d'une robe orange. La couleur de ce vêtement confirme les témoignages de Xuanzang et Yijing permettant de présumer l'affiliation des moines de ce monastère à la secte bouddhique du Petit Véhicule des Mahasanghika, ce que corroborent les images des Mille Bouddhas sur les murs des galeries.

La figuration de ce type de procession s'inscrit dans une tradition attestée par les vestiges de peintures bouddhiques dans quelques oasis de l'ancien Turkestan oriental, ainsi que dans les parties basses des peintures des grottes de Dunhuang depuis les Wei occidentaux (535-556), ou sur celles des grottes ouïgoures de Bezeklik (IX^e-XI^e siècle) dans l'oasis de Tourfan.

Le fond rouge en arrière-plan de la procession évoque celui d'autres peintures du Tokharestan (scène d'offrandes d'Adjina-tepa) et de Sogdiane (Pendjikent ou Varakhcha dans l'actuel Ouzbékistan), mais aussi de certaines peintures bouddhiques ouïgoures de Bezeklik, sur lesquelles les donateurs représentés tiennent des fleurs apportées en offrande. Leur grande taille, imageant de réels donateurs, incite à les rapprocher des grandes figures peintes au X^e siècle sur les prédelles des peintures votives dédiées à des défunts et à celles des grottes de Dunhuang, au moment où les liens avec les Ouïgours y sont avérés (Russell-Smith 2005, p. 227-231). Cette peinture confirme ainsi les échanges entre l'art bouddhique des Tokhariens et celui des oasis d'Asie centrale, au moment de l'hégémonie des Turks.

V. Z.





Cat. 160 Tête de Bouddha

Tadjikistan, Kafyr Kala, sanctuaire bouddhique
vii^e siècle
Peinture sur torchis stucé
H. 19; L. 21,5; P. 4 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
KP 1016



Cat. 161 Tesson de jarre estampé avec scène de chasse au lion dans un médaillon emperlé

Tadjikistan, Kafyr Kala

vii^e siècle

Terre cuite

H. 14 ; L. 13 ; P. 2 cm

Musée national des antiquités du Tadjikistan, 433

Cat. 162 Plaque de revêtement avec deux personnages en caftan et un enfant

Tadjikistan, Kafyr Kala
 VII^e siècle
 Terre cuite
 H. 19,5 ; L. 19,5 ; P. 2 cm
 Musée national du Tadjikistan, KV 13784

Cette plaque en terre cuite est décorée d'une scène de donation. L'empreinte représente trois donateurs : deux hommes et un jeune garçon dont les têtes sont tournées vers la droite. Le pourtour de l'empreinte est orné de petits cercles, se succédant à la façon d'une chaîne et imprimés sur l'argile à l'aide d'un petit tube. Le roi, à la tête du cortège, est vêtu d'un caftan croisé bordé de fourrure et d'un pantalon avec des plis marqués. Sa couronne est surmontée d'un croissant de lune et d'un disque. Dans sa main gauche, il tient un objet ressemblant à une coupe, dans sa main droite, des rameaux. Un poignard est accroché à sa ceinture du côté gauche. Le jeune garçon, probablement son fils, présente son offrande de la main gauche. Le troisième personnage, avec un anneau à l'oreille droite, semble être un serviteur. Il porte un arc dans son étui et un carquois rempli de flèches. Le garçon et le serviteur n'ont pas de couvre-chef, leurs caftans sont de la même coupe que celui du roi, mais sans aucune bordure. Le pantalon du serviteur est également resserré aux chevilles et forme des plis. Les genoux des personnages sont légèrement pliés car ils sont en mouvement.

A. S.



LES CROYANCES DES NOMADES TURKS OCCIDENTAUX

Cat. 163 Pierre tombale anthropomorphe (*balbal*)
des sépultures des nomades turks occidentaux

Tadjikistan, district de Djirgatal

VI^e-VII^e siècle

Pierre

H. 83 ; L. 34 ; P. 19 cm

Musée national des antiquités du Tadjikistan, 476





LA CONQUÊTE
ARABE
ET LA FRAPPE
DES PREMIÈRES
MONNAIES
ISLAMIKES
EN ASIE
CENTRALE

ABDUVALI SHARIFZODA

La conquête de l'Asie centrale par les Arabes commence au milieu du VII^e siècle et se déroule en trois temps. La première étape (644-704) vise à l'exploration du terrain et au pillage. La deuxième (705-715) est celle de campagnes militaires d'envergure ayant pour but de conquérir ces territoires. Elle est marquée par une résistance acharnée de la population locale contre les envahisseurs arabes. La troisième étape (714-820) est caractérisée par l'expansion de l'islam, le durcissement de la politique colonialiste des Arabes, la résistance des peuples de l'Asie centrale et, ultérieurement, l'émergence d'États nationaux (tahiride, saffaride et samanide).

Comme on le sait, avant l'expansion de l'islam et en dépit des liens commerciaux développés, les Arabes ne frappent pas leur propre monnaie, utilisant les monnaies byzantine et sassanide. En revanche, en Asie centrale, à côté des drachmes sassanides circulent des pièces de monnaie frappées sur place.

À la veille de la conquête arabe, les pays d'Asie centrale frappent et font circuler la monnaie locale, c'est-à-dire sogdienne et tokhare. Des fouilles archéologiques au Tadjikistan ont mis au jour des objets numismatiques de valeur. En 1932, dans la forteresse du mont Mugh, on exhume des pièces de monnaie sogdiennes en bronze et une drachme en argent du roi sassanide Vahram. V. O. Smirnova mentionne la découverte de 1 440 pièces de monnaie lors des fouilles de l'enceinte fortifiée de Pendjikent de 1949 à 1956. Il s'agit de fals sogdiennes, celles des *khoudah* (princes) de Boukhara et d'autres, datant du début du règne des Abbassides.

Les premières pièces de monnaie arabes sur le territoire du Tokharestan font leur apparition vers la fin du VII^e siècle. Ce sont des pièces arabo-sassanides, trouvées en 1965 dans l'enceinte fortifiée de Say Sayed et frappées par Salm ibn Ziyad, gouverneur arabe de Khorasan (679-683). Des dirhams arabo-sassanides sont également retrouvés au cours des fouilles d'un monastère bouddhique dans le district de Khovaling. Quatre de ces pièces portent la marque du gouverneur de Khorasan Rabi ibn Ziyad. L'une d'entre elles est frappée dans la ville iranienne d'Apnouran. Sur le même site sont mises au jour des pièces de monnaie avec des inscriptions en sogdien, ainsi que d'autres, sans inscription, décorées d'une rosace en forme de tourbillon.

L'exploration de l'enceinte fortifiée de Pendjikent au Tadjikistan révèle la présence d'un trésor contenant de nombreux dirhams omeyyades, notamment des villes de Damas, Wasit, Kirman, Istarkh et al-Baba (704-735). Ce même trésor comporte des pièces de monnaie datant de la période tardive des *khoudah* de Boukhara. Un autre trésor de monnaie omeyyade est retrouvé à proximité de Pendjikent dans le village de Wakhan du district d'Aïni. En 1979, E. Davidovitch, dans son étude de ce trésor, confirme la circulation sur le territoire tadjik, depuis la fin du VII^e et jusqu'à la fin du VIII^e siècle, de dirhams omeyyades et abbasides frappés au-delà des frontières du Tadjikistan.

Dans la première moitié du VIII^e siècle, en Asie centrale et sur le territoire actuel du Tadjikistan, des dirhams omeyyades ont cours au même titre que la monnaie frappée par les seigneurs locaux. Citons comme exemple les dirhams des *khoudah* de Boukhara et de Sogdiane et des imitations des drachmes de Peroz et de Housrav, en particulier au Tokharestan du Nord (cat. 164). Or, au milieu du VIII^e siècle, avec l'affermissement de la présence arabe à Samarkand, à Boukhara et à Kesh apparaissent les premières pièces de monnaie locale portant des inscriptions arabes, mais encore ornées de motifs datant de la période d'avant l'islamisation. Les pièces de monnaie de Kesh sont les premières pièces arabophones de l'Asie centrale.

À Boukhara, en 755-756, au nom du gouverneur de Khorasan, Abou Daoud Khalid, sont mis en circulation les premiers fals islamiques. Plus tard, des pièces de monnaie en cuivre frappées au nom de gouverneurs arabes sont produites à Samarkand, Kesh, Ferghana, Shash (Tachkent), dans la principauté de Chaghaniyan et à Termez. Ces pièces sont décorées de symboles islamiques, leur pourtour porte la date de l'émission.

À partir du milieu du VIII^e siècle, les symboles religieux musulmans constituent un élément obligatoire de la légende d'une pièce de monnaie. Avec l'accroissement de l'islamisation de la population locale, les Arabes interdisent aux seigneurs locaux de frapper la monnaie à leur nom, ce droit étant réservé aux califes.

Les recherches menées par O. Smirnova démontrent que la circulation monétaire en Asie centrale à l'époque de la conquête arabe s'étale sur trois périodes. Au cours de la première période (début du VIII^e siècle – fin des années 740), les seigneurs locaux continuent à frapper une monnaie à leur nom ; les dirhams omeyyades introduits en Asie centrale ont cours avec elle. La deuxième période (fin des années 740 jusqu'en 755) se distingue par l'apparition des premières pièces locales inscrites en arabe. Elles sont peu nombreuses, ce qui signifie que le volume de la masse monétaire est restreint, et l'émission de courte durée. Au début de la troisième période, le droit d'émission est réservé aux gouverneurs arabes au détriment des seigneurs locaux, et marqué par l'instauration de la monnaie épigraphique. Néanmoins, la frappe et la circulation de pièces des *khoudah* de Boukhara ornées de motifs d'avant l'expansion de l'islam ont toujours lieu.



Cat. 164 Monnaie sassano-heptalite imitant une drachme de Peroz (mort en 484) : à l'avant, buste de roi à couronne ailée ; au revers, autel du feu flanqué de deux personnages

Tadjikistan, Kala-i Kafirnigan

v^e-vi^e siècle

Argent

D. 2,8 cm

Musée national des antiquités du Tadjikistan, N 429



Cat. 165 Monnaie arabo-sassanide imitant une drachme de Khosroès II (590-628) : à l'avant, tête de roi à couronne ailée et inscription en arabe « *bismillah* » (« au nom d'Allah ») ; au revers, autel du feu flanqué de deux personnages, d'un croissant de lune et d'une étoile

Tadjikistan, Khisht-tepa
Seconde moitié du VII^e siècle – première moitié du VIII^e siècle
Argent
D. 3,5 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan, KP 551/4



LES SAMANIDES

ANNA CAÏOZZO

Entre 875, date de leur légitimation par le calife abbasside, et 999, année marquant leur défaite devant les Turcs Qarakhanides, les Samanides fondèrent en Asie centrale l'émirat le plus original de l'Empire abbasside déclinant. Participant de la *shu'ubiyya*, ce mouvement culturel remettant la culture iranienne à l'honneur, par le choix du persan comme langue de gouvernement ou la promotion de l'histoire mythique de la Perse et de sa royauté, tout en demeurant de fidèles vassaux du calife de Bagdad et d'actifs propagateurs de l'islam sunnite, les Samanides influencèrent durablement l'histoire régionale de l'Asie centrale, où ils figurent comme de lointains précurseurs pour de nombreux habitants de l'actuel Tadjikistan¹. La proximité de l'ancienne capitale samanide, Boukhara, et, mieux encore, des vestiges archéologiques de Khulbuk et de Bundjikat en rappellent directement la grandeur.

En effet, l'émergence des Samanides au IX^e siècle, puis leur âge d'or au X^e siècle, sont liés, comme partout ailleurs de l'Atlantique à l'Inde, à la mise en place de pouvoirs régionaux indépendants dans le contexte d'affaiblissement du califat abbasside de Bagdad (749-1258), qui culmina mi-X^e siècle avec la proclamation du califat fatimide ismaélien en 909 (Ifriqiyya, Égypte, Palestine), et l'apparition du calife omeyyade d'al-Andalus en 929.

Mise en place et destin de la principauté samanide

En Asie centrale, la mise en place de principautés territoriales fut le produit de la nomination de dynasties de gouverneurs abbassides, tels les Tahirides du Khorasan, de pouvoirs auto-proclamés comme les Saffarides du Séistan (868-903) guidés par leurs chefs Rafi' puis Nasr b. al-Layth b. Sayyar, ou encore de l'ascension de chefs issus de l'aristocratie locale suppléant aux tâches des gouverneurs officiels.

Sous le califat d'al-Ma'mun (813-833), pour venir à bout des Saffarides, les Tahirides s'appuient sur des seigneurs locaux de Transoxiane descendant de Saman-Khuda, un *dihqan* zoroastrien de la région de Balkh converti à l'islam sous le gouverneur omeyyade Asad b. 'Abd Allah al-Qasri (725/727-735/738). Son fils Asad, puis ses quatre petits-fils nommés au début du IX^e siècle en raison de leurs qualités militaires, sont chargés d'administrer le Khorasan et la Transoxiane : Nuh (m. 842) à Samarkand, Ahmad au Ferghana, Yahya dans le Shash et l'Oustrouchana, et Ilyas à Herat.

Après la chute des Tahirides sous les coups des Saffarides, deux des sept enfants d'Ahmad, Nasr et Isma'il, furent les fondateurs de la dynastie samanide. Nasr fut nommé gouverneur de Boukhara par le calife Mu'tamid (870-892) en 875 ; après une succession de combats fratricides débuté en 888, son frère Isma'il lui succéda en 892. Boukhara fut dès lors promu capitale de l'émirat. En 900, après une victoire sur le Saffaride 'Amr ibn al-Layth, Isma'il incorpore le Séistan, le Tokharestan et le Kaboulistan à ses territoires ; il est alors nommé gouverneur de Transoxiane et du Khorasan par le calife Mu'tadid (892-902).

Les Samanides deviennent, entre 919 et 1005, de véritables dynastes locaux indépendants, exprimant très tôt leur souveraineté par la *sikka* ou frappe de monnaie, des dirhams d'un type mixte, et des dinars vers 892 avec Isma'il ibn Ahmad. Isma'il incarne d'ailleurs le prototype du bon souverain conforme au portrait des miroirs au prince de cette époque ou rédigés pour eux comme la *Nasihah al-muluk* du Pseudo-Mawardi². Ils demeurent toutefois loyaux vis-à-vis des Abbassides par l'envoi d'un tribut déguisé en cadeaux (dont des textiles précieux) et des rapports d'activité ; ils font également mentionner le nom du calife dans la *khutba*, le sermon du vendredi, et sur les monnaies à côté du nom de l'émir. Sur l'ensemble de la période, les Samanides n'usèrent que du titre d'*amir al-mu'minin*, commandeur des croyants, inscrit sur quelques monnaies, et n'adoptèrent pas de *laqabs* (surnoms honorifiques) concurrençant le califat, exception faite du dernier émir : « Muntasir ». Glorifiés de surnoms après leur mort, Ahmad est *Amir al-shahid* (le chef martyr), 'Abd al-Malik ibn Nuh, *Mu'ayyad* (Soutien) ou Mansur ibn Nuh, *Muzaffar* (Victorieux) ou encore al-Malik al-Mu'azzam (le plus élevé des rois)³. Le fils d'Isma'il, Ahmad (907-914), fut en outre considéré comme un pieux musulman rétablissant l'arabe comme langue d'administration, geste qui lui coûta la vie dans un contexte de renouveau du persan, et il fut remplacé par son jeune fils, Nasr II (914-943).

La gestion de l'État samanide fut inspirée du modèle abbasside adoptant la centralisation au profit de l'émir assisté par des gouverneurs de province, en réalité des souverains locaux, et dix *diwan* (bureaux) gérés par des dynasties de secrétaires persans issus des familles Jayhani (914-918), Bal'ami (918-938) ou 'Utbi, titulaires des fonctions importantes de vizir, chancelier, trésorier⁴. La force des Samanides reposait sur une organisation administrative efficace, la perception de lourdes taxes sur les terres agricoles ou le commerce, et sur l'armée. Aux mains d'un *hajib*, ou commandant en chef, elle se compose d'Iraniens, d'une garde turque servile de *ghulam* dont la puissance ira croissante.

Le contrôle de la frontière au nord-ouest du Khorasan, les dépenses militaires et la montée en puissance des éléments turcs de l'armée furent les problèmes récurrents des Samanides. Nuh (943-954), par exemple, s'efforça de résister aux émirs Buyides du Daylam, grâce au soutien des Ziyarides du Tabarestan, confiant au général turc Ibrahim b. Simjur la garde du Khorasan. Après un affaiblissement du pouvoir sous 'Abd al-Malik ibn Nuh (954-961), son frère et successeur Nuh restaura le pouvoir émiral (961-976).

Sous les trois derniers Samanides, l'expansion turque eut raison de l'État persan. Sous Mansur, en 992, avec la complicité des Simjurides, les Turcs Qarakhanides menacent et ce sont d'autres Turcs, Sebuktigin et son fils Mahmud, à la tête d'un régiment basé à Ghazni, qui accourent à la rescousse. À la mort de Nuh, en 997, les Turcs Qarakhanides s'installent à Boukhara et, de son côté, Mahmud b. Sebuktigin s'empare de toutes les régions au sud de l'Oxus. Le dernier des trois frères, Abu Ibrahim Isma'il dit Muntasir, meurt en 1005 dans une vaine tentative de reconquête. Désormais, toute la région fut turquisée exception faite de l'enclave correspondant au Tadjikistan actuel. La langue administrative resta le persan, celle des sciences et de la religion, l'arabe, et le turc celle de la population⁵.

Essor économique et commercial

Régnant sur une mosaïque ethnique composée au nord-nord-est de Sogdiens, Bactriens et Tokhariens, sur le bas-Oxus de Khorezmiens, d'Iraniens au Ferghana, Khorasan et Pamir (outre des communautés saka), les Samanides introduisirent en Asie centrale des formes d'organisation et des pratiques sociales et culturelles qui les distinguèrent des Sogdiens et des conquérants musulmans.

En cent années de règne stable et avec la fin des luttes régionales intestines, l'État samanide connut une prospérité indéniable : cinq régions principales, la Chorasmie avec l'Oxus, la Sogdiane avec Boukhara et Samarkand, le Ferghana, le Shash (Tachkent) et la Bactriane, l'actuel Tadjikistan. La société était organisée en trois catégories : les gens de savoir comprenant les scribes (*dabir/katib*), les lettrés (*farhangi/adib*), les religieux (*damihmand/alim*) ; puis les marchands, les artisans et enfin les *dihqan* ou propriétaires terriens, en voie d'appauvrissement et assimilés en fait aux paysans, en raison de l'exode des campagnes vers les villes. Les ressources économiques de l'État, en plus des terres octroyées aux grandes familles en *iqta*⁶, provenaient de la rente foncière. Aux productions céréalières et fruitières des vallées et oasis irriguées du Khorasan à la Sogdiane, s'ajoutaient l'artisanat de luxe (papier, textiles et *tiraz*, production de métaux et d'armes) et le riche commerce inter-régional, sans oublier les centres miniers de Transoxiane (rubis, lapis-lazuli, argent, or, cuivre, turquoise, ammoniacque, etc.) où travaillaient libres et esclaves. Grâce à l'agriculture et aux mines, un artisanat prospère se développa notamment des textiles – des cotonnades dans la région de Boukhara et Samarkand, et près des steppes (Ourgouentch) –, des vêtements de laine et des objets en cuir. Des objets en verre étaient aussi produits à Samarkand et exportés en Chine. Dans cette région à la croisée des routes commerciales, dont la principale route de la Soie (Bagdad, Hamadan, Nishapur, Merv, Amul, Boukhara, Samarkand, Oustrouchana, Shash, Taraz, Balasagun, etc.), prospérait le commerce des esclaves (des Turcs, des Saqaliba des mondes slaves, ou encore issus des prises de guerre locales). À la confluence du monde des steppes et au-delà des régions septentrionales d'où venaient des produits convoités (fourrures, cuir, miel, cire) et de la Chine (laques, bambous, textiles), les terres samanides servaient de plate-forme et de relais vers les autres régions du califat et la prospérité de ce commerce samanide trouve un écho sans conteste dans l'essor monétaire et la frappe de dirhams non seulement au Khorasan mais aussi dans toutes les régions de l'Iran – et leur découverte en Europe septentrionale (Scandinavie, Russie, îles britanniques, Islande) témoigne de réseaux actifs et pérennes préfigurant la globalisation de l'époque mongole dont le cœur et l'activité venaient des mêmes régions⁷.

Identité iranienne et islamisation

Le second trait propre à la période samanide est sans nul doute la mise à l'honneur de l'appartenance iranienne à laquelle participent d'autres dynasties, à l'instar des Ziyarides, des Kakuyides ou des Buyides de la Caspienne. La famille samanide revendiqua, elle, une filiation avec le héros Bahram Tchubina, rival malheureux de Khusraw Parviz (590-628). De ce fait, alors qu'ils règnent sur une région majoritairement peuplée de turcophones, les Samanides s'attachent à développer la langue de l'Iran en écriture arabe, le persan, que la poésie de Rudaki (858-940) ou encore celle de Daqiqi (vers 980) qui, à la demande de Nuh ibn Mansur, entreprit la rédaction du *Shah-nameh*, ou *Livre des rois*, la grande épopée que Ferdowsi de Tus (935-1020 environ) continua et acheva entre 994 et 1010. Cette dernière résume l'engagement des Samanides à ressusciter la mémoire des origines et les fondements de l'identité iranienne par la promotion de la royauté perse préislamique⁸ et de ses symboles, le *bazm o razm* (fêtes et combats) et le souvenir du zoroastrisme⁹. Ferdowsi grandit à l'époque des Samanides et, dans sa reprise de l'épopée, il s'inspira de la culture de la Perse antique, des textes zoroastriens, et surtout des légendes de l'Asie centrale, celle du héros Rostam tel qu'on le voit sur les fresques de Pendjikent¹⁰, celle de Siyavush, omniprésente dans les imaginaires collectifs¹¹.

L'aristocratie et le personnel de la cour issu des grandes familles iraniennes œuvrèrent également dans ce sens. La grande *Histoire des prophètes et des rois* de Tabari (m. 923) est alors compilée et traduite en persan par Bal'ami pour Mansur en 963¹². De la même façon, le traité botanique *De Materia Medica* de Dioscoride (m. 90 apr. J.-C.) fut traduit de l'arabe au persan et illustré par Natili en 990-991 pour un notable¹³. Enfin, l'œuvre phare d'Ibn al-Muqaffa, les fables de *Kalila wa Dimna* venues d'Inde sous les Sassanides, fut traduite en persan tout comme le *Tafsir*, commentaire du Coran de Tabari. En outre, de grands scientifiques firent leur carrière en Asie centrale : les mathématiciens Khwarizmi (m. 850) ou Farghani (m. vers 861), l'astrologue Abu Ma'shar al-Balkhi (m. 886), les médecins Razi (m. 932) ou Ibn Sina né en 980 près de Boukhara, ou encore le grand savant Biruni (973-1040).

Le troisième trait et non des moindres fut la promotion de l'islam sunnite en Asie centrale car les Samanides, de doctrine hanéfite, furent d'ardents propagateurs de la foi par l'envoi de missionnaires soufis d'une rare efficacité, mais aussi par des campagnes militaires des *ghazi* (combattants de la foi) du Khorasan contre les Turcs du Nord, dont les nomades turcs Karluks contre lesquels la frontière fut fortifiée en 893¹⁴. Toute atteinte à l'orthodoxie sunnite ou à l'identité iranienne se voyait sanctionnée : ainsi, Ahmad ibn Isma'il fut assassiné en 914 pour avoir trahi « l'iranité » ; son fils Nasr, qui étendit pourtant le royaume jusqu'à Rayy, fut à son tour accusé par les *'ulama* sunnites de soutenir l'ismaélisme très en vogue dans l'aristocratie¹⁵.

Des arts originaux de Nishapur à Khulbuk

L'étendue de la principauté, de l'Iran oriental aux portes de la Chine, induisait des formes d'art spécifiques aux identités locales et régionales.

Parmi les formes d'art les plus représentatives de la période samanide, la céramique de Nishapur est l'une des plus notables et elle se décline en plusieurs types¹⁶. Celle polychrome à fond jaune et à décors figuratifs est certainement l'une des plus étonnantes. Pour l'essentiel, des bols et des assiettes sont ornés de figures de personnages parfois affrontés et dotés d'ailes ou encore de cavaliers en armure encerclés de myriades d'oiseaux et de décors. Pour expliquer les thèmes étranges de ces céramiques, la survie de thèmes chrétiens syriaques, nestoriens ou encore manichéens et bouddhistes a été évoquée. Un deuxième type de céramique répandu dans le monde samanide est à engobe blanc décoré de formes stylisées végétales ou épigraphiques, en noir et rouille (orangé) sous glaçure plombifère transparente ; il peut quelquefois représenter des motifs tels des oiseaux ou des bijoux. On en retrouve ici des exemples dans les vaisselles de Bundjikat, notamment le bol à l'oiseau (cat. 167) et le bol à décor rouge (cat. 169). Un troisième type à décor exclusivement épigraphique en noir au manganèse, en arabe sur fond blanc engobé sous glaçure comme simulant une feuille de papier, est illustré par la petite jarre de Bundjikat sur laquelle est peint le mot *al-Yumn*, « félicité » (cat. 168). En général, les lettres *alif lam*, comme les inscriptions coraniques sur les assiettes, indiquent l'intérêt de la dynastie pour l'islam mystique¹⁷. Les céramiques moulées sans glaçure offrent un éventail de vaisselles : pots, pichets à long col, jarres (cat. 171), gourdes (d'Istaravchan, cat. 172), etc.

Le Khorasan était un producteur important de métaux (argent, or, etc.) et une terre de dinandiers renommés dans tout le monde islamisé produisant des objets précieux, comme des vaisselles d'usage courant en cuivre et bronze moulés tels ce bol (cat. 173) ou encore ce brûle-parfum en forme de lion mis au jour à Khulbuk (cat. 181), un modèle fréquent en Asie centrale. L'ivoire est également travaillé à l'image de ces petits objets retrouvés dans les fouilles de Khulbuk, dés à jouer ou encore pièces d'échecs (cat. 179-180).

Certes, peu nombreux dans les collections internationales, les textiles samanides étaient réputés en leur temps ; le fameux Suaire de Saint-Josse du musée du Louvre¹⁸, un sergé à chaînes multiples, rappelle que le Khorasan, en plus des cotonnades, produisait des soieries depuis l'époque sassanide, tout comme les régions de Samarkand ou Boukhara. L'architecture samanide est connue pour ses constructions de briques cuites introduites au cours de la conquête musulmane, ainsi que l'atteste le mausolée de l'émir Isma'il à Boukhara, plus ancien monument funéraire du monde musulman. De forme carrée, il est marqué par une coupole et quatre entrées à *ivan* qui renvoie au temple du feu zoroastrien, le *tchahar taq*, une forme qui se perpétuera à travers d'autres mausolées plus tardifs (celui de Sanjar à Merv, ou le Gur-i Amir à Samarkand)¹⁹.

Un autre édifice remarquable est la mosquée Nuh Gunbad (« neuf dômes ») à Balkh, datable du IX^e siècle, qui possède une structure en brique crue (murs de base) et dont les six énormes piliers « en pied d'éléphant »

portaient les arcades et le toit. Le bâtiment est entièrement enduit et décoré de stuc ouvragé à thèmes végétaux faisant écho aux styles A et B de Samarra²⁰ que l'on retrouve aussi à Nishapur, Afrasiab, ou encore dans le palais des princes de Khuttal à Khulbuk : ici, des thèmes végétaux – palmettes, feuilles stylisées, symétriquement disposées – alternent avec des rosettes décorées de motifs géométriques (**cat. 177**) ; des thèmes figuratifs peuvent y être observés (têtes de lion, **cat. 176**).

L'Asie centrale fut ainsi témoin sous les Samanides d'un âge d'or d'une centaine d'années, cette durée de vie maximale des dynasties comme l'explicitait si bien l'historien Ibn Khaldun. Son souvenir perdure et alimente les imaginaires régionaux d'une bien compréhensible nostalgie.

- | | | |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>1 Hughes 2017, p. 511-533.
 2 Marlow 2007, p. 181-192.
 3 Bosworth 1962, p. 210-233.
 4 Bosworth 1976, p. 58-59.
 5 Sur les Samanides, voir Frye 1975, p. 1-50.
 6 Sorte de fief qui, en Orient, sont des terres étatiques dont les revenus fiscaux sont concédés aux bénéficiaires.</p> | <p>7 Duplessy 1956, p. 101-163 ; Lewicki 1974, p. 219-233 ; Lieber 1990, p. 207-212.
 8 Sur Ferdowsi, voir Bomati et Nahavandi 2015, p. 121-133.
 9 Wilson 1922, p. 215-223.
 10 Azarpay et al. 1981.
 11 Grenet 1985, p. 24-26.
 12 Meisami 1999.
 13 Sadek 1983, p. 11-13, 15.</p> | <p>14 Tor 2009, p. 279-299.
 15 Chabbi 1977, p. 5-72.
 16 Wilkinson 1973.
 17 Volov 1966, p. 107-133 ; Masoumzadeh 2018, p. 199-214.
 18 Makariou 2012, p. 114-117.
 19 Michailidis 2014, p. 21-39.
 20 Voir la contribution de Pierre Siméon, p. 252.</p> |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|





Cat. 166 Aquamanile tripode en forme d'oiseau à tête humaine (?) rappelant les fabuleux kalavinka ou kinnara de la mythologie indienne

Tadjikistan, Kala-i Kakhkacha III

ix^e-x^e siècle

Terre cuite

H. 24 ; L. 24 ; P. 15 cm

Musée national du Tadjikistan, KP 207/2454

Cat. 167 Bol à décor d'oiseau

Tadjikistan, Shahrstan

ix^e-xi^e siècle

Céramique

H. 8 ; D. 17 cm

Musée national des antiquités du Tadjikistan, KP 1113/211

Cat. 168 Vase portant l'inscription en coufique « *al-Yumn* » (« félicité »)

Tadjikistan, Istaravchan

x^e-xi^e siècle

Céramique

H. 15 ; D. 12 cm

Musée national des antiquités du Tadjikistan, 941/3442

La vaisselle d'apparat utilisée en Asie centrale sous les Samanides se caractérise par des décors moulés (cat. 166, 167), des décors glaçurés à dominante verte et jaune (cat. 171) et par de magnifiques décors d'engobes colorés (cat. 168 à 170).

Ce vase a été recouvert d'un engobe blanc qui cache une terre cuite rouge. Le décor calligraphié a été peint en noir puis repris à l'aide d'une pointe ou d'une lame pour donner précision et vivacité aux lettres. Une glaçure transparente recouvre l'ensemble.

Le fond blanc renvoie explicitement à la page d'écriture et le noir à l'encre. Les céramiques à décor d'engobes blanc et noir de cette époque sont le plus souvent ornées de formules pieuses, ce qui confère une valeur toute particulière à ces pièces. En effet, dans le monde islamique, l'écriture est l'art le plus noble car c'est le support de la Révélation coranique. Le mot *félicité* inscrit sur ce vase évoque un bienfait que l'on trouve au Paradis. Il est écrit en style coufique fleuri. Ce vase se distingue aussi par sa forme exceptionnelle, qui reprend des formes métalliques contemporaines et lui donne un caractère luxueux.

Les recherches archéologiques montrent que ce type de pièces est présent de la fin du ix^e au début du xi^e siècle dans tous les grands centres urbains d'Asie centrale : au nord-est de l'Iran (Gurgan), dans le Khorasan (Nishapur, Merv), en Transoxiane – plus particulièrement en Sogdiane (Samarkand) –, mais également dans le Shash (Tashkent) et l'Oustrouchana (Oura-Toubé), et dans le Dâwar (Lashkari Bazar), pour ne citer que quelques exemples parmi les sites les plus connus. Elles sont souvent identifiées comme une production du Khorasan ou de la Transoxiane. De fait, on en a découvert à Nishapur et à Afrasiab (Samarkand) dans des contextes que l'on peut relier à une production locale. Il y eut probablement d'autres lieux de production.

C. D.





Cat. 169 Bol

Tadjikistan, Shahrïstan
 ix^e-xi^e siècle
 Céramique
 H. 12 ; D. 25 cm
 Musée national des antiquités
 du Tadjikistan, 113/218

Cat. 170 Plat

Ouzbékïstan, Samarkand
 ix^e-x^e siècle
 Céramique
 H. 9 ; D. 32 cm
 Musée national du Tadjikistan,
 RMI 1766-1

Cat. 171 Vase ou aiguière tripode

Tadjikistan, Shahrïstan
 ix^e-x^e siècle
 Céramique
 H. 21,5 ; D. 14 cm
 Musée national du Tadjikistan,
 KV 13752





Cat. 172 Gourde

Tadjikistan, Istaravchan
x^e siècle
Terre cuite
H. 15; D. 17 cm
Musée national du Tadjikistan,
KV 13753



Cat. 173 Bol

Tadjikistan, Mourgab
x^e-xi^e siècle
Bronze
H. 10,5; D. 25,5 cm
Musée national des antiquités
du Tadjikistan, 183/218





Cat. 174 Élément de décor architectural

Tadjikistan, Sayod
x^e-xi^e siècle
Stuc
H. 84 ; L. 60 ; P. 5 cm
Musée national du Tadjikistan,
KV 14103



Cat. 175 Élément de décor architectural

Tadjikistan, Sayod
x^e-xi^e siècle
Stuc
H. 77 ; L. 33 ; P. 7 cm
Musée national du Tadjikistan,
KV 14104/1

LE SITE DE KHULBUK

PIERRE SIMÉON, YUSUF YAKUBOV

Le site de Khulbuk se trouve au sud-est du Tadjikistan, dans le district de Koulyab, au centre du village de Kurbanshaid. À la période médiévale, c'est la capitale du Khuttal, une petite région du sud-est du Movaraunahr, légèrement en aval du confluent du Kyzylsou et du Iahsou.

Cette région, ainsi que celles du Haut Tokharestan (la région et la ville de Balkh), Taloqan, Andarab et de Panchir sont dirigées par la dynastie turco-iranienne des Banidjurides, puis Abu Dawudides. Résistant à la conquête arabo-musulmane (VII^e siècle), ils deviennent vassaux des Samanides, mais bénéficient dans un premier temps d'un statut particulier en ne payant aucune taxe (seconde moitié du IX^e siècle). Durant le X^e siècle, les textes rapportent plusieurs conflits avec les Samanides qui mènent à la destruction du premier palais de Khulbuk au milieu du IX^e siècle, l'étude numismatique en cours confirme une interruption dynastique.

La ville médiévale s'étend sur une superficie d'environ 80 hectares comprenant des caravansérails ou marchés, des zones artisanales (verriers, potiers, briquetiers) et des cimetières. Au sud-ouest de la ville basse, un complexe palatial d'environ 7 000 mètres carrés situé sur une citadelle fortifiée rectangulaire offre un point de vue imprenable sur l'ensemble de la plaine alluviale jusqu'à la montagne du Hudja Mumin.

Les premiers travaux archéologiques ont été entrepris dans la région de Koulyab et sur le site de Khulbuk en 1953 par B. A. Litvinski et E. A. Davidovitch. Entre 1957 et 1991, E. Guliamova a dirigé la fouille extensive de la citadelle et publié l'essentiel des découvertes (environ vingt-cinq articles). De nouvelles campagnes de fouilles ont été menées à partir de 1992 jusqu'en 2010, sous la direction de Y. Yakubov avec la participation des frères A. et S. A. Khodjaev¹. Ces fouilles récentes ont mis en évidence une importante occupation du site à l'âge du bronze dans la moitié sud de la citadelle. Les fortifications de la citadelle ont fait l'objet d'une vaste campagne de reconstruction depuis 2004, et une partie des archives a donné lieu à des publications de synthèse².

On accède à la citadelle par une avant-cour fortifiée, dominée par un portail monumental en briques, décoré d'un bandeau épigraphique en arabe coufique géométrique. Le visiteur monte sur la citadelle par une rampe jusqu'à une place centrale dallée de briques disposées en cercles, qui dessert deux espaces distincts.

Dans la moitié nord, un complexe d'habitats comporte plusieurs maisons à cour et *iwān*, qui formaient les différents appartements de la famille princière.

Une grande citerne circulaire permettait d'alimenter en eau plusieurs pièces du palais et des bassins en étoile. Sur un des *iwan* a été découverte une des rares peintures murales médiévales d'Asie centrale, qui représente deux musiciennes nimbées assises sous des arcs brisés, jouant de la harpe et du *rubab*³, le luth des Pachtouns d'Afghanistan (**cat. 178**).

Dans la moitié sud, un palais s'organise autour d'un corridor cruciforme de plus de 50 mètres de long. Construit à la fin du x^e ou au début du xi^e siècle, cet édifice est occupé au cours de la première moitié du xi^e siècle. Une partie des murs, conservés parfois sur 3,5 mètres, était peinte en bleu et orange, agrémentée de panneaux de stuc à décors épigraphiques⁴, de frises d'animaux ou le plus souvent composée d'ornements végétaux⁵ (**cat. 177**). E. Guliamova estime à 5 000 le nombre de morceaux et fragments de stuc mis au jour sur le site. Une grande salle avec *iwan*, sans doute une salle du trône, présente un décor de stuc unique sur trois registres, qui se caractérise par une dizaine de têtes de lynx au niveau des chapiteaux des retombées de voûte (**cat. 176**).

Ce palais, avec au moins trois phases de construction, comme le suggère l'étude de la cinquantaine de monnaies d'argent trouvées lors des fouilles, avait été édifié sur les ruines d'un palais plus ancien, centré autour d'une cour à portique, dont certaines pièces étaient également décorées de stucs.

Les fouilles ont livré beaucoup d'objets laissant imaginer le faste d'une cour princière régionale, notamment en verre (petits flacons, bouteilles, bracelets...), en bronze (chandeliers, clés, coupelles...) – dont un brûle-encens en forme de félin (**cat. 181**) –, en stéatite (brûle-encens, lampe...) ou encore en os et en corne tels que des pièces d'échecs (**cat. 179**) et des dés (**cat. 180**). Les fouilles ont en outre révélé une grande quantité de céramiques communes (bols, assiettes, lampes...) produites régionalement ou importées (lustre iraquien, céladon de Yué...)⁶.

1 Yakubov et Guliamova 2006 ;
Khodjaev 2011, 2014.
2 Hmelinski 2006 ; Siméon 2012.

3 Siméon et Roy 2018.
4 Dodkhudoeva 2003.

5 Siméon 2012.
6 Siméon 2009.





Cat. 176 Colonne surmontée de têtes de lynx

Tadjikistan, Khulbuk
x^e-xi^e siècle
Stuc
H. 43 ; D. 13 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
RTL 318

Cat. 177 Élément de décor architectural

Tadjikistan, Khulbuk
x^e-xi^e siècle
Stuc
H. 43 ; L. 62 ; P. 7 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
RTL 323

Cat. 178 Fragments de peinture murale
à décor de musiciens

Tadjikistan, Khulbuk
x^e-xi^e siècle
Peinture sur torchis stucqué
H. 187 ; L. 92 ; P. 12 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
571/796

Cat. 179 Pièces d'échecs (pions, tours et cavalier)
rappelant celles trouvées dans les ruines
du palais du dernier gouverneur
omeyyade à Samarkand, ou celles
en ivoire de Dalverzine-tepe

Tadjikistan, Khulbuk
x^e-xi^e siècle
Ivoire
H. 3-4 ; D. 2-3 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
332/861

Cat. 180 Dés

Tadjikistan, Khulbuk
x^e-xi^e siècle
Ivoire, lapis-lazuli
H. 1-1,5 ; L. 1-1,5 ; P. 1-1,5 cm
Musée national des antiquités du Tadjikistan,
332/863





Cat. 181 Brûle-encens en forme de lynx

Tadjikistan, Khulbuk
 x^e-xi^e siècle
 Bronze
 H. 24 ; L. 10 ; P. 28 cm
 Musée national des antiquités du Tadjikistan, 716

Ce brûle-encens a été trouvé fortuitement dans les *rabad* (quartiers) de la ville basse quelques centaines de mètres au nord-est de la citadelle, vraisemblablement caché lors d'un épisode guerrier. Une vingtaine d'objets similaires, produits aux xi^e et xii^e siècles, appartiennent aux grandes collections d'art islamique (musée du Louvre, musée de l'Ermitage, collection Khalili, musée Reza 'Abassi). Parmi ces pièces de prestige, celle-ci est le seul exemplaire dont le lieu de découverte est connu, qui plus est, un site princier. Les détails taphonomiques (tête ronde et babines souriantes, membres fins pliés à articulations marquées au niveau des pattes) permettent d'identifier le lynx. Cet animal semble étroitement lié au pouvoir dans les régions de l'est de l'Asie centrale, du nord de l'Iran, ainsi que du Caucase, comme l'indiquent plusieurs représentations de princes trônant et dominant des félins à leurs pieds. Des têtes de lynx en stuc caractérisent également le décor architectural de la salle du trône du palais de Khulbuk (**cat. 176**) et d'un palais de Termez.

Ce brûle-encens est constitué de deux éléments distincts : le corps utilisé comme un diffuseur dans lequel on mettait des résines végétales, et la tête jointe par une charnière sur le poitrail. Son encolure et le motif végétal sur son arrière-train sont ajourés. Sur ses flancs, deux cartouches inscrits en arabe coufique : sur son flanc gauche la signature du bronzier [‘amal ‘Alî bin Abû Nasr], « fait par ‘Alî fils d’Abû Nasr » et sur son flanc droit [liKul ‘amal fi al-rijâl] (?), « à chaque œuvre ses mandataires » (?).

Plusieurs bouteilles à panse globulaire et bec vertical en bronze fabriquées dans le nord du Khorasan sont signées Abû Nasr et suggèrent un unique atelier et une même famille d'artisans actifs avant l'abandon du site de Khulbuk peu après le milieu du xi^e siècle.

P. S.



LA MONNAIE SAMANIDE

ABDUVALI SHARIFZODA

Les Samanides, inspirés des structures étatiques pluriséculaires héritées de leurs ancêtres aryens, fondent, au Khorasan et au Movaraunahr (Transoxiane), le premier État centralisé tadjik et perse, pratiquement indépendant du califat abbasside. Ainsi, ils instaurent un cadre propice au développement des sciences, de la culture, de l'économie, et, plus particulièrement, de l'agriculture, de l'élevage, de l'exploitation minière et du commerce qui prospère à l'intérieur et au-delà des frontières de l'État. Sous les Samanides, comme sous les Tahirides et les Abbassides, la frappe de monnaie connaît un essor significatif. Comme autrefois, les Samanides utilisent l'or, l'argent et le cuivre. D'après les inscriptions sur les pièces de monnaie et certaines sources écrites, on appelait les pièces en or *dinar*, celles en argent, *dirham*, tandis que les pièces en cuivre portaient le nom de *fal*.

La mise en œuvre de la frappe de monnaie samanide est liée à des événements politiques du début du IX^e siècle au Khorasan et au Movaraunahr. Les quatre fils d'Asad ibn Saman prennent une part active dans la répression du soulèvement contre les Abbassides sous le commandement de Rafi ibn Leis. À titre de récompense, en 819-820, Ghassan ibn Abbad, gouverneur abbasside au Khorasan, nomme Nuh gouverneur de Samarkand, Ahmad gouverneur de Ferghana, Yahya gouverneur de Shash et d'Oustrouchana, et Ilyas gouverneur de Herat. Pendant un premier temps, les frères samanides sont soumis aux Tahirides et ne tirent profit que de la frappe de pièces en cuivre.

La plus ancienne pièce de monnaie samanide en cuivre frappée au nom de Nuh ibn Asad, l'aîné des frères, date de 818-819 et provient de Chorasmie. Une autre pièce en cuivre de Nuh ibn Asad est frappée en 820-821 à Samarkand. Les pièces samanides de cette période sont fabriquées ponctuellement et n'ont pas cours au même titre que les dinars et les dirhams. Ce n'est que pendant la seconde moitié du IX^e siècle, après la chute des Tahirides, que les Samanides prennent leur indépendance et commencent à frapper des pièces en cuivre de façon régulière. Après s'être implantés au Movaraunahr, ils se lancent dans la frappe de dinars en or et de dirhams en argent.

Les dinars samanides sont surtout utilisés dans le commerce entre les villes et servent, grâce à leur grande valeur, lors d'échanges importants. De ce fait, ils sont peu présents sur le marché intérieur. Dans le commerce, seul compte le poids des dinars et non leur quantité. La monnaie samanide en or est principalement frappée au-delà des frontières de l'Asie centrale, dans deux villes du Khorasan, Nishapur et Muhammadia. Ainsi, en 1951, à Raya en Iran, on découvre un trésor composé de plus de 2 000 dinars, dont la majorité frappée au nom d'émirs samanides à Nishapur. En revanche, dans les

villes du Movaraunahr, telles que Samarkand, Boukhara, Shash et Racht, la monnaie samanide est émise ponctuellement et en petites quantités. Les premiers dirhams samanides sont frappés sous Nasr I ibn Ahmad. Pendant le règne d'Ismaïl ibn Ahmad (872-905), ces dirhams, d'assez bonne qualité, connus sous le nom d'*ismaïli*, sont fabriqués régulièrement. Plus tard, la frappe de dirhams devient l'apanage des émirs samanides, tandis que l'émission de fals revient exclusivement à des gouverneurs samanides éminents.

Selon le type de monnaie, les pièces samanides et abbassides présentent certaines similitudes. Les inscriptions évoquent immanquablement les symboles religieux musulmans. Au centre de la face d'une pièce de monnaie se trouve l'inscription : « Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah qui n'a pas d'associés », le revers est revêtu de la seconde moitié de la phrase : « Mahomet est le messager de Dieu ». Y figurent en outre les noms du calife et du gouverneur samanide, de même que, sur le pourtour, la date d'émission et le nom de l'atelier de frappe. Il existe des dirhams à l'effigie d'émirs samanides, ce qui témoigne du désir des Samanides d'imiter les Sassanides, leurs prédécesseurs.

Sur différents marchés intérieurs et au-delà des frontières de l'État, la valeur et l'utilisation de la monnaie samanide varient. Les fals en cuivre jouent un rôle majeur dans la circulation monétaire et le commerce sur le marché intérieur et extérieur de l'Asie centrale, ce qui explique le fait que l'on découvre plus de fals samanides que de dinars et de dirhams. La première découverte de fals samanides à Isfara (Tadjikistan) date de 1935. Ce trésor comporte soixante-trois pièces de monnaie coufiques en cuivre y compris trois pièces abbassides, dont une d'origine inconnue, vingt-six pièces usées et trente-trois fals, frappées au nom de Nasr I ibn Ahmad, d'Ismaïl ibn Ahmad et d'Ishak ibn Ahmad à Akhsikath, Boukhara, Samarkand et Shash en 869-907.

La forme et les inscriptions sur les pièces en cuivre sont généralement les mêmes. Y sont représentés également un émir samanide et, rarement, un gouverneur. Le diamètre de ces pièces varie entre 22-25 millimètres pour les plus grandes et 15-19 millimètres pour les plus petites. Narchakhi mentionne deux types de monnaie samanide en cuivre : *adli* et *pichiz*. Elles ne portent ni inscriptions tirées du Coran ni nom de calife, ce qui constitue sa différence principale avec la monnaie samanide en argent.

Aux IX^e-X^e siècles, les dirhams samanides officiels dits *ismaïli* servent surtout pour le commerce extérieur et rejoignent, en qualité de devises, par le Khanat bulgare de la Volga, les pays de l'Europe de l'Est et du Nord.

Les ateliers de frappe, très nombreux à l'époque, tout comme la découverte de dirhams samanides en grand nombre dans les trésors coufiques en Europe du Nord, de l'Est et de l'Ouest, entre autres en Russie et en Biélorussie, en sont autant de témoignages. Pour la seule Europe de l'Est sont répertoriés plus de 400 trésors de dirhams coufiques datant du IX^e-X^e siècle. La majorité des dirhams du X^e siècle est constituée de monnaie samanide. Dans cette partie de l'Europe, les dirhams samanides circulent grâce à la route de la Soie. Les *ismaïli* contiennent entre 89 et 100 % d'argent. Or, cela ne signifie pas que de tels trésors n'existent pas dans les limites de l'Asie centrale. Ainsi, l'année 1928



Cat. 182 Dinar de Mansur ibn Nuh

Iran, province de Gilan, Racht
961-976
Or
D. 3 cm
Musée national du Tadjikistan,
KV 15175

est marquée par la mise au jour, à Samarkand, de 300 dirhams samanides cassés ; le trésor trouvé en 1960 à Chinaz (oblast de Tachkent) ne compte pas moins de 1 650 dirhams dont des pièces cassées. En 2015, près de la ville de Koulyab (Tadjikistan), est découvert un trésor de 2 000 dirhams coufiques incluant des pièces abbassides, samanides, saffarides et omeyyades. Ces dirhams, pour la plupart, sont frappés au nom des émirs samanides Ismaïl ibn Ahmad, Ahmad ibn Ismaïl et Nasr II ibn Ahmad et de quelques gouverneurs locaux, à l'atelier de frappe situé à Khuttal (Khatlon). Ce même trésor comprend des pièces de monnaie neuves de l'époque des Samanides de la vallée de Vakhch et des dirhams cassés. Contrairement aux conclusions de certains scientifiques, la présence de dirhams cassés dans les trésors de monnaie samanide prouve que ces pièces de monnaie participaient à la circulation monétaire à l'intérieur du pays.

Sur le marché intérieur de l'Asie centrale à l'époque samanide, trois types de dirhams jouent un rôle important : les *moussayabi*, les *ghatrifi* et les *muhammadi*, du modèle dit « des *khoudah* de Boukhara ». Ces pièces, à base d'alliages de basse qualité, commencent à circuler vers la fin du VIII^e – début du IX^e siècle. Leur valeur varie selon les villes et les régions.

Au IX^e-X^e siècle, plus de soixante ateliers de frappe de monnaie samanide sont actifs au Khorasan et au Movaraunahr. Grâce au contexte favorable sur le plan politique et économique instauré par les Samanides et au rétablissement de la paix, la frappe de monnaie connaît un essor sans précédent, contribuant au développement de relations commerciales et monétaires sur le marché intérieur et au-delà des frontières et à l'épanouissement de l'économie régionale et internationale.

Cat. 183 Monnaie d'Ismail Samani

Tadjikistan, Istaravchan
x^e siècle
Cuivre
D. 2,6 cm
Musée national du Tadjikistan,
KP 12022/6

Cat. 184 Monnaie d'Huh ibn Nasr

Iran, Nishapur
x^e siècle
Or
D. 2,3 cm
Musée national du Tadjikistan,
KV 15010

Cat. 185 Monnaie d'Huh ibn Nasr

Iran, Nishapur
x^e siècle
Or
D. 2,3 cm
Musée national du Tadjikistan,
KV 15011





EXPLORATIONS
ARCHÉOLOGIQUES
AU TADJIKISTAN
(SECONDE MOITIÉ DU XIX^e – DÉBUT DU XXI^e SIÈCLE)

SAIDMUROD BOBOMULLOEV

Les recherches conduites par différentes sociétés scientifiques, ainsi que des ouvrages d'orientalistes, d'archéologues, d'historiens, d'ethnographes et de linguistes ont favorisé le développement des explorations archéologiques entre la seconde moitié du XIX^e et le début du XXI^e siècle. Néanmoins, l'étude systématique et pluridisciplinaire des monuments archéologiques de l'Asie centrale s'amorce seulement après la fondation de l'URSS.

Les activités archéologiques en Asie centrale dans les années 1920 et la première moitié des années 1930 se caractérisent par leur tendance ethnographique, qui constitue une étape préparatoire en vue d'explorations archéologiques pluridisciplinaires à une grande échelle. Les années 1940-1950 jouent un rôle déterminant dans la mise en place et l'évolution des premières recherches archéologiques à multiples objectifs au Tadjikistan. Cette période pose les fondations de l'archéologie en tant que discipline scientifique et définit son infrastructure. Des spécialistes sont formés, les lignes principales et les priorités des recherches à mener sont définies, des structures scientifiques nationales sont créées. La préparation de l'expédition archéologique sogdo-tadjike en 1946, l'ouverture, en 1951, du département d'archéologie à l'Institut d'histoire, d'archéologie et d'ethnologie de l'Académie des sciences du Tadjikistan, la mise en œuvre de l'expédition archéologique tadjike en 1952 permettent, pour la première fois, de lancer des recherches à une grande échelle, systématiques et régulières, sur l'ensemble du territoire de la république.

Les fouilles archéologiques des enceintes fortifiées datant de l'Antiquité et du Haut Moyen Âge, découvertes par l'expédition archéologique sogdo-tadjike dans les années 1940-1950, jouent un rôle fondamental dans l'instauration des bases de l'archéologie au Tadjikistan, donnant une première approche du mode de vie des ancêtres du peuple tadjik et ciblant avec précision les aspects clés de son histoire, à savoir la culture, les activités publiques, religieuses, militaires et économiques.

Dans les années 1960-1990, l'étude des monuments archéologiques du Tadjikistan est marquée par une succession d'acquis significatifs. L'expédition archéologique tadjike y contribue grandement. Ces monuments ont, dans leur grande majorité, une valeur scientifique et artistique incontestable et sont autant de témoignages d'une période ancienne de l'évolution de l'être humain, de l'émergence de sociétés et d'États sur le territoire actuel du pays, carrefour de traditions et de phénomènes ethniques, sociaux, culturels et religieux qui ont contribué à l'histoire du Tadjikistan et de l'Asie centrale. Beaucoup font partie des chefs-d'œuvre de l'art mondial.

Depuis les années 1990 et jusqu'à nos jours, les recherches archéologiques au Tadjikistan rencontrent de multiples difficultés. L'indépendance du pays s'est accompagnée d'oppositions sociales, de crises économiques, de confrontations civiles devenues armées qui ont eu un impact négatif sur le développement des sciences et, en

particulier, des études archéologiques. Néanmoins, malgré toutes ces difficultés, les fouilles sur le territoire reprennent grâce à la collaboration des archéologues tadjiks avec des centres de recherche scientifiques en Russie, en Allemagne, en France, en Chine et au Japon. Les principaux axes d'exploration sont l'étude de monuments datant de l'âge de pierre, du bronze, du haut âge du fer, ainsi que de l'Antiquité et de l'époque des royaumes gréco-bactriens, de l'Empire kouchan, du Haut Moyen Âge et du Moyen Âge tardif.

L'étude des monuments de l'âge de pierre dans les régions sud du pays débute en 1932 lorsque V. Tcheïlytko, un ethnographe local, découvre, sur les terrasses de la rivière Douchanbinka, plusieurs sites préhistoriques de l'époque néolithique. Des études scientifiques systématiques dans ces régions commencent à partir de 1948 sous la direction d'A. Okladnikov. Parmi les découvertes les plus significatives figurent beaucoup de sites d'une culture néolithique spécifique dite « de Hissar ». En 1955, la recherche de sites préhistoriques est relancée par V. Ranov. En dehors de l'exploration, il dirige les fouilles du site néolithique de Tutkaul (1963-1969), des sites du paléolithique moyen de Karabura (1959-1964), d'Ogzikitchik (1971-1977), de Khudji (1978, 1997), du site du paléolithique supérieur de Shugnou (1968-1970), des premiers sites du paléolithique inférieur de Karataou (1973-1975 et 1981-1986) et de Lakhuti (1976-1979). Les explorations de ces deux derniers ont amorcé une nouvelle tendance dans la science : le paléolithique loessique.

À partir de 1969, A. Ioussoupov étudie le néolithique et le mésolithique dans les régions sud du Tadjikistan et découvre de nombreuses stations préhistoriques de l'époque de la culture de Hissar, notamment dans les vallées de Dangara et de Yavan près du lac de barrage de Nourek. Parmi ses découvertes figurent également un habitat important de la culture de Hissar (1969-1973) et la grotte mésolithique de Daraïshur (1977-1978). Sur les hautes terrasses de la rivière Vakhch, actuellement au fond du lac de barrage de Nourek, il retrouve des traces de stations du paléolithique moyen. En 1972, dans la partie désertique de la vallée de Beshkent, est découverte une culture de l'époque mésolithique qui révèle la présence d'un grand nombre de nucléus parfaitement taillés et de microlithes.

Durant la période de transition du néolithique à l'âge du bronze, les hommes commencent, pour la première fois, à utiliser le cuivre, tout en continuant de fabriquer des outils en pierre. Cette période se caractérise par un développement intense de l'économie productive (agriculture, élevage du bétail, transformation du cuivre), surtout dans les régions peuplées par des tribus d'agriculteurs sédentaires, à la différence des steppes dont la population se compose d'éleveurs.

Toutes ces caractéristiques se retrouvent à Sarazm, un habitat des premiers agriculteurs d'une superficie de 100 hectares, situé à 15 kilomètres à l'ouest de Pendjikent. Le site est découvert et exploré pour la première fois par A. Isakov. Depuis 1983 et jusqu'à ce jour, les fouilles sont

menées par une équipe franco-tadjike (A. Isakov, A. Razzokov, R. Besenval, A.-P. Francfort, F. Brunet). La datation au carbone 14 permet de situer l'âge du cuivre tardif entre 3500-3200 et 3200-2900 av. J.-C. Un tombeau de cinq sépultures à l'intérieur d'une clôture circulaire date de la période la plus ancienne. La sépulture dite de « la princesse de Sarazm » placée au centre du tombeau est digne d'un intérêt particulier.

À partir de la fin du IV^e millénaire av. J.-C., Sarazm devient un centre majeur de métallurgie. Des fourneaux et des creusets découverts sur place, de même que des moules à couler en pierre servant à fabriquer des outils et des armes en sont autant de témoignages.

Un four de potier à deux niveaux a également été mis au jour au cours des fouilles. Conçue par les potiers de Sarazm au début du III^e millénaire av. J.-C., sa structure n'a pas d'équivalents en Asie centrale, ce type de four ne faisant son apparition que 2000 ans plus tard. Par le style de son décor peint, la poterie de Sarazm se rapproche des objets en terre cuite provenant de deux régions méridionales : celle du sud-est du Turkménistan et celle de la province de Séïstan-et-Baloutchistan au sud de la chaîne de l'Hindou Kouch. L'art est représenté par des peintures murales, ainsi que par des objets en pierre sculptée et des bijoux. Outre les habitations et les locaux annexes, il existe des édifices culturels avec, à l'intérieur, des foyers-autels traditionnels, des peintures sur des murs peints et d'autres éléments de caractère culturel. Les foyers disposés au centre sont creusés de manière à permettre d'allumer le feu sacré. Les trouvailles archéologiques de ces deux périodes anciennes démontrent l'existence de liens culturels et commerciaux entre le village et des localités situées en Afghanistan, au Pakistan, en Inde et en Iran.

Les périodes de 2900-2700 et 2700-200 av. J.-C. correspondent à l'âge du bronze ancien. Au sud du Tadjikistan a été découverte une strate entière de culture agricole de l'âge du bronze final dont l'habitat concorde chronologiquement avec l'étape tardive de la culture de Namazga VI au Turkménistan. Pendant de longues années, aucune découverte datant des âges du bronze ancien et moyen n'a été faite. Quelques hypothèses sur l'existence, à l'âge du bronze moyen, d'un peuplement ont été confirmées par les fouilles des tombeaux de Farkhor et de Kangurtut 2.

L'exploration menée sur les tombeaux par l'expédition de l'Institut d'histoire, d'archéologie et d'ethnologie de l'Académie des sciences du Tadjikistan met en évidence la formation, vers la fin du III^e – début du II^e millénaire av. J.-C., d'une culture bactrienne locale¹ et ce, malgré le fait que, comparé aux centres principaux d'une ancienne civilisation orientale, le territoire du sud du Tadjikistan a toujours été considéré comme périphérique. Les données récentes témoignent de l'existence, dans cette région, d'une civilisation dite bactriomargienne qui associe dans sa culture des archétypes méso-élamites aux traditions bactriennes locales. L'étude des objets retrouvés dans des tombeaux d'agriculteurs permet d'établir un lien entre l'ancienne

population de la région et les tribus d'agriculteurs du sud de l'Asie centrale (Altyn-depe, Gonur, Sapalli, Djarkoutan), de l'Iran (Hissar IIIC, nécropole A de Shahdad) et de l'Afghanistan (Dashly 1 et 3).

Actuellement, les tombeaux de Farkhor et de Kangurtut 2 figurent parmi les monuments les plus anciens de l'âge du bronze moyen (périodes de Namazga IV et Namazga V) dans les régions du sud du Tadjikistan. Des études archéologiques de ces monuments pourraient apporter une réponse à des problèmes d'ordre historique et ethnogénétique au Tadjikistan et dans l'ensemble des pays d'Asie centrale.

À l'âge du bronze final (seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C.), le territoire de l'ancienne Bactriane devient le carrefour de trois importantes communautés culturelles et historiques n'ayant pas les mêmes origines. En témoignent des monuments de la culture d'agriculteurs de Sapalli-tepa et d'autres, typiques des cultures de Beshkent, de Vakhch et d'Andronovo².

Les premières explorations d'envergure de sites de l'âge du bronze se sont déroulées en 1955-1956 sous la direction de B. Litvinski dans la zone de submersion du lac de retenue de Kaïrak-Kum, à la limite occidentale de la vallée de Ferghana, sur la rive droite du fleuve Syr-Darya. La même année, dans la partie sud du pays, A. Mandelshtam commence les fouilles dans la vallée de Beshkent en aval de la rivière Kafirnigan³. L'exploration systématique des tombeaux de l'âge du bronze en amont des rivières Vakhch et Kyzylsou débute dans les années 1960 sous la direction de B. Litvinski. Dans les années 1970-1980, N. Vinogradova et L. Piankova mettent au jour d'autres monuments de l'âge du bronze dans différentes régions du pays⁴.

Les résultats des fouilles des tombeaux dans la vallée de la rivière Kafirnigan, entreprises par A. Mandelshtam et celles effectuées par B. Litvinski dans la vallée de Vakhch, permettent d'affirmer que l'exploitation des régions au nord de la Bactriane a commencé précisément à l'âge du bronze. La coexistence de modes de vie propres aux agriculteurs et aux éleveurs, ainsi que de leurs cultures et coutumes est typique de l'âge du bronze au Tadjikistan. La population qui fut à l'origine d'une strate importante de la culture d'agriculteurs n'était pas autochtone, mais génétiquement liée aux porteurs de la culture de Sapalli-tepa, découverte dans le sud de l'actuel Ouzbékistan. Des tribus des steppes proches de la culture d'Andronovo ont également participé à la formation de cultures d'éleveurs du sud du Tadjikistan vers la fin de l'âge du bronze. Ces tribus venues du nord ont exercé une influence parmi les plus marquantes sur la culture de Beshkent.

La Bactriane antique est devenue un axe prioritaire des explorations archéologiques du sud du Tadjikistan, surtout après la découverte des enceintes fortifiées d'Aï Khanoum (Afghanistan) et de Takht-i Sangin (Tadjikistan), qui a mis au jour des vestiges attestant la synthèse de traditions hellénistiques et locales. Les résultats des

fouilles, menées au cours de ces dernières décennies par B. Litvinski, I. Pitchikian et A. Drujinina, du temple de l'Oxus à Takht-i Sangin et d'Aï Khanoum placent l'art bactrien parmi les cultures les mieux étudiées d'États hellénistiques de l'Orient.

Dans l'histoire de la Bactriane ancienne et du Tadjikistan, la période kouchane se distingue par un fort essor économique et culturel. Le matériel archéologique recueilli a fourni des renseignements abondants sur l'expansion du bouddhisme dans la Bactriane du Nord, avec plus d'une dizaine d'édifices bouddhiques exhumés. De cette époque date entre autres la construction de larges canaux d'irrigation ; les monuments archéologiques témoignent de la naissance de nouvelles villes. La découverte d'un grand nombre de pièces de monnaie kouchanes et d'objets en céramique typiques montre l'existence, sur ce territoire, d'un important royaume kouchan. À titre d'exemple, nous pouvons citer les objets provenant des tombeaux tadjiks de l'époque tokharo-yuezhi et kouchane, ceux découverts dans les enceintes fortifiées et les habitats de Tapa-i Shakh, de même que l'enceinte fortifiée de Yavan et l'habitat d'Aktepa II.

Le Haut Moyen Âge pour la plupart des vallées du Tadjikistan est une période de grande croissance économique et culturelle, dont l'héritage a joué un rôle déterminant pour l'évolution ultérieure au moment de l'islamisation. Les fouilles menées dans la vallée de Vakhch (Kafyr Kala, Adjina-tepa...), à Kala-i Kafirnigan, Balalyk-tepe, Jumalak-tepe, Usstur Mullo donnent une idée de la culture matérielle et spirituelle du Tokharestan au cours du Haut Moyen Âge, du type d'habitat, d'architecture et d'urbanisme. Elles ont aussi fourni de précieuses informations relatives à la numismatique, l'irrigation, l'agriculture, l'art laïc et religieux.

Dans le domaine de Vakhch, les fouilles de l'enceinte fortifiée de Kafyr Kala, l'ancienne capitale durant le Haut Moyen Âge (T. Zejmal, 1956-1957 ; B. Litvinski, 1968-1969 ; E. Denissov, 1970 ; V. Soloviev, à partir de 1973), ont révélé trois strates successives correspondant à trois périodes chronologiques : la période kouchane tardive (la citadelle), et deux périodes successives entre la seconde moitié du VI^e et la première moitié du VII^e siècle, et entre la seconde moitié du VII^e et la première moitié du VIII^e siècle. L'existence dans la citadelle de Vakhch d'un temple bouddhique a ainsi été confirmée. Dans le même domaine, le monastère bouddhique d'Adjina-tepa, exploré en 1960-1975 par T. Zejmal et B. Litvinski, a donné une idée plus complète de l'expansion du bouddhisme dans le sud du Tadjikistan, qui a été corroborée par les résultats des fouilles effectuées sous la direction de B. Litvinski (1974-1980).

Du IX^e au XII^e siècle, les régions au sud du Tadjikistan faisaient partie de la principauté de Khuttal (région de Koulyab) et de l'État de Racht (Karateguin). Les émirs de Khuttal et de Racht gardaient leur indépendance, mais d'un point de vue politique se rapprochaient davantage des régions au sud du fleuve Amou-Darya que du reste du territoire de la Transoxiane. La culture artistique de Khuttal d'avant l'invasion mongole

reflétait son orientation politique car son art était étroitement lié à celui de l'Empire ghaznévide. Cela se manifeste en particulier dans le décor des pièces d'apparat de palais de deux enceintes fortifiées de l'époque : Kurbanshaïd (Khulbuk) et Sayod, dont les fouilles ont été dirigées, pendant quelques années, par E. Gouliamova.

Une étude rétrospective des explorations archéologiques au Tadjikistan prouve que grâce au travail d'archéologues émérites et dévoués et compte tenu de leurs magnifiques découvertes, l'histoire du peuple tadjik se retrouve complétée de faits nouveaux et concrets.

1 Bobomulloev, Vinogradova et Bobomulloev 2017.

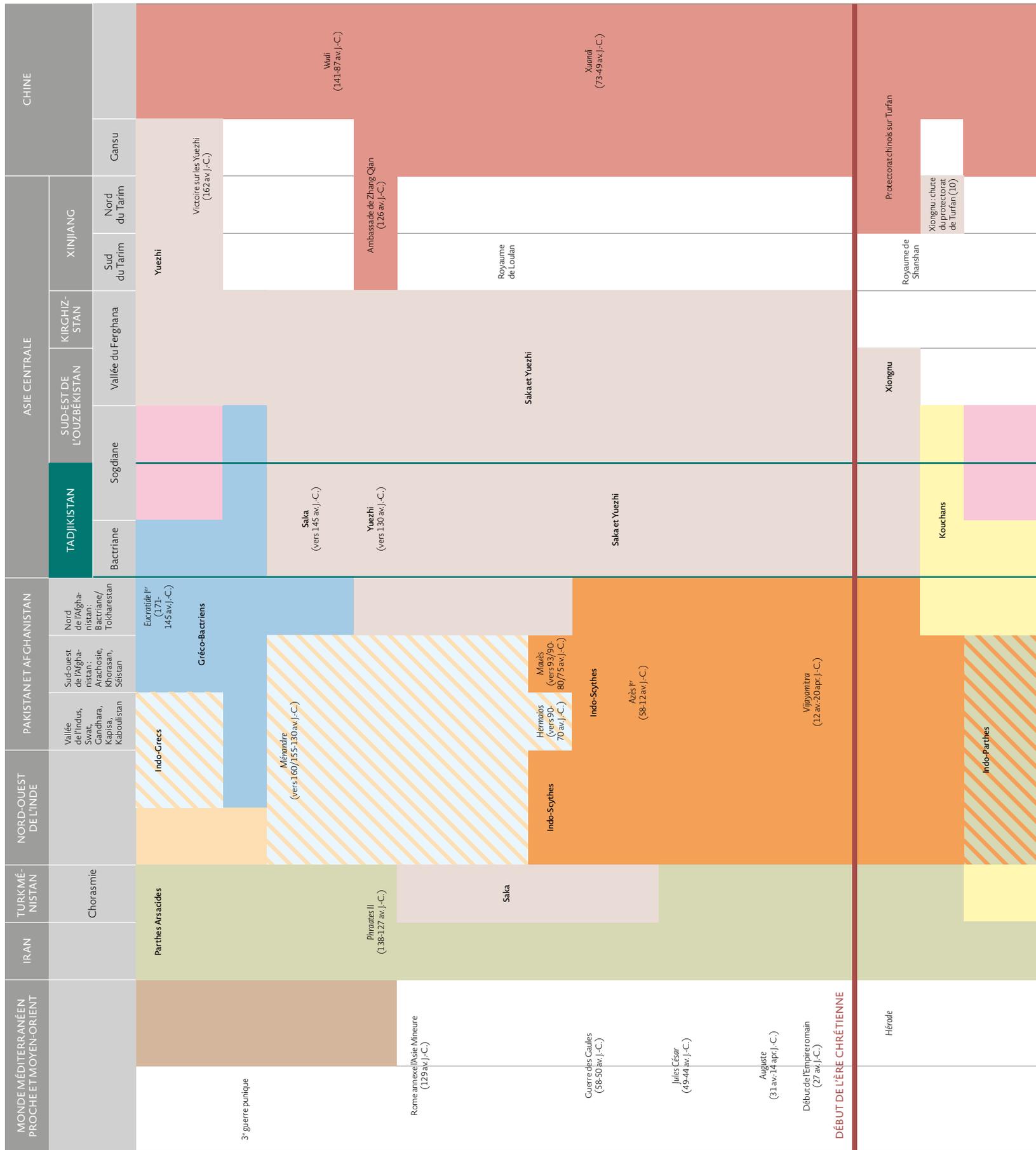
2 Piankova 1986; Piankova 1989; Vinogradova 2004, p. 6.

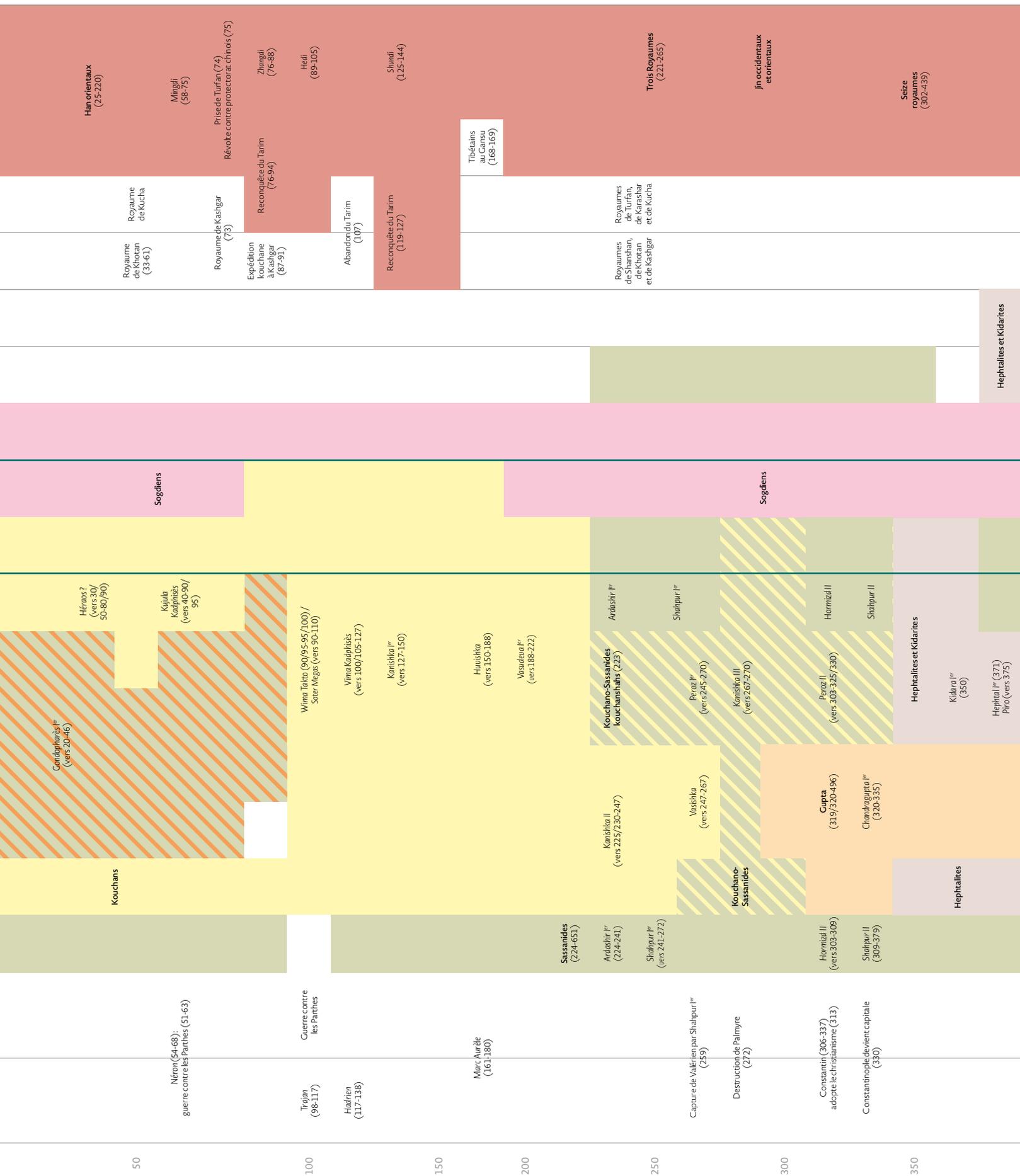
3 Mandelshtam 1968.

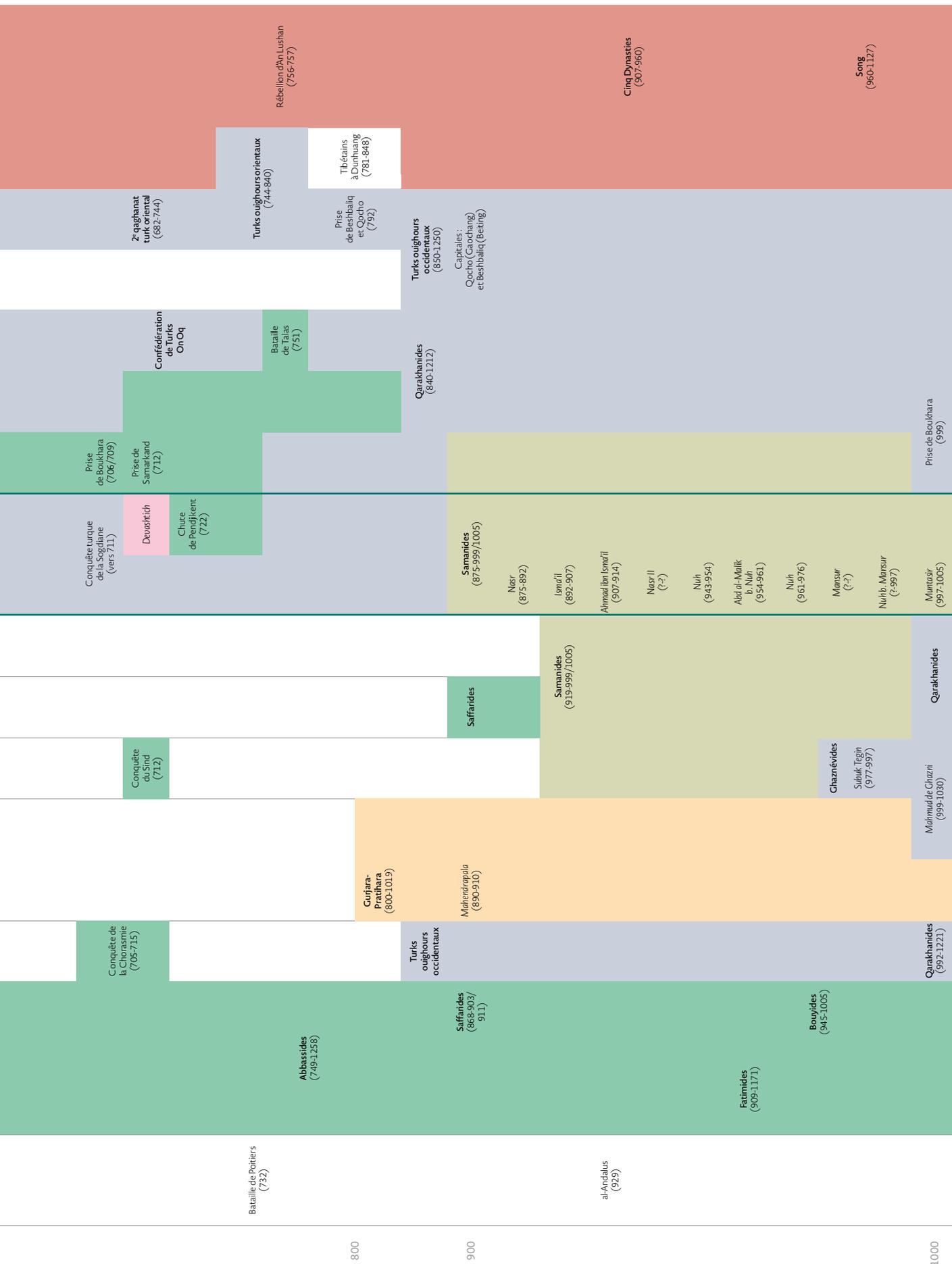
4 Vinogradova et Piankova 1983; Vinogradova et Piankova 1990.



ANNEXES







BIBLIOGRAPHIE

Abdullaev 2000

Abdullaev Kazim, « Une image bouddhique découverte à Samarkand », *Arts Asiatiques*, t. 55, 2000, p. 173-175.

Abdullaev 2007

Abdullaev Karim, « Images et cultes de l'Occident dans l'Orient hellénisé : Héraclès en Asie centrale et dans l'Inde du Nord-Ouest », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 151-1, 2007, p. 535-576.

Abdullaev 2015

Abdullaev Kazim, *Buddhist Iconography of Northern Bactria*, New Delhi, Manohar, 2015.

Amiet 1986

Amiet Pierre, *L'Âge des échanges inter-iraniens : 3500-1700 av. J.-C.*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1986.

Anthony 2007

Anthony David W., *The Horse, the Wheel and Language. How Bronze-Age Riders form the Eurasian Steppes Shaped the Modern World*, Princeton, Princeton University Press, 2007.

Antiquités du Tadjikistan 1985

Древности Таджикистана : каталог выставки [Les Antiquités du Tadjikistan : catalogue de l'exposition], Douchanbé, Дониш [Donish], 1985.

Asie des steppes 2000

L'Asie des steppes. D'Alexandre le Grand à Gengis Khan, cat. exp., Barcelone / Paris / Madrid, Réunion des musées nationaux / Musée des arts asiatiques Guimet / Fundacio « La Caixa », 2000.

Avanessova 2012

Avanessova N. A., « Свообразие культурно-исторических процессов Зеравшанского бассейна » [La particularité des processus historico-culturels de la vallée du Zeravchan], dans *Культуры степной Евразии и их взаимодействие с древними цивилизациями*, Saint-Petersbourg, ИИМК/РАН [Institut pour l'histoire de la culture matérielle/Académie russe des sciences], «Периферия», 2012, vol. 2, p. 272-278.

Avanessova 2013

Avanessova Nona A., « Zhukov, un "sanctuaire" énéolithique d'anciens nomades dans la vallée du Zeravshan (Ouzbékistan) », *Paléorient*, 39/2, 2013, p. 85-108.

Azarpay et al. 1981

Azarpay Guitty et al., *Sogdian Painting: the Pictorial Epic in Oriental Art*, Berkeley, University of California Press, 1981.

Bareau 1955

Bareau André, *Les Sectes bouddhiques du Petit Véhicule*, Saigon, École française d'Extrême-Orient, Publications de l'EFEO n° 38, 1955.

Baumer 1999

Baumer Christoph, « Dandan Oilik Revisited: New Findings a Century Later », *Oriental Art*, vol. XLV, 1999, p. 2-14.

Beal 1884

Beal Samuel (trad.), Si-Yu-Ki, *Buddhist Records of the Western World*, Londres, 1884. Version numérique par Marcus Bingenheimer, consultée le 11/12/2020 [https://mbingenheimer.net/tools/beal/indexBeal.html].

Belenitski 1958a

Беленицкий А. М., *Общие результаты раскопок городища древнего Пенджикента [Résultats généraux des fouilles de la ville antique de Pendjikent]*, dans *Труды таджикской археологической экспедиции*, t. 3, 1951-1953, Moscou, Ленинград, 1958.

Belenitski 1958b

Belenitski Aleksandr M., « Nouvelles découvertes de sculptures et de peintures murales à Piandjikent », *Arts Asiatiques*, t. 5, fasc. 3, 1958, p. 163-182.

Belenitski 1980

Belenitski A. M., *Mittelasiens. Kunst der Sogden*, Leipzig, V. E. B. Seeman, 1980.

Belenitski et Piotrovski 1959

Беленицкий А. М. et Пиотровский Б. Б., *Скульптура и живопись Древнего Пенджикента [La sculpture et la peinture de l'ancienne Pendjikent]*, Moscou, Издательство Академии Наук, 1959, p. 13-17, pl. III-VIII.

Bernard 1976

Bernard Paul, « À propos des bouteilles de fourreaux achéménides », *Revue archéologique*, fasc. 2 : Études sur les relations entre Grèce et Anatolie offertes à Pierre Demargne, 1976, p. 227-246.

Bernard 1994

Bernard Paul, « Le temple du dieu Oxus à Takht-i Sangin en Bactriane : temple du feu ou pas ? », *Studia Iranica*, 23, 1994, p. 81-121.

Bernard 2005

Bernard Paul, « De l'Euphrate à la Chine avec la caravane de Maës Titianos (c. 100 AP. N. E.) », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 149-3, juillet-octobre 2005, p. 929-969.

Bernard 2012

Bernard Paul, « Une chasse au lion d'Alexandre dans un paradis de la Sogdiane, près de Samarkand (328 av. notre ère) », dans Vincent Lefèvre (dir.), *Orientalismes. De l'archéologie au Musée, Mélanges offerts à Jean-François Jarrige*, Turnhout, Brepols, 2012, p. 85-114.

Bernard 2015

Bernard Paul, « Le sanctuaire du dieu Oxus à Takht-i Sangin au Tadjikistan, ou l'esprit de l'escalier », dans Véronique Schiltz (dir.), *De Samarcande à Istanbul : étapes orientales. Hommages à Pierre Chuvin*, Paris, CNRS Éditions, 2015, vol. II, p. 53-70.

Bernard, Besenval et Marquis 2006

Bernard Paul, Besenval Roland et Marquis Philippe, « Du "mirage bactrien" aux réalités archéologiques : nouvelles fouilles de la Délégation archéologique française en Afghanistan (DAFA) à Bactres (2004-2005) », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 150, 2, avril-juin 2006, p. 1175-1248.

Bernard et Grenet 1991

Bernard Paul et Grenet Frantz (dir.), *Histoire et cultes de l'Asie centrale préislamique. Sources écrites et documents archéologiques*, Paris, CNRS Éditions, 1991.

Besenval 1987

Besenval Roland, « Découvertes récentes à Sarazm (R.S.S. du Tadjikistan) : attestation des relations au III^e millénaire entre l'Asie centrale, l'Iran du Nord-Est et le Baluchistan », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 131^e année/2, 1987, p. 441-456.

Besenval 2001

Besenval Roland, « Brève notice sur la coopération archéologique franco-tadjike », *Cahiers d'Asie centrale*, 9, 2001, p. 277-283.

Besenval et Isakov 1989

Besenval Roland et Isakov Abdullah I., « Sarazm et les débuts du peuplement agricole dans la région de Samarkand », *Arts Asiatiques*, t. 44, 1989, p. 5-20.

Boardman 2015

Boardman John, *The Greeks in Asia*, Londres, Thames & Hudson, 2015.

Bobomulloev 1997

Bobomulloev Saimurod, « Ein bronzzeitliche Grab aus Zardcha Chalifa bei Pendzhikent (Zeravshan-Tal) », *Archäologische Mitteilungen aus Iran und Turan (AMIT)*, 29, 1997, p. 121-134.

Bobomulloev, Vinogradova et Bobomulloev 2016

Bobomulloev Saïdmurod, Vinogradova N. M. et Bobomulloev Bobomullo, « Предварительные результаты исследований могильника Фархор – памятника эпохи средней бронзы на юге Таджикистана / Preliminary Results of Researches of the Burial Ground of Farkhor – the Site of the Middle Bronze Age in South Tajikistan », *Вестник Милли / Bulletin of the International Institute for Central Asian Studies (ICCAS)*, vol. 24, 2016, p. 9-52.

Bobomulloev, Vinogradova et Bobomulloev 2017

Bobomulloev Saïdmurod, Vinogradova N. M. et Bobomulloev Bobomullo (dir.), *Материалы Фархорской археологической экспедиции [Matériels de l'expédition archéologique de Farkhor]*, vol. 1, Douchanbé, Дониш [Donish], 2017.

Bomati et Nahavandi 2015

Bomati Yves et Nahavandi Houchang, *Les Grandes Figures de l'Iran*, Paris, Perrin, 2015.

Bopearachchi 1991

Bopearachchi Osmund, *Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques : catalogue raisonné*, Paris, Bibliothèque nationale, 1991.

Bopearachchi et Boussac 2005

Bopearachchi Osmund et Boussac Marie-Françoise (dir.), *Afghanistan, ancien carrefour entre l'Est et l'Ouest*, Turnhout, Brepols, coll. « Indicopleustoi. Archaeologies of the Indian Ocean », vol. 3, 2005.

Bosworth 1962

Bosworth Charles E., « The Titulature of the Early Ghaznavids », *Oriens*, 15, 1962, p. 210-233.

Bosworth 1976

Bosworth Charles E., « The Heritage of Rulership in Early Islamic and the Search for Dynastic Connections with the Past », *Iran*, JBIPS, XIV, 1976, p. 58-59.

Boulnois 2001

Boulnois Luce, *La Route de la Soie. Dieux, guerriers et marchands*, Genève, Olizane, 2001.

Boyce 1975

Boyce Mary, *A History of Zoroastrianism*, Leyde / Cologne, E. J. Brill, 1975, vol. 1.

Briant 1984

Briant Pierre, *L'Asie centrale et les royaumes proche-orientaux du premier millénaire (c. VIII^e-VI^e siècle avant notre ère)*, Paris, Éditions Recherches sur les civilisations, « Mémoire » n° 42, 1984.

Briant 1996

Briant Pierre, *Histoire de l'Empire perse : de Cyrus à Alexandre*, Paris, Fayard, 1996.

Briant 2014

Briant Pierre, « Discover the Achaemenid Empire », *Achemenet*, 2014 [<http://www.achemenet.com/en/tree/?/discover-the-achaemenid-empire>].

Bruneau et Bellezza 2013

Bruneau Laurianne et Bellezza John V., « The Rock Art of Upper Tibet and Ladakh – Inner Asian Cultural Adaptation, Regional Differentiation and the "Western Tibetan Plateau Style" », *Revue des Etudes tibétaines*, 28, 2013, p. 5-161.

Brunet 2002

Brunet Frédérique, « Asie centrale : vers une redéfinition des complexes culturels de la fin du Pléistocène et des débuts de l'Holocène », *Paléorient*, 2002, p. 9-24.

Brunet 2011

Brunet Frédérique, « Comment penser la néolithisation en Asie centrale (X^e-IV^e millénaires) ? L'émergence de nouveaux modèles de sociétés entre sédentaires et nomades », *Paléorient*, 2011, p. 187-204.

Brunet 2016a

Brunet Frédérique, « Au commencement. Des premiers transferts en Asie centrale à la perception de chaînes de transmission culturelle », dans Michel Espagne, Svetlana Gorshenina, Frantz Grenet, Shahin Mustafaev et Claude Rapin (dir.), *Asie centrale. Transferts culturels le long de la route de la soie*, Paris, Éditions Vendémiaire, 2016, p. 19-33.

Brunet 2016b

Brunet Frédérique, « Du néolithique à l'âge du bronze en Asie centrale (VII^e-III^e millénaire) : émergence de sociétés complexes dans un contexte de "mondialisation" », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (CRAI)*, 3, juillet-août 2016, p. 1167-1184.

Brunet et Razzokov 2016

Brunet Frédérique et Razzokov Abdurauf, « Towards a New Characterization of the Chalcolithic in Central Asia. The Lithic Industry of Sarazm (Tajikistan) : the First Results of the Technological Analysis », dans Vincent Lefèvre, Aurore Didier et Benjamin Mutin (dir.), *South Asian Archaeology and Art 2012*, Turnhout, Brepols, 2016, vol. 1, p. 49-62.

Cambon et Jarrige 2006

Cambon Pierre et Jarrige Jean-François (dir.), *Afghanistan, les trésors retrouvés. Collections du musée national de Kaboul*, Paris, Réunion des musées nationaux, 2006.

Carter 2015

Carter Martha L., *Arts of the Hellenized East. Precious Metalwork and Gems of the Pre-Islamic Era*, avec les contributions de Prudence O. Harper et Pieter Meyers, Londres, Thames & Hudson, 2015.

Casanova 2013

Casanova Michèle, *Le Lapis-Lazuli dans l'Orient ancien. Production et circulation du néolithique au II^e millénaire av. J.-C.*, Paris, CTHS, Documents préhistoriques 27, 2013.

Castagné 1911

Castagné Joseph-Antoine, *Les Monuments funéraires de la steppe des Kirghizes*, Orenbourg, Tipografija Turgajskogo Oblastnogo Pravlenija, 1911.

Caswell 1975

Caswell James O., « The "Thousand-Buddha" Pattern in Caves XIX and XVI at Yün-Kang », *Ars Orientalis*, 10, 1975, p. 35-54.

Chabbi 1977

Chabbi Jacqueline, « Remarques sur le développement historique des mouvements ascétiques et mystiques au Khurasan : III^e/IX^e siècle-IV^e/X^e siècle », *Studia Islamica*, 46, 1977, p. 5-72.

Chabouillet 1867

Chabouillet Anatole, « L'Eucratidion. Dissertation sur une médaille d'or inédite d'Eucratide, roi de Bactriane », *Revue numismatique*, 1867, p. 382-415.

Chandra 1997

Chandra Lokesh, « Buddhist Colossi and the Avatamsaka Sutras », *Roopa-Lekha*, n° LXIV-LXVI, 1997, p. 43-64.

Chavannes 1894

Chavannes Édouard (trad.), *I-tsing. Mémoire composé à l'époque de la grande dynastie des T'ang sur les religieux éminents qui allèrent chercher la loi dans les pays d'Occident*, Paris, Ernest Leroux Éditeur, 1894, p. 80.

Chavannes 1903

Chavannes Édouard, *Documents sur les Tou-Kiue (Turks) Occidentaux (сборникъ трудовъ орхонской экспедици, t. VI)*, Saint-Pétersbourg, 1903.

Chuvin et al. 1999

Chuvin Pierre, Béguin Gilles, Bernus-Taylor Marthe, Bittar Thérèse, Golombek Lisa, Grenet Frantz, Kervran Monique, Marshak Boris I., Rapin Claude et Rtveladze Edouard V., *Les Arts de l'Asie centrale*, Paris, Citadelle & Mazenod, 1999.

Compareti 2008

Compareti Matteo, « Traces of Buddhist Art in Sogdiana », *Sino-Platonic Papers*, 181, 2008, p. 1-42.

Cunliffe 2015

Cunliffe Barry, *By Steppe, Desert, and Ocean. The Birth of Eurasia*, Oxford, Oxford University Press, 2015.

Curtis 2004

Curtis John, « The Oxus Treasure in the British Museum », *Ancient Civilizations from Scythia to Siberia*, vol. 10, n° 3-4, 2004, p. 291-338.

Curtis 2012

Curtis John, *The Oxus Treasure*, Londres, The British Museum, 2012.

Curtis et Searight 2003

Curtis John et Searight Ann, « The Gold Plaques of the Oxus Treasure : Manufacture, Decoration and Meaning », dans Timothy Potts, Michael Roaf et Diana Stein (dir.), *Culture through Objects : Ancient Near Eastern Studies in Honour of P. R. S. Moorey*, Oxford, The Griffith Institute, 2003, p. 219-247.

Dalton 1964

Dalton O. M., *The Treasure of the Oxus with other Examples of Early Oriental Metal-Work*, Londres, The British Museum, 1964.

D'Amore et Lombardo 1993

D'Amore Paolo et Lombardo Giovanna (dir.), *Oxus. Tesori dell'Asia centrale*, cat. exp., Rome, De Luca Editori d'Arte, 1993.

Davis et Ranov 1999

Davis Richard S. et Ranov Vadim A., « Recent Work on the Paleolithic of Central Asia », *Evolutionary Anthropology : Issues, News, and Reviews*, 8 (5), 1999, p. 186-193.

Debaine-Francfort et Idriss 2001

Debaine-Francfort Corinne et Idriss Abdouressul, *Keriya, mémoires d'un fleuve : archéologie et civilisation des oasis du Taklamakan*, cat. exp., Paris, Findakly / EDF, 2001.

Debaine-Francfort, Idriss et Wang 1994

Debaine-Francfort Corinne, Idriss Abdouressul et Wang Binhua, « Agriculture irriguée et art bouddhique ancien au cœur du Taklamakan (Karadong, Xinjiang, II^e-IV^e siècles) [Premiers résultats de l'expédition franco-chinoise de la Keriya] », *Arts Asiatiques*, t. 49, 1994, p. 34-52.

Demiéville 1951

Demiéville Paul, « La Yogācārabhūmi de Sangharakṣa », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 44-2, 1951, p. 339-436.

Deom 2011

Deom Jean-Marc, *Buddhist Sites of Afghanistan and West Central Asia (IIIC – VIIIAD)*, Almaty, Kazakh Scientific Research Institute on the Problems of the Cultural Heritage of the Nomads (KazNII-PKNN), 2011.

Deydier 1950

Deydier Henri, *Contribution à l'étude de l'art du Gandhara*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve, 1950.

Dodhudoeva 2003-2004

Додхудоева Лариса Назаровна, «Монументальная Эпиграфика Хутталая» [Épigraphie monumentale de Khuttal], *Культурный Ценности : международный ежегодник* [Trésors culturels : annuaire international], 2003-2004, p. 35-44.

Drujinina et al. 1999-2016

Дружинина А. П. и др., «Такhti Сангин» [Takht-i Sangin], *Археологические работы в Таджикистане* [Travaux archéologiques au Tadjikistan], 1999-2016.

Drujinina et al. 2006-2016

Druzhinina A. P. et al., «Takht-i Sangin», *Bulletin of the Miho Museum*, 2006-2016.

Drujinina et Linström 2013

Drujinina Anjelina P. et Linström Gunvor, «Kultgefäße im Oxos-Tempel-zur Frage der Kultkontinuität im unruhigen 2. Jh. V. Chr.», dans Gunvor Linström, Svend Hansen, Alfred Wiczorek et Michael Tellenbach (dir.), *Zwischen Ost und West. Neue Forschungen zum antiken Zentralasien*, Darmstadt, Verlag Philipp von Zabern, 2013, p. 171-186.

Duff 1897

Duff Mountstuart E. Grant, *Notes from a Diary, 1851-1872*, Londres, John Murray, 1897, vol. 2, p. 111.

Duplessy 1956

Duplessy Jean, «La circulation des monnaies arabes en Europe occidentale du VIII^e au XIII^e siècle», *Revue numismatique*, série 5, XVIII, 1956, p. 101-163.

Dutt 1945

Dutt Nalinaksha, *Early Monastic Buddhism*, Calcutta, Calcutta Oriental Series 30, 1945, vol. II.

Eshonkulov 2007

Эшонкулов Усмон, *История земледельческой культуры горного Согда (с Древнейших времен до начала XX в.)* [Histoire de la culture agricole des montagnes de la Sogdiane (de l'Antiquité au début du xx^e siècle)], Douchanbé, Devashitch, 2007.

Expedition Silk Road 2014

Expedition Silk Road, Journey to the West. Treasures from the Hermitage, cat. exp., Amsterdam, Die Nieuwe Kerk, 2014.

Falk 2015

Falk Harry (dir.), *Kushan Histories : Literary Sources and Selected Papers from a Symposium at Berlin, December 5 to 7, 2013*, Monographien zur Indischen Archäologie, Kunst und Philologie, Brême, Hemen Verlag, 2015.

Filigenzi 2008

Filigenzi Anna, «Late Buddhist Art in Archaeological Context : Some reflections on the Sanctuary of Tapa Sardar», dans *Religion and Art : New Issues on Indian Iconography and Iconology, Proceedings of the 18th Conference of the European Association of South Asian Archaeologists*, 2005, Londres, British Association for South Asian Studies, 2008, p. 49-62.

Francfort 1989

Francfort Henri-Paul, *Fouilles de Shortughai : recherches sur l'Asie centrale protohistorique. Mémoires de la mission archéologique française en Asie centrale II*, avec des contributions de Ch. Boisset, L. Buchet, J. Desse, J.-C. Echallier, A. Kermorvant, G. Willcox, Paris, Diffusion de Boccard, 1989.

Francfort 1993

Francfort Henri-Paul (dir.), *Découverte des civilisations d'Asie centrale. Les dossiers d'archéologie*, n° 185, 1993.

Francfort 1994

Francfort Henri-Paul, «The Central Asian Dimension of the Symbolic System in Bactria and Margiana», *Antiquity*, 68, 1994, p. 406-418.

Francfort 2003

Francfort Henri-Paul, «La civilisation de l'Asie centrale à l'âge du bronze et à l'âge du fer», dans Osmund Bopearachchi, Christian Landes et Christine Sachs (dir.), *De l'Indus à l'Oxus. Archéologie de l'Asie centrale. Catalogue de l'exposition du musée de Lattes*, Lattes, Imago, 2003, p. 29-60.

Francfort 2005a

Francfort Henri-Paul, «La civilisation de l'Oxus et les Indo-Iraniens et Indo-Aryens en Asie centrale», dans Gérard Fussman, Jean Kellens, Henri-Paul Francfort et Xavier Tremblay (dir.), *Aryas, Aryens et Iraniens en Asie centrale*, Paris, Éditions de Boccard, 2005, p. 253-330.

Francfort 2005b

Francfort Henri-Paul, «Observations sur la toreutique de la civilisation de l'Oxus», dans Osmund Bopearachchi et Marie-Françoise Bousset (dir.), *Afghanistan, ancien carrefour entre l'est et l'ouest*, Turnhout, Brepols, 2005, p. 21-63.

Francfort 2007a

Francfort Henri-Paul, «L'art de la civilisation de l'Oxus à l'âge du bronze (2300-1700 av. J.-C. env.) et ses relations avec les régions voisines», dans Giancarlo Ligabue, Gabriele Rossi-Osmida (dir.), *Sulla Via delle Oasi. Tesori dell'Oriente Antico*, Padoue, Il Punto Edizioni, 2007, p. 102-127.

Francfort 2007b

Francfort Henri-Paul, «Choix des nomades et choix des sédentaires en Asie centrale dans l'adaptation de thèmes et de motifs des arts de la Perse achéménide», dans Pierre Rouillard, Catherine Perlès et Emmanuel Grimaud (dir.), *Mobilités, immobilismes. L'emprunt et son refus*, Paris, Éditions de Boccard, 2007, p. 267-282.

Francfort 2009

Francfort Henri-Paul, «L'âge du bronze en Asie centrale. La civilisation de l'Oxus», *Anthropology of the Middle East*, 4/1, 2009, p. 91-111.

Francfort 2011

Francfort Henri-Paul, «Tillya Tépa (Afghanistan) la sépulture d'un roi anonyme de la Bactriane du I^{er} siècle P.C.», *Topoi*, 17 (1), 2011, p. 277-347.

Francfort 2012

Francfort Henri-Paul, «Ai Khanoum and 'Temple with Indented Niches' and Takht-i Sangin 'Oxus temple' in Historical Cultural Perspective: Outline Hypothesis about the Cults», *Parthica*, 14, 2012, p. 109-136.

Francfort 2013

Francfort Henri-Paul, *L'Art oublié des lapidaires de la Bactriane aux époques achéménide et hellénistique*, Paris, Éditions de Boccard, Persika 17, 2013.

Francfort 2014

Francfort Henri-Paul, «Les nomades installés dans la Bactriane (II^e s. av. J.-C. – I^{er} s. apr. J.-C.) : nouvelles découvertes», *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 4, novembre-décembre 2014, p. 1543-1576.

Francfort 2015

Francfort Henri-Paul, «Une idole protohistorique d'Ai Khanoum hellénistique (Bactriane, Afghanistan)», dans Véronique Schiltz (dir.), *De Samarcande à Istanbul : étapes orientales. Hommages à Pierre Chuvin*, Paris, CNRS Éditions, 2015, vol. II, p. 41-51.

Francfort 2018

Francfort Henri-Paul, «Bases de colonne campaniforme d'Asie centrale», dans Sébastien Gondet et Ernie Haerinck (dir.), *L'Orient est son Jardin. Hommage à Rémy Boucharlat*, Louvain / Paris / Bristol, Peeters, 2018, p. 167-178.

Francfort 2020

Francfort Henri-Paul, «Sur quelques vestiges et indices nouveaux de l'hellénisme dans les arts entre la Bactriane et le Gandhara (130 av. J.-C. – 100 apr. J.-C. environ)», *Journal des Savants*, janvier-juin 2020, p. 3-114.

Francfort et Debaine-Francfort 1993

Francfort Henri-Paul et Debaine-Francfort Corinne, «Oasis irriguée et art bouddhique ancien à Karadong : premiers résultats de l'expédition franco-chinoise de la Keriya (Xinjiang, République populaire de Chine)», *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, novembre-décembre 1993, p. 929-949.

Francfort et Tremblay 2010

Francfort Henri-Paul et Tremblay Xavier, «Marhaši et la Civilisation de l'Oxus», *Iranica Antiqua*, XLV, 2010, p. 51-224.

Francfort et al. 2014

Francfort Henri-Paul et al., *Il y a 50 ans... la découverte d'Ai Khanoum. 1964-1978, fouilles de la Délégation archéologique française en Afghanistan (DAFA)*, Paris, Éditions de Boccard, 2014.

Frankopan 2017

Frankopan Peter, *Les Routes de la soie. L'histoire du cœur du monde*, Bruxelles, Éditions Navica, 2017.

Freyman 1934

Фрейман А. А., *Находка согдийских рукописей и памятник материальной культуры в Таджикистане* [Découverte de manuscrits et de monuments de la culture matérielle sogdienne au Tadjikistan], *Соغدийский сборник*. – Л., 1934.

Freyman 1962

Фрейман А. А., *Соغدийские документы с горы Муг*, Вып. 1 : Описание, публикации и исследования документов с горы Муг [Documents sogdiens du mont Mug 1 : description, publication et étude des documents du mont Mug], Moscou, Наука [Nauka], 1962.

Frye 1975

Frye Richard (dir.), *The Cambridge History of Iran*, Vol. 4 : *From the Arab Invasion to the Saljuqs*, Cambridge, Cambridge University Press, 1975, p. 1-50.

Fussman et al. 2005

Fussman Gérard, Kellens Jean, Francfort Henri-Paul et Tremblay Xavier, *Aryas, Aryens et Iraniens en Asie centrale*, vol. 72, Paris, Éditions de Boccard, 2005.

Gardin 1985

Gardin Jean-Claude (dir.), *L'Archéologie de la Bactriane ancienne. Actes du colloque franco-soviétique*, Paris, CNRS Éditions, 1985.

Garner 2013

Garner Jennifer, *Das Zinn der Bronzezeit in Mittelasien II. Die montan archäologischen Forschungen an den Zinnlagerstätten*, Darmstadt, Philipp von Zabern, Archäologie in Iran und Turan 12, 2013.

Gaulier, Jera-Bezard et Maillard 1976

Gaulier Simone, Jera-Bezard Robert et Maillard Monique, *Buddhism in Afghanistan and Central Asia*, 2 vol., Leyde, Brill, 1976.

Gelin 2015

Gelin Mathilde, « Nouvelles recherches à Takht-i Sangin », dans *Journal of Historical, Philological and Cultural Studies* 47-1, *En l'honneur des 80 ans de Guénadi Andréïevitch Koshelenko*, Moscou / Magnitogorsk / Novossibirsk, Académie des sciences de Russie, 2015, p. 32-45 et pl. 1-2.

Ghirshman 1999

Ghirshman Roman, *Iran, Parthians and Sassanians*, Londres, Thames & Hudson, 1999 ; édition française : *Ghirshman Roman, Iran, Parthes et Sassanides*, Paris, Gallimard, coll. « L'Univers des formes », 1962.

Giès et Cohen 1995

Giès Jacques et Cohen Monique (dir.), *Sérinde, terre de Bouddha : dix siècles d'art sur la route de la Soie*, cat. exp., Paris, Réunion des musées nationaux, 1995.

Giles 1923

Giles Herbert A. (trad.), *The Travels of Fa-hsien (399-414 A. D.), or Record of the Buddhist Kingdoms*, Cambridge, Cambridge University Press, 1923.

Gnoli 1987

Gnoli Gherardo, « Avestan Geography », *Encyclopaedia Iranica*, vol. III, fasc. 1, 1987, p. 44-47 ; publication en ligne, mise à jour 2011 [<http://www.iranicaonline.org/articles/avestan-geography>].

Golden 1992

Golden Peter B., *An Introduction to the History of the Turkic Peoples : Ethnogenesis and State-Formation in Medieval and Early Modern Eurasia and the Middle East*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1992.

Grenet 1985

Grenet Frantz, *Les Pratiques funéraires dans l'Asie centrale sédentaire : de la conquête grecque à l'islamisation*, Paris, CNRS Éditions, 1985, p. 24-26.

Grenet 1996

Grenet Frantz, « Les marchands sogdiens dans les mers du Sud à l'époque préislamique », *Les Cahiers d'Asie centrale*, 1/2, 1996, p. 65-84.

Grenet 2005

Grenet Frantz, « An Archaeologist's Approach to Avestan Geography », dans Vesta Sarkhosh Curtis et Sarah Stewart (dir.), *Birth of the Persian Empire*, I, Londres, I. B. Tauris, 2005, p. 29-51.

Grenet 2006

Grenet Frantz, « Iranian Gods in Hindu Garb : the Zoroastrian Pantheon of the Bactrians and Sogdians, Second-Eighth Centuries », *Bulletin of the Asia Institute*, 20, 2006 [paru en 2010], p. 87-99.

Grenet 2015

Grenet Frantz, « Between Written Texts, Oral Performances and Mural Paintings. Illustrated Scrolls in Pre-Islamic Central Asia », dans Julia Rubanovich (dir.), *Orality and Textuality in the Iranian World*, Leyde, E. J. Brill, 2015, p. 422-445.

Grousset 1980

Grousset René, *L'Empire des steppes*, Paris, Éditions Payot, 1980.

Grtsina, Mamdjanova et Mukinov 2014

Grtsina Aleksej A., Mamdjanova S. D. et Mukinov Rustam S., *Archaeology, History and Architecture of Medieval Ustrushana*, Samarkand, International Institute of Central Asian Studies, 2014.

Guliamov, Islamov et Askarov 1966

Гулямов Я.Г., Исламов У и Аскарлов А., *Первобытная культура и возникновение орошаемого орошенного земледелия в низовьях Зеравшана [La culture primitive et l'origine de l'agriculture irriguée dans le bassin du Zeravchan]*, Tachkent, FAN, 1966.

Hansen 2017

Hansen Valérie, *The Silk Road : A New History with Documents with Coverage of the Mongols and Marco Polo*, New York / Oxford, Oxford University Press, 2017.

Hiebert 1994

Hiebert Fredrik T., *Origins of the Bronze Age Civilization in Central Asia*, Cambridge, Peabody Museum Press, American School of Prehistoric Research Bulletin 42, 1994.

History of Civilizations 1992-2000

History of Civilizations of Central Asia, 4 vol., Paris, Éditions de l'UNESCO, 1992-2000.

Hmelniski 2006

Хмельницкий С. Г., *Дворцы Хутталя, Идеи и формы гражданской архитектуры Средней Азии IX-XII веков [Le château de Khuttal, Idées et formes de l'architecture civile en Asie centrale aux IX^e-XII^e siècles]*, Berlin, Savadowski-Verlag, 2006.

Hoffmann 2016

Hoffmann Philippe, « La philosophie grecque sur les bords de l'Oxus : un réexamen du papyrus d'Aï Khanoum », dans Jacques Jouanna, Véronique Schiltz et Michel Zink (dir.), *La Grèce dans les profondeurs de l'Asie*, Paris, Éditions de Boccard, coll. « Cahiers de la villa "Kérylos" », vol. 27, 2016, p. 167-228.

Hoffmann et Thiollier 2017

Hoffmann Philippe et Thiollier Alain, « Les maximes delphiques d'Aï Khanoum : retour sur la base de Kinéas et restitution en 3D de la stèle disparue », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, juillet-octobre 2017, p. 1104-1151.

Holt 2012

Holt Frank L., *Lost World of the Golden King, in Search of Ancient Afghanistan*, Berkeley / Los Angeles / Londres, University of California Press, 2012.

Howard 1991

Howard Angela F., « In Support of a New Chronology for the Kizil Mural Painting », *Archives of Asian Art*, 44, 1991, p. 68-83.

Hugues 2017

Hugues Katherine, « From the Achaemenids to Somoni : National Identity and Iconicity in the Landscape of Dushanbe's Capitol complex », *Central Asian Survey*, 36, 4, 2017, p. 511-533.

Huo, Qi et al. 2006

Huo Xuchu, Qi Xiaoshan et al., *Sichou zhi lu : Xinjiang fojiao yishu yu shiku yishu [The Buddhist Art in Xinjiang along the Silk Road]*, Ürümqi, Xinjiang daxue chubanshe [Xinjiang University Press], 2006.

Isakov 1985

Isakov Abdullah I., « Sarazm et ses rapports avec le Sud », dans *L'Archéologie de la Bactriane ancienne. Actes du colloque franco-soviétique de Dushanbe (27 octobre-3 novembre 1982)*, Paris, CNRS Éditions, 1985, p. 229-234.

Isakov 1991

Исаков А. И., *Саразм, к вопросу становления древнеземледельческой культуры Зеравшанской долины [Sarazm, la question de la formation des anciennes cultures agraires de la vallée de Zeravchan]*, Douchanbé, Дониш [Donish], 1991.

Isakov et al. 1987

Isakov Abdullah I., Kohl P. L., Lamberg-Karlovsky Carl C. et Maddin R., « Metallurgical Analysis from Sarazm, Tadjikistan SSR », *Archaeometry*, 29/1, 1987, p. 90-102.

Jarrige 1995

Jarrige Jean-François, « Introduction », dans Catherine Jarrige, Jean-François Jarrige, Richard H. Meadow et Gonzague Quivron (dir.), *Mehrgarh : Fields Reports 1974-1985 from Neolithic Times to the Indus Civilization*, Karachi, Department of Culture and Tourism, 1995, p. 26-50.

Juliano et Lerner 2001

Juliano Annette et Lerner Judith, *Monks and Merchants. Silk Road Treasures from Northwest China*, cat. exp., New York, Harry N. Adams / The Asia Society Museum, 2001.

Karimova 2016

Каримова Г. Р., « Таджикистан » [Tadjikistan], dans *Религии Центральной Азии и Азербайджана. Том I, Традиционные верования и шаманизм [Religions de l'Asie centrale et de l'Azerbaïdjan. Tome 1 : Croyances et chamanisme]*, Samarkand, МИЦАИ, 2016, p. 138-199.

Khodjaev 2010

Ходжаев Шерали / Khodjaev Sherali, *Дворец Хутталяншахов – Хулбук / The Khuttolanshah – Khulbuk*, Douchanbé, 2010.

Khodjaev 2011

Ходжаев Шерали, « Новые находки шахматных фигурок из Хулбука » [Nouvelles découvertes de pièces d'échecs de Khulbuk], *Вестник таджикского национального Университет университет*, n° 8, 2011, p. 156-160.

Khodjaev 2014

Ходжаев Шерали, *История ремесленного Производства Хутталя (по материалам городища Хулбук)* [Histoire de la production artisanale de Khuttal (d'après les vestiges de la ville de Khulbuk)], *диссертация Кандидат Истори Наук, А. Н. Республика Таджикистана, Института истории и этнографии. А. Дониша, Душанбе [thèse de candidat au doctorat d'histoire à l'Institut d'histoire et d'ethnologie de la république du Tadjikistan]*, Douchanbé, Donish, 2014.

Kirtcho 2012

Kirtcho J. B., « Север и Юг – встреча на Зеравшане », [Nord et sud – Rencontre au Zeravchan], dans *Культуры степной Евразии и их взаимодействие с древними цивилизациями*, Saint-Petersbourg, ИИМК/РАН [Institut pour l'histoire de la culture matérielle / Académie russe des sciences], « Периферия », 2012, vol. 2, p. 284-287.

Kohl 1984

Kohl Philip L., *Central Asia. Palaeolithic Beginnings to the Iron Age*, Paris, Éditions Recherches sur les civilisations, 1984.

Kohl 2007

Kohl Philip L., *The Making of Bronze Age Eurasia*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

Kuz'mina 2007

Kuz'mina Elena E., *The Origin of the Indo-Iranians*, Leyde, Brill, Leiden Indo-European Etymological Dictionary Series 3, 2007.

Lamberg-Karlovsky 1996

Lamberg-Karlovsky Carl C., *Beyond the Tigris and Euphrates: Bronze Age Civilizations*, Beer-Sheva, Ben-Gurion University of the Negev Press, 1996.

La Vaissière 2002

La Vaissière Étienne de, *Histoire des marchands sogdiens*, Paris, Collège de France, Bibliothèque de l'Institut des hautes études chinoises 32, 2002.

La Vallée Poussin 1930

La Vallée Poussin Louis de, *L'Inde aux temps des Mauryas et des Barbares, Grecs, Scythes, Parthes et Yue-tchi*, Paris, Éditions de Boccard, coll. « Histoire du monde », 1930.

La Vallée Poussin 1935

La Vallée Poussin Louis de, *Dynasties et histoire de l'Inde depuis Kanishka jusqu'aux invasions musulmanes*, Paris, Éditions de Boccard, coll. « Histoire du monde », 1935.

Le Berre 1965

« Prospection à Khisht Tepe (3-9 janvier 1962) », *Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan*, vol. XX, 1965, p. 83-86.

Lecoq 1997

Lecoq Pierre, *Les Inscriptions de la Perse achéménide*, Paris, Gallimard, 1997.

Lee 2010

Lee Sonya, *Surviving Nirvana: Death of the Buddha in Chinese Visual Culture*, Hong Kong, Hong Kong University Press, 2010.

Legge 1886

Legge James (trad.), *A Record of Buddhist Kingdoms, being an Account by the Chinese Monk Fa-Hien of his Travels in India and Ceylon (A.D. 399-414)* in *Search of the Buddhist Books of Discipline*, traduit et annoté avec la révision coréenne du texte chinois par James Legge, Oxford, Clarendon Press, 1886; publication en ligne [https://archive.org/details/recordofbuddhist00fahsuoft/page/n1/mode/2up].

Leriche 2014

Leriche Pierre (dir.), *Art et civilisations de l'Orient hellénisé. Rencontres et échanges culturels d'Alexandre aux Sassanides. Hommage à Daniel Schlumberger*, Paris, Picard, 2014.

Lévi et Chavannes 1895

Lévi Sylvain et Chavannes Édouard, « L'itinéraire d'Ou-K'ong », *Journal Asiatique*, VI, 1895, p. 341-384.

Lewicki 1974

Lewicki Theodor, « Le commerce des Samanides avec l'Europe orientale et centrale à la lumière des trésors de monnaies coufiques », dans D. K. Kouymjian (dir.), *Near Eastern Numismatics, Iconography, Epigraphy and History. Studies in Honor of George C. Miles*, Beyrouth, Université américaine de Beyrouth, 1974, p. 219-233.

Lieber 1990

Lieber Alfred E., « Did a silver crisis in Central Asia affect the flow of Islamic coins into Scandinavia and eastern Europe? », dans *Commentationes de nummis saeculorum IX-XI in Suecia repertis*, N. S. 6 Sigtuna Papers, Stockholm, Kungl. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademien, 1990, p. 207-212.

Litvinski 1972

Литвинский Б. А., *Древние кочевники « Крыши мира »* [Anciens nomades du « Toit du monde »], Moscou, Наука [Nauka], 1972.

Litvinski 1981

Litvinskij B. A., « Kalai Kafirnan. Problems in the Religion and art of Early Mediaeval Tokharistan », *East and West (Rome)*, vol. 31, 1981, p. 35-66.

Litvinski 1995

Litvinsky B. A., « Ancient Tajikistan Studies in History, Archaeology and Culture (1980-1991) », *Ancient Civilizations from Scythia to Siberia*, 1, 1995, p. 289-304.

Litvinski 1996

Litvinsky B. A. (dir.), *History of Civilizations of Central Asia: III. – The Crossroads of Civilizations: A. D. 250 to 750*, Paris, Éditions de l'UNESCO, 1996.

Litvinski 1998

Litvinskij B. A., *La Civilisation de l'Asie centrale antique*, Rahden / Westf., Archäologie in Iran und Turan, 1998.

Litvinski 2000-2010

Литвинский Б. А. (и Пичикян И. Р., т. 1), *Храм Окса в Бактрии (Южный Таджикистан)* [Le temple de l'Oxus en Bactriane (Tadjikistan méridional)], 3 vol., Moscou, Восточная литература [Littérature orientale] РАН. Vol. 1 : *Эллинистический Храм Окса в Бактрии – Раскопки. Архитектура. Религиозная жизнь* [Le temple hellénistique de l'Oxus en Bactriane – Fouilles. Architecture. Vie religieuse], 2000. Vol. 2 : *Бактрийское вооружение в древневосточном и греческом контексте* [L'armement bactrien en contexte oriental ancien et grec], 2001. Vol. 3 : *Искусство, художественное ремесло, музыкальные инструменты* [Art, artisanat et instruments de musique], 2010.

Litvinski 2003

Litvinskij B. A., « Hellenistic Clay Portraits from the Temple of the Oxus », *Parthica*, 5 (5), 2003, p. 37-61.

Litvinski 2010

Litvinskii B. A., « Problems of the History and Culture of Baktria in Light of Archaeological Excavations in Central Asia », *Anabasis*, 1, 2010, p. 23-48.

Litvinski et Pitchikian 1981

Litvinskij B. A. et Pitchikjan I. R., « Découvertes dans un sanctuaire du dieu Oxus de la Bactriane septentrionale », *Revue archéologique*, 2, 1981, p. 195-215.

Litvinski et Pitchikian 1982

Litvinskii B. A. et Pichikjan I. R., « An Akinak Scabbard from Bactria », *Soviet Anthropology and Archaeology*, vol. 21, n° 1-2, 1982, p. 139-182.

Litvinski et Pitchikian 1984

Litvinski B. A. et Pitchikjan I. R., « Monuments of Art from the sanctuary of Oxus », dans *From Hecataeus to Al-Huwārizmī. Bactrian, Pahlavi, Sogdian, Persian, Sanskrit, Syriac, Arabic, Chinese, Greek and Latin sources for the History of pre-Islamic Central Asia*, Budapest, Union académique internationale, 1984, p. 25-83.

Litvinski et Pitchikian 1994

Litvinskii B. A. et Pichikjan I. R., « The Hellenistic Architecture and Art of the Temple of the Oxus », *Bulletin of the Asia Institute*, 8, 1994, p. 47-66.

Litvinski et Pitchikian 1996

Litvinsky B. A. et Pichikjan I. R., « Gold Plaques from the Oxus Temple (Northern Bactria) », *Ancient Civilizations from Scythia to Siberia*, 2/2, 1996, p. 196-220.

Litvinski et Pitchikian 2002

Litvinskij B. A. et Pičikjan I. R., *Taxt-i Sangin. Der Oxos-Tempel. Grabungsbefund, Stratigraphie und Architektur*, Archäologie in Iran und Turan 4, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, 2002.

Litvinski et Sedov 1984

Литвинский Б. А. и Седов А. В., *Культы и ритуалы кушанской Бактрии: погребальный обряд* [Cultes et rituels de la Bactriane kouchane: les pratiques funéraires], Moscou, Наука [Nauka], 1984.

Litvinski et Solovjev 1990

Litvinsky B. A. et Solovjev Victor, « The Architecture and Art of Kafyr Kala (Early Medieval Tokharistan) », *Bulletin of the Asian Art Institute*, 4, 1990, p. 61-75.

Litvinski, Vinogradov et Pitchikian 1985

Литвинский Б. А., Виноградов Ю. Г. и Пичикян И. Р., « Вотив Атросока из храма Окса в северной Бактрии » [L'ex-voto d'Atrosokès du temple de l'Oxus en Bactriane septentrionale], *Вестник Древней Истории* 4, 1985, p. 84-116.

Litvinski et Zejmal 1971

Литвинский Б. А. и Зеймаль Т. И., *Аджина-Тепя. Архитектура, живопись, скульптура* [Adjina-tepa. Architecture, peinture, sculpture], Moscou, Искусство, 1971. Résumé en anglais p. 219-244.

Litvinski et Zejmal 2004

Litvinskij B. A. et Zejmal Tamara Ivanovna, *The Buddhist Monastery of Ajina Tepe, Tajikistan: History and Art of Buddhism in Central Asia*, Rome, Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente (Isiao), Centro studi e ricerche archeologiche 1, 2004.

Livshits 2015

Livshits Vladimir A., *Sogdian Epigraphy from Central Asia and Semirechie*, Londres, School of Oriental and African Studies, 2015.

Lombardo et al. 2014

Lombardo Giovanna et al., « Excavations of the Burial Ground of Gelot in 2007-2010 », *Bollettino di archeologia on line*, V/1, 2014, p. 1-28.

Lurje et Marshak 2002

Лурье П. Б. и Маршак Б. И., *Согдийские надписи из раскопок древнего Пенджикента сезона 2001 г* [Inscriptions sogdiennes issues de la saison de l'année 2001 des fouilles de l'ancienne Pendjikent], Отчет о раскопках городища Древнего Пенджикента в 2001 г., Saint-Petersbourg, 2002.

Lyonnet 1996

Lyonnet Bertille, *Sarazm (Tadjikistan). Céramiques (Chalcolithique et Bronze ancien)*, avec la collaboration d'A. Isakov et la participation de N. A. Avanessova, Mémoires de la MAFAC VII, Paris, Éditions de Boccard, 1996.

Lyonnet 1997

Lyonnet Bertille, *Prospections archéologiques en Bactriane orientale (1974-1978). Volume 2. Céramique et peuplement du chalcolithique à la conquête arabe*, Mémoires de la MAFAC VIII, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations, 1997.

Makariou 2012

Makariou Sophie, « Suaire de Saint-Josse », dans Sophie Makariou (dir.), *Les Arts de l'Islam au musée du Louvre*, Paris, Hazan / Éditions du musée du Louvre, 2012, p. 114-117.

Mandelstam 1968

Мандельштам А. М., *Памятники эпохи бронзы в Южном Таджикистане* [Monuments de l'âge de bronze du Tadjikistan méridional], МИА, № 145, 1968.

Marlow 2007

Marlow Louise, « A Samanid Work of Counsel and Commentary : The Naṣīhat Al-Mulūk of Pseudo-Māwarī », *Journal of the British Institute of Persian Studies*, 45, 2007, p. 181-192.

Marshak 1990

Marshak Boris I., « Les fouilles de Pendjikent », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 134^e année, n° 1, 1990, p. 286-313.

Marshak 2002

Marshak Boris I., *Legends, Tales and Fables in the Art of Sogdiana*, New York, Bibliotheca Persica Press, 2002.

Marshak 2016

Marshak Boris I., « Panjikant », *Encyclopædia Iranica*, édition en ligne, 2016, [http://www.iranicaonline.org/articles/panjikant].

Marshak et Negmatov 1996

Marshak Boris I. et Negmatov Numan N., « Sogdiana : Sughd and Adjacent Regions ; Ustrushana, Ferghana, Chach and Ilak », dans *The History of Civilizations of Central Asia, III. The Crossroads of Civilizations*, Paris, Éditions de l'UNESCO, 1996, p. 233-280.

Marshak et Raspopova 1990

Marshak Boris I. et Raspopova Valentina I., « Wall Paintings from a House with a Granary. Panjikent, 1st Quarter of the Eight Century A.D. », *Silk Road Art and Archaeology*, I, 1990, p. 123-176.

Marshak et Raspopova 1997-1998

Marshak Boris I. et Raspopova Valentina I., « Buddha Icon from Panjikent », *Silk Road Art and Archaeology*, 5, 1997-1998, p. 297-305.

Martinez-Sève 2012

Martinez-Sève Laurianne, « Les Grecs d'Extrême-Orient : communautés grecques d'Asie centrale et d'Iran », *Pallas*, 89, 2012, p. 367-391.

Martinez-Sève 2014

Martinez-Sève Laurianne, *Atlas du monde hellénistique. Pouvoir et territoires après Alexandre le Grand*, nouvelle édition augmentée, Paris, Autrement, 2014.

Masoumzadeh 2018

Masoumzadeh Farnaz, « Symbolic Space of Writing in Decorative Kufic of Samanid Slipwares », dans Wilfried E. Keil, Sarah Kiyannad, Christoffer Theis et Laura Willer (dir.), *Zeichentragende Artefakte im sakralen Raum. Zwischen Präsenz und Unsichtbarkeit*, Berlin, De Gruyter, 2018, p. 199-214.

Masson 1967

Массон В. М., « Протогородская цивилизация юга Средней Азии » [La civilisation proto-urbaine du sud de l'Asie centrale], *Советская Археология*, n° 3, 1967, p. 165-190.

Masson 1999

Массон В. М., « Урбанизационные процессы в среднеазиатском регионе и ферганские городские центры » [Les processus d'urbanisation des régions d'Asie centrale et des centres urbains du Ferghana], *Новое о древнем и средневековом Кыргызстане* [Nouveautés sur le Kirghizstan ancien et médiéval], Bishkek, Изд « Мырар » [Éditions Mouras], 1999, vol. 2.

Massov, Bobomulloev et Bodnova [s. d.]

Massov R., Bobomulloev S. et Bodnova M. (dir.), *Musée national des Antiquités du Tadjikistan*, Douchanbé, Donish, [s. d.].

Meisami 1999

Meisami Julie, *Persian Historiography to the End of the Twelfth Century*, Édimbourg, Edinburgh University, 1999.

Michailidis 2014

Michailidis Melanie, « Dynastic Politics and the Samanid Mausoleum », *Ars Orientalis*, 44, 2014, p. 21-39.

Mitchell 1989

Mitchell Terence C. (dir.), *Oxus, der Oxus-Schatz aus dem British Museum London*, cat. exp., Londres / Zurich, musée Rietberg, 1989.

Miyaji 1992

Miyaji Akira, *Nehan to miroku no zuzōgaku : Indo kara Chūō Ajia e* [Iconology of Parinirvana and Maitreya from India to Central Asia], Tokyo, Yoshikawa Kobunkan, 1992. Traduction en anglais de la conclusion.

Miyaji 2003

Miyaji Akira, « The Iconographic Program of the Murals in the Ceiling of Bāmiyān Caves. Bodhisattva Maitreya, Thousand Buddhas, Bejewelled Buddha and the Scene of Parinirvāna », *SITES, Journal of Studies for the Integrated Text Science*, vol. 1, n° 1, 2003, p. 121-152.

Miyaji 2004

Miyaji Akira, « Maitreya and the Colossal Buddha Images », *SITES, Journal of Studies for the Integrated Text Science*, vol. 2, n° 1, 2004, p. 87-110.

Mode 1998

Mode Markus, *Buddhist Monuments of Western Central Asia*, Institute of Oriental Archaeology and Art of the University of Halle-Wittenberg, 1998 [www.orientarch.uni-halle.de/ca/bud/bud.htm].

Mongiatti 2017

Mongiatti Aude, « Scythian-Style Artefacts from the Oxus Treasure : Manufacture and Decoration », dans St John Simpson et Svetlana V. Pankova (dir.), *Scythians : Warriors of Ancient Siberia*, Londres, Thames & Hudson, 2017, p. 311-313, cat. 225-231.

Mongiatti, Meeks et Simpson 2010

Mongiatti Aude, Meeks Nigel et Simpson St John, « A Gold Four-Horse Model Chariot from the Oxus Treasure : a Fine Illustration of Achaemenid Goldwork », *The British Museum Technical Research Bulletin*, vol. 4, 2010, p. 27-38.

Mullokindov 1990

Муллокандов М., « Раннесредневековый буддийский монастырь Хишт-тепа в Ховалинском районе Таджикистана » [Le monastère bouddhique de Khisht-tepa dans la province de Khovaling au Tadjikistan], *Международная ассоциация по изучению культур Центральной Азии (МАИКЦА) информационный бюллетень*, 17, 1990, p. 12-20.

Mutin et Razzokov 2014

Mutin Benjamin et Razzokov Abdurauf, « Contacts across the Hinku Kush in the Bronze Age. Additional insights from Sarazm – Soundings 11-11A (Tajikistan) », *Archäologische Mitteilungen aus Iran und Turan*, 46, 2014, p. 123-147.

Mutin et al. 2016

Mutin Benjamin, Razzokov Abdurauf, Besenval Roland et Francfort Henri-Paul, « Resuming Joint Tajik-French Fieldwork at Sarazm, Tajikistan. Preliminary Activity Report on the 2011-2012 field Seasons », dans Vincent Lefèvre, Aurore Didier et Benjamin Mutin (dir.), *South Asian Archaeology and Art 2012*, Turnhout, Brepols, 2016, vol. 1, p. 197-210.

Naveh et Shaked 2012

Naveh Joseph et Shaked Shaul, *Aramaic Documents from Ancient Bactria (Fourth Century BCE) from the Khalili Collections*, Londres, The Khalili Family Trust, 2012.

Otavsky 1998

Otavsky Karel (dir.), *Riggisberger Berichte, Volume 6: "Entlang der Seidenstrasse - Frühmittelalterliche Kunst zwischen Persien und China in der Abegg-Stiftung"*, Riggisberg, Abegg-Stiftung, 1998.

Otavsky 2011

Otavsky Karel, « Frühmittelalterliche Stoffe zwischen Persien und China », dans Karel Otavsky et Anne E. Wardwell, *Mittelalterliche Textilien II: Zwischen Europa und China*, Riggisberg, Abegg-Stiftung, 2011, p. 13-18.

Paiman 2012

Paiman Zafar, « Tepe Narenj : A Royal Monastery on the High Ground of Kabul », *Journal of Inner Asian Art and Archaeology*, vol. 5, 2012, p. 33-58.

Paiman 2013

Paiman Zafar, *Tepe Narenj à Caboul, ou l'art bouddhique à Caboul au temps des incursions musulmanes*, Paris, Éditions de Boccard, Publications de l'Institut de civilisation indienne n° 82, 2013.

Pathak 2008

Pathak Suniti Kumar, « Buddhism in Bāmiyān », dans Lokesh Chandra et Radha Banerjee (dir.), *Xuanzang and the Silk Route*, New Delhi, Munshiram Manoharlal, 2008, p. 47-54.

Pepper 1995

Pepper France A., *The Thousand Buddha Motif: A Visual Chant In Buddhist Cave-Temples Along The Silk Road*, thèse, département des études est-asiatiques, université McGill, Montréal, 1995 ; version numérique consultée le 11/12/2020 [https://escholarship.mcgill.ca/concern/theses/xp68kj33t?locale=en].

Piankova 1986

Piankova L. T., « Jungbronzezeitliche Grabfelder im Vachš-Tal, Süd-Tadjikistan » [Champs funéraires du début de l'âge du bronze dans la vallée du Vakhch, au sud du Tadjikistan], *Materialien zur allgemeinen und vergleichenden Archäologie*, t. 36, 1986.

Piankova 1989

Пьянкова Л. Т., *Древние скотоводы Южного Таджикистана (по материалам могильника эпохи бронзы « Тигровая Балка »)* [Anciens pasteurs du sud du Tadjikistan (d'après le matériel du cimetière de l'âge du bronze « Tigrovaia Balka »)], Douchanbé, 1989.

Rapin 1996

Rapin Claude, « Relations entre l'Asie centrale et l'Inde à l'époque hellénistique », *Cahiers d'Asie centrale*, (1/2), 1996, p. 35-45.

Razzokov 1997

Раззоков А. Р., « Древние рудники верховьев долины Зеравшана » [Anciennes mines en amont du Zeravchan], *50 лет раскопок древнего Пенджикента: ТД науч. конф. 15-20 августа 1997 г. Пенджикент*, 1997, p. 44-46.

Razzokov 2008

Раззоков А., *Саразм* [Sarazm] (орудия труда и хозяйство по экспериментально-траксологическим данным), Douchanbé, 2008.

Razzokov 2016

Razzokov A., *Строительные комплексы дреназемледельческого поселения Саразм в IV-III тыс. до н.э.* [Les ensembles architecturaux des communautés de Sarazm aux IV^e-III^e millénaires av. n. è.], Saint-Petersbourg, NKT, 2016 ; version numérique consultée le 11/12/2020 [www.archeo.ru/izdaniya-1/vagnejshije-izdaniya/pdf/Razzokov_2016.pdf/view].

Rhie 2002

Rhie Marylin, *Early Buddhist Art of China and Central Asia*, vol. 2. *The Eastern China and Sixteen Kingdoms Period in China and Tumshuk, Kucha and Karashahr in Central Asia*, Leyde / Boston / Cologne, Brill, Handbook of Oriental Studies, 4, 12 / 2, 2002.

Rhie 2008

Rhie Marylin, « Identification and Interpretation of Some Sets of Multiple Buddhas in Gandharan Art (with Reference to Representations in China and Central Asia) », *Kristi*, vol. 1, 2008, p. 38-77.

Rosenfield 1967

Rosenfield John M., *The Dynastic Art of the Kushans*, Berkeley / Los Angeles, University of California Press, 1967.

Rougemont 2012

Rougemont Georges, *Inscriptions grecques d'Iran et d'Asie centrale*, Londres, School of Oriental and African Studies, Corpus Inscriptionum Iranicarum 2, 2012.

Rougemont 2014

Rougemont Georges, « Grecs et non-Grecs dans les inscriptions grecques d'Iran et d'Asie centrale », *Studia Iranica*, 43, 2014, p. 7-39.

Rowland 1974

Rowland Benjamin, *Asie centrale*, Paris, Albin Michel, coll. « L'art dans le monde », 1974.

Rtveladze 2005

Ртвеладзе Э., *Цивилизация, государства, культуры Центральной Азии* [Civilisations, États et cultures de l'Asie centrale], Tachkent, Университет мировой экономики и дипломатии, 2005.

Rtveladze et Rapin 1999

Rtveladze E. et Rapin Claude, « L'art antique (VI^e siècle av. J.-C. – III^e-IV^e siècle apr. J.-C.) », dans Pierre Chuvin et al. (dir.), *Les Arts de l'Asie centrale*, Paris, Citadelle & Mazenod, 1999, p. 83-113.

Russel-Smith 2005

Russel-Smith Lilla, *Uyghur Patronage in Dunhuang. Regional Art Centres on the Northern Silk Road in the Tenth and Eleventh Centuries*, Leyde / Boston, Brill, 2005.

Sadek 1983

Sadek Mohamed M., *The Arabic Materia Medica of Dioscorides*, Québec, Les éditions du Sphinx, 1983, p. 11-13, 15.

Sarianidi et al. 1965

Сарианиди В. И. и др., *Памятники позднего энеолита юго-восточной Туркмении* [Monuments de l'énéolithique tardif de la Turkménie sud-orientale] (Свод археологических источников Б 3-8/IV), Moscou, Наука [Nauka], 1965.

Sarianidi 2007

Sarianidi Victor I., *Necropolis of Gonur*, Athènes, Kapon Editions, 2007.

Schiltz 2006

Schiltz Véronique, « Tillia tepe, la "Colline de l'or", une nécropole nomade », dans Pierre Cambon et Jean-François Jarrige (dir.), *Afghanistan, les trésors retrouvés. Collections du Musée national de Kaboul*, Paris, Réunion des musées nationaux, 2006, p. 69-79 et 270-283.

Schiltz 2015

Schiltz Véronique, « Dionysos, Ariane, Artémis, Cybèle et autres Nana », dans Véronique Schiltz (dir.), *De Samarcande à Istanbul : étapes orientales*, Paris, CNRS Éditions, 2015, vol. II, p. 71-88.

Schlumberger 1960

Schlumberger Daniel, « Les descendants non-méditerranéens de l'art grec. I », *Syria*, t. 37, 1960, p. 131-166, 253-318.

Schlumberger 1970

Schlumberger Daniel, *L'Orient hellénisé*, Paris, Albin Michel, coll. « L'art dans le monde », 1970.

Shaked 2003

Shaked Shaul, *Le Satrape de Bactriane et son gouverneur. Documents araméens du IV^e siècle avant notre ère provenant de Bactriane*, Paris, Éditions de Boccard, Persika 4, 2003.

Shih 1968

Shih Robert, *Biographies des moines éminents (Kao seng tchouan) de Houei-kiao. Première partie : biographies des premiers traducteurs*, Louvain, Institut orientaliste, 1968.

The Silk Road 1999

The Silk Road and the World of Xuanzang. The Asahi Shimbun 120th Commemorative Exhibition, Osaka, Asahi Shimbun, 1999.

Siméon 2009

Siméon Pierre, *Étude du matériel céramique de Hulbuk (Mā warā'al-nahr-Khuttal), de la conquête musulmane jusqu'au milieu du XI^e siècle (90/712-441/1050)*. Contribution à l'étude de la céramique islamique d'Asie centrale, Londres, British Archaeological Reports (BAR), Archaeopress, 2009.

Siméon 2012

Siméon Pierre, « Hulbuk : an Unrecognized Site in the Shadow of the Great Capital of Central Asia, New Facts on the Material Culture of the Bānidjūrid Dynasty of Khuttal (9th-11th century AD) », *Miqarnas, An Annual on the Visual Cultures of the Islamic World*, vol. 29, 2012, p. 385-421.

Siméon et Roy 2018

Siméon Pierre et Roy Sylvain, « Sur la piste du *rubāb*, la peinture murale de Hulbuk (Tadjikistan, XI^e siècle) : nouvelles approches ethnomusicologiques et iconographiques », *Arts Asiatiques*, t. 73, 2018, p. 5-24.

Sokolovski 2009

Соколовский В. М., *Монументальная живопись VIII--начала IX века дворцового комплекса Бунджиката столицы средневекового государства Уструшаны* [La peinture monumentale du complexe palatial de Bundjikat, capitale de l'Oustrouchana médiéval, VIII^e-début du IX^e siècle], Saint-Petersbourg, musée de l'Ermitage, 2009.

Soper 1959

Soper Alexander Coburn, *Literary Evidence for Early Buddhist Art in China, Artibus Asiae Supplementum XIX*, Ascona, Artibus Asiae Publishers, 1959.

Staviski 1966

Ставиский Б. Я., *Между Памиром и Каспием (Средняя Азия в древности)* [Entre Pamir et Caspienne (L'Asie centrale dans l'Antiquité)], Moscou, Наука [Nauka], Главная редакция восточной литературы, 1966.

Staviski 1986

Staviskij B. Ya, *La Bactriane sous les Kushans : problèmes d'histoire et de culture*, édition revue et augmentée, traduite du russe par P. Bernard, M. Burda, F. Grenet et P. Leriche, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient J. Maisonneuve, 1986.

Staviski 1993-1994

Staviskij, B. Ja, « The Fate of Buddhism in Middle Asia, in the Light of Archaeological Data », *Silk Road Art and Archaeology*, 3, 1993-1994, p. 113-142.

Staviski 1995

Ставиский Б. Я., *Великий Шелковый путь* [La grande route de la Soie], vol. 1, Ashkhabad, Культурные ценности, 1995.

Stein 1907, 1975

Stein Aurel, *Ancient Khotan. Detailed Report of Archaeological Explorations in Chinese Turkestan*, 2 vol., Oxford, Clarendon Press, 1907 (vol. 1); New York, Hacker Art Books, 1975 (vol. 2).

Svertchkov 2012

Сверчков Л. М., « К вопросу о происхождении и распространении катакомбного способа захоронения » [Sur les questions de l'origine et de la propagation des procédés d'inhumation des catacombes], *Культуры степной Евразии и их взаимодействия с древними цивилизациями*, Saint-Petersbourg, ИИМК/РАН [Institut pour l'histoire de la culture matérielle / Académie russe des sciences], « Периферия », 2012, vol. 2, p. 288.

Taddei 1974

Taddei Maurizio, « A Note on the Parinirvāna Buddha at Tapa Sardār (Ghazni, Afghanistan) », dans J. E. van Lohuizen-de Leeuw et J. M. M. Ubaghs (dir.), *South Asian Archaeology 1973*, Leyde, Brill, 1974, p. 110-115 et pl. 58-59.

Taddei 1992

Taddei Maurizio, « The Bejeweled Buddha and the Mahiṣāsūramardini: Religion and Political Ideology in Pre-Muslim Afghanistan », dans *South Asian Archaeology 1989*, Madison, Prehistory Press, Monographs in World Archaeology 14, 1992, p. 457-464.

Taddei et Verardi 1978

Taddei Maurizio et Verardi Giovanni, « Tapa Sardār: Second Preliminary Report », *East and West*, vol. 28, n° 1-4, 1978, p. 33-135.

Takakusu, Watanabe et al. 1924-1932

Takakusu Junjirō, Watanabe Kaikyoku et al., *Taishō shinshū dai zōkyō* [Version révisée du canon, compilé pendant l'ère Taishō], Tokyo, Taishō Issaikyō Kankōkai, 1924-1932.

Teufer, Vinogradova et Kutimov 2014

Teufer Mike, Vinogradova Natalia M. et Kutimov Yuri G., « Der Übergang von der Spätbronze-zur Früheisenzeit in Mittelasien », *Das Altertum*, 59, 2014, p. 109-148.

Tor 2009

Tor Deborah G., « The Islamization of Central Asia in the Sāmānid Era and the Reshaping of the Muslim World », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 72, n° 2, 2009, p. 279-299.

Tsuchiya 2005

Tsuchiya Haruko, « The Darel Valley: Fa-hsien and a Colossal Statue of the Maitreya, and the Field Research in the Northern Area of Pakistan: 1998 (I, II), 1999 (I) », dans Zemaryalai Tarzi et Denyse Vaillancourt (dir.), *Art et archéologie des monastères gréco-bouddhiques du nord-ouest de l'Inde et de l'Asie centrale. Actes du colloque international du CRPOGA (Strasbourg, 17-18 mars 2000)*, Paris, Éditions de Boccard, 2005, p. 187-208.

Verardi et Papparatti 2005

Verardi Giovanni et Papparatti Elio, « From Early to Late Tapa Sardār. A Tentative Chronology », *East and West*, 55/1-4, 2005, p. 405-440.

Vinogradov, Lopatin et Mamedov 1965

Виноградов А. В., Лопатин С. В., Мамедов Э. Д., « Кызылкумская бирюза (из истории добычи и обработки) » [La turquoise de Kyzylkoum (histoire de l'extraction et du travail)], *Советская этнография* [Ethnographie soviétique], 2, 1965, p. 114-134; version numérique consultée le 11/12/2020 [https://journal.iea.ras.ru/archive/1960s/1965/Vinogradov_et_al_1965.pdf].

Vinogradova 2004

Виноградова Н., *Юго-Западный Таджикистан в эпоху поздней бронзы* [Le sud-ouest du Tadjikistan à l'âge du bronze tardif], Moscou, RAN, 2004.

Vinogradova et Piankova 1983

Виноградова Н. М. и Пьянкова Л. Т., « Работы в Гисарской долине в 1977 г » [Travaux durant l'année 1977 dans la vallée de Hissar], APT, vol. 17, Douchanbé, 1983.

Vinogradova et Piankova 1990

Виноградова Н. М. и Пьянкова Л. Т., « Могильник Кумсай в Южном Таджикистане » [La nécropole de Koumsai dans le sud du Tadjikistan], *Информ. Бюллетень МАИКЦА*, vol. 17, 1990.

Volov 1966

Volov Lisa, « The Plaited Kufic on Samanid Epigraphic Pottery », *Ars Orientalis*, 6, 1966, p. 107-133.

Voronina 2013

Воронина В. Л., « Архитектура дворца Калаи Какхаха I » [L'architecture du palais de Kala-i Kakhkaha I], dans *История, архитектура и искусству Уструшаны. Сост. Р. Мукимов*, Douchanbé, 2013, p. 231-266.

Wall Paintings 2011

Wall Paintings from the Sites of Kalai Kakhkaha I and II, Tokyo, Institute of History, Archaeology and Ethnography, Academy of Science, Tajikistan / National Research Institute for Cultural Properties, 2011.

Whitfield 2009

Whitfield Susan (dir.), *La Route de la Soie. Un voyage à travers la vie et la mort*, Bruxelles, Europalia International, Fonds Mercator, 2009.

Wilkinson 1973

Wilkinson Charles, *Nishapur: Pottery of the Early Islamic Period*, Greenwich, Metropolitan Museum of Art / New York Graphic Society, 1973.

Wilson 1922

Wilson Ernst, « The Formation of Modern Persian, the Beginnings and Progress of the Literature, and the So-Called Renaissance », *Bulletin of the School of Oriental Studies*, 2, n° 2, 1922, p. 215-223.

Winkelmann 2000

Winkelmann Sylvia, « Intercultural Relations between Iran, the Murghabo-Bactrian Archaeological Complex (ВМАС), Northwest India and Failaka in the Field of Seals », *East and West*, 50/1-4, 2000, p. 43-94.

Yakubov 1996

Якубов Юсуф, *Религия древнего Согда* [La religion de l'antique Sogdiane], Douchanbé, Дониш [Donish], 1996.

Yakubov et Guliamova 2006

Якубов Ю. Я. и Гулямова Е., *Хульбук столица древнего Хатлона* [Khulbuk, la capitale de l'ancien Khatlon], Douchanbé, эр-граф, 2006.

Zhang 2001

Zhang Guanuda, « The Role of the Sogdians as Translators of Buddhist Texts », dans A. L. Juliano et J. A. Lerner, *Nomads, Traders and Holy Men Along China's Silk Road*, Turnhout, Brepols, 2001, p. 75-78.

Zhang, Qu et Liu 2008

Zhang Yuzhong, Qu Tao et Liu Guorui, « A Newly Discovered Buddhist Temple and Wall Paintings at Dandan-Uiliq in Xinjinag », *Journal of Inner Asian Art and Archaeology*, 3, 2008, p. 157-170 et 218-223.

Zürcher 1959

Zürcher Erik, *The Buddhist Conquest of China. The Spread and Adaptation of Buddhism in Early Medieval China*, 2 vol., Leyde, Brill, Sinica Leidensia 11, 1959.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

© Alexei Akulov, 2018 : p. 159 ; © Paul Bernard/archives de la mission d'Aï Khanoum : p. 67, 70 ; © Bibliothèque nationale de France : p. 77 ; © Henri-Paul Francfort : p. 17 ; © IICAS 2019 : p. 163 ; © MNAAG, Paris : p. 19, 147 ; © MNAAG, Paris / Valérie Zaleski : p. 80, 90 ; © MNAAG, Paris, Dist. RMN-Grand Palais / Roger Asselberghs : p. 146g ; © MNAAG, Paris, Dist. RMN-Grand Palais / Jean-Yves et Nicolas Dubois : p. 144d ; © MNAAG, Paris, Dist. RMN-GP / photo Thierry Ollivier : p. 123, 124b, 128 ; © Musée national du Tadjikistan / photo Thierry Ollivier pour le MNAAG : p. 58, 59, 86h, 91, 108, 109, 111, 124m, 127, 129, 131h, 132b, 154, 176, 177, 187, 189d, 190, 191d, 197, 211, 219, 227, 236, 244, 248b, 249, 250h, 251, 262, 263 ; © Musée national des antiquités du Tadjikistan / photo Thierry Ollivier pour le MNAAG : couv., p. 14, 22, 28, 29h, 31, 32, 33, 34-35, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 47, 49, 50, 51, 60, 61, 62, 63, 64, 73, 75, 81, 83, 85, 86b, 87, 89, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 103, 104, 105, 106, 107, 110, 112, 117, 118, 119, 120, 121, 124h, 125, 126, 130, 132h, 133, 134, 135, 136, 152, 153, 155, 156, 165, 166-167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 175, 181, 183, 185, 186, 189g, 191g, 193, 194, 195, 196, 198, 208, 209, 212, 213, 215, 216, 217, 218, 220, 221, 223, 224, 225, 229, 230, 234, 235, 245, 247, 248h, 250b, 254, 255, 256, 257, 259, 264, 272 ; © Musée de Sarazm et Base archéologique de Pendjikent, Tadjikistan/photo MAFAC - C. Rerolle et J. Nives-Nivou : p. 29m, 29b ; © RMN-Grand Palais (MNAAG, Paris) / Richard Lambert : p. 143, 146d, 150 ; © RMN-Grand Palais (MNAAG, Paris) / Thierry Ollivier : p. 145, 151 ; © RMN-Grand Palais (MNAAG, Paris) / Michel Urtado : p. 131b, 144g, 149 ; © The Trustees of the British Museum. All rights reserved : p. 53, 54, 55, 56, 57.

Musée national des arts asiatiques – Guimet

Aude Ferrando, responsable des éditions

Dominique Fayolle-Reninger, secrétaire de documentation

Éditions Snoeck

Lamia Guillaume, direction et contribution éditoriale

Anne-Claire Juramie, relecture

Madison Renguez, conception et réalisation graphique

Traductions

Gaïané Arnould pour le russe

Géraldine Bretault pour l'anglais

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en août 2021 par Printer Trento.